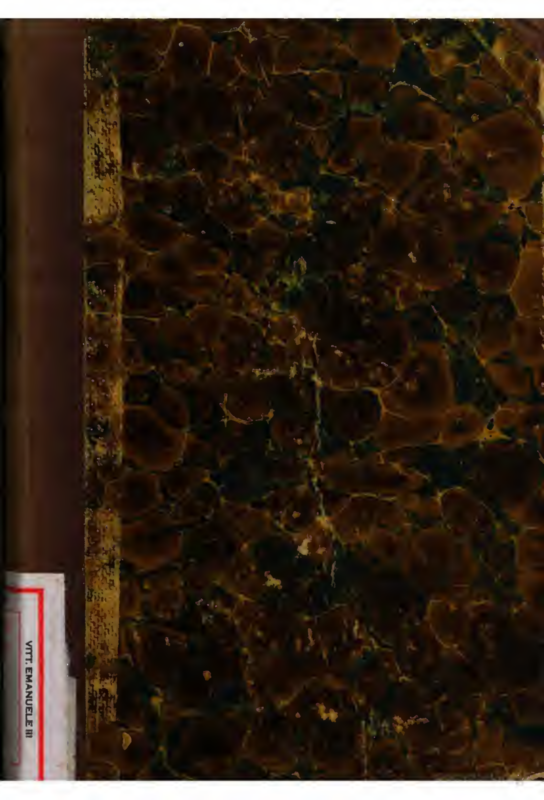

VITT. EMANUELE III


NAZIONALE
FONDO
DORIA
XI
65
BIBLIOTECA
VITTORIO EM. III
NAPOLI



SOUVENIRS

D'UNE

CHEMISE ROUGE

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET Cᵉ, RUE D'ERFURTH, 1.

ULRIC DE FONVIELLE

SOUVENIRS

D'UNE

CHEMISE ROUGE

AVEC UNE PRÉFACE

DE

CLÉMENT DUVERNOIS



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 13 ET 17, GALERIE D'ORLÉANS
1861

PRÉFACE

Si nous ne traversions pas une de ces périodes tourmentées qui font une si large part à l'imprévu, une de ces époques de transition entre un monde qui s'affaisse et un monde qui s'élève, entre des principes qui perdent crédit et des principes qui s'affirment; si, blasés par le spectacle des bouleversements sociaux et politiques qui se succèdent avec une rapidité vertigineuse, nous n'avions pas pris l'habitude de ne nous étonner de rien et de nous attendre à tout; certes l'Europe serait encore profondément émue des événements qui se produisaient, il y a quelques mois, dans l'ancien royaume des Deux-Siciles.

On apprit un jour qu'un homme était parti de Caprera, qu'il avait réuni quelques centaines de pauvres diables; qu'avec cette bande il s'était embarqué pour aller conquérir un royaume défendu par cent cinquante mille soldats réguliers. C'était insensé, et chacun attendait la dépêche qui allait an-

noncer l'issue prévue par tous. La dépêche arriva en effet, mais elle annonça que le chef de bande était victorieux, que les troupes régulières fuyaient en doublant les étapes, et que le gouvernement établi s'apprêtait à céder la place au noble aventurier.

Mais l'Europe va intervenir, la diplomatie va s'émouvoir, les gouvernements ne permettront pas qu'un gouvernement meure ainsi d'une mort anormale. On attend, et bientôt le *Moniteur* français parle du général Garibaldi comme d'un général régulier. Puis, afin que la leçon soit complète, quand, chassée de place en place, la royauté légitime va se réfugier à Gaëte, elle ne trouve qu'un seul protecteur dans le monde, et ce protecteur c'est un souverain de droit populaire.

Il ne m'appartient pas, dans ces quelques pages, au seuil d'un livre, de dire l'histoire de ces événements extraordinaires. Un soldat par occasion, écrivain d'instinct, artiste par nature autant que par éducation, mon ami Ulric de Fonvielle saura mieux que moi raconter ce drame émouvant en se tenant aussi loin d'une histoire-bataille, que d'une fantaisie trop capricieuse. Mais je voudrais, s'il était possible, analyser et définir l'idée philosophique qui se dégage de ce récit.

Les hommes de la révolution se trouvent aujourd'hui placés entre deux idées également justifiées en théorie, mais pratiquement contradictoires : la nécessité de maintenir la paix pour sauvegarder la liberté, et la nécessité de ne pas entraver l'expansion de l'idée révolutionnaire.

La première nécessité est incontestable, et l'histoire l'affirme tandis que la raison l'explique.

L'histoire d'abord. Sans demander des arguments au récit des anciens âges, sans invoquer le souvenir des Césars du passé, qu'on se reporte seulement aux premiers jours de notre

Révolution, et l'on verra écrit en caractères ineffaçables que la guerre commencée au nom de la liberté aboutit nécessairement à la dictature.

De tous les points de la France, munis des instructions les plus complètes, les députés se réunissent à Paris et bientôt ils ont affirmé la liberté de la pensée, la liberté de la parole, la liberté de l'action. Mais, par suite des événements, la Révolution est obligée de s'armer, la guerre éclate aux frontières : bientôt les lois de suspicion succèdent aux lois du mouvement, et chaque jour va ajouter une maille à cet immense réseau qu'on nomme la centralisation. La liberté étouffe, l'individu se fond dans l'unité, et la France, libre la veille, se réveille un matin sous la main de fer du premier Empire. Qu'on analyse, qu'on discute, qu'on épilogue, je défie qu'on trouve à ces événements, une autre cause que l'état de guerre. La terreur, conséquence de la guerre; la dictature du comité de salut public, conséquence de la guerre; les lois d'exceptions, conséquence de la guerre; la chûte de la République, conséquence de la guerre.

Et la raison, ne vient-elle pas expliquer l'histoire? Écoutons-la.

Un individu qui va se battre se ramasse sur lui-même, jette tout bagage inutile, il ne fait pas des livres, il charge ses pistolets, il ne pense pas, il ne discute pas, il agit; ainsi fait un peuple : il se ramasse sur lui-même dans les replis d'une centralisation vigoureuse; si une voix s'élève qui parle de liberté dans ce moment critique, on la proscrit avec raison parce qu'elle nuit à l'ensemble du mouvement; l'homme de presse n'est plus qu'un indiscret; le critique n'est plus qu'un traître qui dénonce nos côtés faibles à l'ennemi commun; l'homme d'idée n'est plus qu'un bras inoccupé, un traînard; Murat a le pas sur Fulton.

Faut-il s'étonner ou se plaindre, si dans cet instant suprême le peuple le plus enclin à la liberté donne raison à l'homme de décision et d'action, qui ose prendre en main les destinées du pays et la direction du mouvement? Ne faut-il pas y voir une preuve nouvelle et irrécusable de la logique inflexible des masses? Tout n'est-il pas d'ailleurs préparé dans ce cas pour l'avénement d'une dictature?

Le peuple, d'une part, a pris l'habitude d'admirer et de croire en tous points le plus habile ou le plus heureux de ses généraux. La jeunesse s'est accoutumée dans les camps à subir la discipline comme un joug facile et nécessaire; à pratiquer l'obéissance, comme la première et la plus utile des vertus. Il s'agit, d'ailleurs, d'une question de force, et le peuple choisit le plus fort avec autant de raison que pour une assemblée parlementaire il choisirait le plus éloquent, ou que pour une question de science il élirait le plus instruit.

D'un autre côté, le pouvoir s'est organisé; par le travail de concentration nécessitée par l'état de guerre, mille fils conducteurs de la force sont venus aboutir au centre comme les rayons d'un cercle; celui, par conséquent, qui a l'audace de se placer à ce centre et de saisir en main le nœud du réseau, devient le maître absolu de toutes les manifestations individuelles ou collectives, morales ou matérielles.

Voilà pourquoi la paix durable, la paix assurée est la compagne inséparable, nécessaire de la liberté; voilà pourquoi tout ce qui tend à troubler la paix tend à restreindre la liberté; voilà pourquoi les peuples les plus belliqueux sont aussi les moins libres.

Or, si la révolution n'est pas autre chose que la revendication de la liberté, non de la liberté restreinte qui se déjuge ellemême, non de la liberté des privilégiés qui n'est qu'une forme

du privilége, mais de la liberté démocratique qui est le dernier terme de l'égalité, mais de la liberté indivisible qui se sert à elle-même de contre-poids; — si la révolution est cela, tout ce qui tend à troubler la paix est nécessairement, fatalement contraire à l'esprit de la révolution; tout homme qui par conséquent se dit révolutionnaire et qui prêche en même temps la guerre, est nécessairement, fatalement inconséquent avec lui-même.

Cela explique pourquoi toute intervention armée, si généreuse, si libérale qu'elle soit dans l'intention de ceux qu la dirigent, est funeste dans ses résultats au peuple qui l'entreprend et au peuple qu'on veut émanciper.

En effet, nous venons de voir que le peuple qui fait la guerre commence par se priver lui-même de la liberté; voilà le côté certain de la question. Si l'on admet qu'il réussisse là-bas à donner ce qu'il perd lui-même, on conviendra que du moins la liberté n'y a rien gagné et qu'il a entrepris une œuvre comparable à celle de cet oiseau qui, d'après la légende, s'ouvre le flanc pour nourrir sa progéniture.

Mais il n'en est pas ainsi, et le sacrifice reste sans compensation, car le peuple qui n'a pas su trouver dans sa propre initiative les éléments de son émancipation, sera placé par la force des choses sous la tutelle de son libérateur et n'aura qu'une liberté précaire; car, en second lieu, le peuple protecteur, devenant autoritaire de libéral qu'il était, sera conduit par la modification de sa politique à une nouvelle intervention destructive de la première.

Le premier terme de la contradiction que j'exposais tout à l'heure est donc évident, et la nécessité pour un peuple de conserver la paix, s'il veut conserver la liberté, ne saurait être mise en doute. Donc, point de guerres, point d'intervention.

a.

Mais ici se présente l'autre côté de la question.

Un peuple, en s'isolant dans sa liberté, en ne s'inquiétant plus de ce qui se fait en dehors de chez lui, ne compromet-il pas sa propre liberté, et tandis qu'il la met à l'abri des empiétements à l'intérieur, ne l'expose-t-il pas à une coalition des forces extérieures?

D'un autre côté, n'est-il pas dans le caractère de la révolution d'être expansive et de se répandre partout lorsqu'elle domine quelque part? Comment donner satisfaction à cette tendance? Voilà un peuple opprimé : ses manifestations, ses revendications incessantes montrent qu'il serait digne de son indépendance, mais sa force insuffisante le trahit, faut-il donc le laisser périr?

Ici je dois faire remarquer d'abord que l'on établit le plus souvent une confusion fâcheuse entre deux choses fort différentes, la liberté et l'indépendance, et que l'une n'est pas la conséquence nécessaire de l'autre. Si l'on prenait la peine d'examiner attentivement et sans prévention le mouvement des nationalités en Europe, on reconnaîtrait qu'il est loin d'être aussi libéral et aussi démocratique dans ses tendances qu'on paraît disposé à le croire en France. Peut-être qu'en Pologne et même en Hongrie on lui trouverait alors un tout autre caractère; peut-être arriverait-on à comprendre que l'idée de nationalité correspond uniquement à l'idée de lutte et qu'elle est par conséquent en contradiction avec l'idée de liberté. Quant à moi, je le déclare, ce qui me touche, ce n'est point que les Polonais soient gouvernés de Varsovie ou de Saint-Pétersbourg, mais qu'ils soient libres, c'est-à-dire gouvernés le moins possible, et je ne préférerais en aucune façon le gouvernement très-national du roi de Naples au gouvernement étranger de la Lombardie ou de la Vénétie.

Ainsi ramenée à ses termes véritables, la question devient plus facile à résoudre : si l'on parle d'expansion révolutionnaire, il ne s'agit plus d'indépendance nationale, il ne s'agit plus que de liberté.

Or, Garibaldi a répondu par un fait, par une démonstration toute-puissante, à la question ainsi posée.

Je me rappelle à ce propos une anecdote qui ne manque pas d'à-propos et dans laquelle j'ai entendu attribuer le rôle principal à un illustre militaire. C'était sous le dernier règne, à cette époque où l'opposition s'enthousiasmait de la question polonaise et la chantait partout à la tribune et jusqu'au théâtre. Dans un salon, un grand nombre de députés, de journalistes, d'hommes d'État à la réserve, et d'hommes d'État en expectative s'échauffaient fort contre ce déplorable gouvernement, ce gouvernement couard qui n'osait pas secourir la victime infortunée de l'aigle moscovite. Tout à coup, le général en question se lève : « Messieurs, dit-il, vous avez raison, et il est grand temps que cela finisse. Or, voici ce que je propose : je suis général, on me sait brave, on me dit habile; si vous le voulez, je donne ma démission et je recrute une armée indépendante que je conduirai en Pologne. Je donne l'exemple, suivez-le immédiatement en vous inscrivant sur l'état que voici; puisque le pays partage vos opinions, il aura vite fourni un contingent, et nous aurons bientôt délivré la Pologne sans le gouvernement et malgré lui. » On devine ce qui arriva, on comprend que personne ne s'inscrivit, ce qui n empêcha pas chacun de murmurer en rentrant chez lui : gouvernement couard; malheureuse Pologne; la majorité du pays est avec nous.

Mais ce que proposait le général français, il y a vingt ans, pour réduire à l'inconséquence les amis platoniques de la Po-

logne, n'est-ce point ce qu'a réalisé Garibaldi. Sûr de la sainteté de sa cause, certain de l'impopularité des Bourbons, il a fait appel à l'Europe, et l'Europe lui a fait une armée; armée peu nombreuse il est vrai, mais victorieuse avant d'avoir combattu. Il n'est le soldat de personne; la *Patrie* en France le traite de flibustier, et le ministère piémontais le désavoue. Qu'importe, il poursuit son œuvre et en quelques semaines le gouvernement régulier, le gouvernement organisé, n'a plus de salut que dans la fuite.

Or, n'est-ce point là la solution du problème qui préoccupe les hommes de la révolution; n'est-ce point la consécration du principe de l'intervention par l'individu substituée à l'intervention par le gouvernement? Un gouvernement est impopulaire : un homme se présente qui fait appel à tous ceux qui sont de son avis, et tous agissent conformément à leur opinion, mais à leurs risques et périls et sans compromettre la liberté de personne. S'ils se sont trompés, ils payent leur erreur de leur sang; s'ils ont eu raison, le mouvement populaire les seconde et leur donne la victoire, puis le peuple délivré règle lui-même son avenir.

Supposez que les gouvernements de l'Europe acceptent d'un commun accord le vœu des peuples comme la base du nouveau droit international, que deviennent les guerres d'intervention, et si les guerres d'intervention disparaissent, que devient la guerre elle-même? Le temps est passé des guerres de succession et de famille; le temps est passé des guerres de religion; les guerres de conquête deviennent impossibles avec le système de l'équilibre européen. Il n'y a donc plus pour troubler la paix que les guerres d'intervention. Supprimez-les, la guerre est supprimée; le désarmement général devient possible et l'élan des peuples vers la liberté ne rencontre plus d'obstacle.

Mais ce qui est impossible, dit-on, c'est précisément de faire

accepter à l'Europe le nouveau droit international, le vœu des peuples substitué à l'arbitraire de la géographie. Or, ce que l'on déclare impossible, c'est précisément ce qui est depuis un an. Qu'est-ce que l'annexion de Nice et de la Savoie à la France? Qu'est-ce que l'annexion des duchés au Piémont? Qu'est-ce que l'annexion du royaume de Naples au royaume d'Italie? si ce n'est l'application du principe nouveau. Contre ces actes d'une hardiesse qui étonne l'Europe, a-t-elle protesté; l'Europe, a-t-elle armé? Non. Pourquoi? Parce que la France et l'Angleterre étaient d'accord pour vouloir que le droit des peuples fût respecté. Que, par conséquent, l'Angleterre et la France, au lieu de se mesurer de l'œil, et de calculer combien il faudra de coups de canon pour se ruiner mutuellement, que la France et l'Angleterre s'unissent pour vouloir la paix, pour en jeter les bases définitives, et ce que l'on traite de chimères devient une réalité. Serait-ce ce concert entre la France et l'Angleterre qui semblerait impraticable? Laquelle des deux puissances pourrait s'y opposer? Ce n'est assurément pas l'Angleterre commerçante et industrielle qui pourrait désirer de nouvelles collisions. De telle sorte que le seul obstacle se trouverait en France, ce qui revient à dire que de la volonté de la France dépend la paix en Europe.

Ainsi la révolution peut être pacifique sans être égoïste; elle peut être militante sans être militaire; et la guerre révolutionnaire est un non-sens, une contradiction monstrueuse.

Voilà ce que nous enseigne la raison, et voilà ce que nous démontrent d'une façon irrécusable les événements qui se produisent en Italie depuis un an, et particulièrement l'invasion, la conquête et l'annexion du royaume de Naples.

C'est à ce titre que l'histoire prodigieuse de ce hardi coup de main est, à mes yeux, d'une valeur considérable, ce n'est

pas seulement un coup de force, c'est l'application d'un principe fécond qui doit être la base du véritable équilibre européen, c'est-à-dire de la paix assurée.

L'auteur du livre auquel cette trop longue dissertation sert de préface, ne s'est guère préoccupé de ce côté de la question, et je pense qu'il a bien fait, car je ne hais rien tant que ces livres hybrides, dans lesquels la déclamation politique arrête à chaque pas le développement du drame.

Cet écueil évité, il en était un autre que je redoutais pour Ulric de Fonvielle, c'était l'enthousiasme. On n'assiste pas impunément à un spectacle aussi grandiose que celui de la conquête des Deux-Siciles surtout lorsqu'on est jeune; et plus on sent avec vivacité, plus on est enclin à se laisser dominer par ce qui frappe l'imagination la plus calme. Aussi je craignais de voir l'auteur se laisser entraîner par son sujet à un lyrisme fatigant.

Or, ce reproche est certainement celui que méritent le moins les *Souvenirs d'une chemise rouge*. Sans rester jamais froid devant ce qui doit échauffer l'âme, Ulric de Fonvielle n'est jamais aveuglé ni par son admiration sincère de Garibaldi, ni par son amour de l'Italie; il raconte simplement ce qu'il a fait et ce qu'il a vu, sans s'inquiéter des conséquences que l'on en pourra tirer.

Je sais même des gens qui seront froissés de sa manière et qui l'accuseront *de dépoétiser* ce qu'il touche. Ce sont ces gens qui, sous prétexte de poésie, ne veulent pas que la femme aimée se nourrisse; si elle n'est pas maladive, étique, sans faim, elle n'a plus à leurs yeux aucun charme, aucune grâce. Ceux-là se font aussi de la guerre une idée qui n'appartient qu'à eux; ils veulent que tout soldat tue de sa main pour le moins cinq ennemis par jour; qu'il aborde la mitraille sans sourciller et que son seul souci soit l'amour de la gloire.

Ulric de Fonvielle n'a tenu aucun compte de cette convention et il rompt avec elle dès les premières pages de son livre. Il nous montre le soldat faisant bravement son devoir à l'occasion, mais préoccupé surtout des longues marches et des longs jeûnes; puis, après le combat, il nous fait assister au terrible défilé des blessés. Il ne se donne pas pour un foudre de guerre, et il nous dit avec franchise ses appréhensions lorsqu'il a vu le feu pour la première fois. Pour tout dire en un mot, il nous introduit dans les coulisses de la gloire.

Le caractère principal de ce livre c'est donc la sincérité poussée parfois jusqu'à un point qui surprend sans déplaire; ce sera un livre fort désagréable à ceux qui ne veulent voir les choses qu'à travers le prisme de l'imagination; intéressant pour ceux qui aiment à connaître la réalité des situations; mais il n'ennuiera personne et, à coup sûr, c'est le point capital.

CLÉMENT DUVERNOIS.

SOUVENIRS

D'UNE

CHEMISE ROUGE

CHAPITRE PREMIER

Le ciel était voilé par un lourd rideau de nuages, et quelques rares lumières trahissaient seules l'existence de Gênes, l'opulente et fière cité. Si quelques fanaux de navires n'eussent sillonné l'horizon, on eût pu croire qu'un miracle avait englouti la ville généreuse où s'agitaient tant de cœurs vraiment italiens. Cependant tout ne dormait pas dans le golfe : une multitude d'hommes groupés pêle-mêle sur une plage déserte causaient à voix basse, comme s'ils n'eussent pas trouvé les ténèbres suffisamment épaisses pour dérober leur présence. D'actifs messagers, semblables à des ombres vagues et indécises, se glissaient mystérieusement et tourbillonnaient d'un air affairé autour d'un groupe, foyer principal de toute cette effervescence.

Les personnages qui paraissaient donner des ordres étaient pour la plupart assis ou couchés sur le sable. De temps en temps, de nouveaux inconnus surgissaient, occupaient l'attention quelques minutes et disparaissaient rapidement dans la nuit. Le bruit des conversations formait un murmure sourd et confus; parfois, une exclamation, un éclat de rire immodéré, s'élançait, tranchant sur le ton général; mais il était bientôt réprimé par les chuts impératifs qui s'élevaient de toutes parts.

« — Est-ce bien ici la villa Corneliana ? demanda timidement un nouvel arrivant à un individu qui reposait assis sur un sac de soldat.

— La voilà devant vous, répondit ce dernier en désignant de la main une muraille noirâtre, coupée par une grille au-dessus de laquelle on voyait apparaître la cime de quelques grands arbres. Vous y êtes, mon garçon.

— Merci, monsieur, et le jeune homme s'assit par terre à peu de distance.

— Croyez-vous que ce soit pour ce soir? demanda d'un air inquiet un personnage qui passait avec un autre inconnu.

— Parbleu, répliqua ce dernier avec brusquerie; voilà assez longtemps que nous attendons. Ils doivent avoir fièrement besoin de nous là-bas; il est temps d'aller les rejoindre.

— Je parie tout ce que tu voudras que Luigi ne viendra pas! fit d'un ton moqueur un troisième interlocuteur qui faisait partie d'un autre groupe; du reste, ajouta-t-il en faisant éclater un rire strident de mépris, je m'en doutais, l'enfant aura regagné les jupons de sa mère.

— Tu as perdu, Ossola! s'écria avec rage le jeune

homme, bondissant comme un chat sauvage. Tu as perdu, car me voilà!!! Et il se dressa résolûment devant son adversaire, le toisant avec un indescriptible sentiment de fierté et d'indignation.

— Autant que toi, Ossola, j'ai du cœur; mais je ne suis pas de ces bravaches qui n'insultent leurs ennemis que de loin... je puis à l'instant te le prouver...

— Qu'est-ce à dire, blanc-bec!... interrompit Ossola d'un air menaçant, en crispant ses poings avec fureur; tu oserais...

— Paix-là! clama tout à coup une voix grave et énergique; vous choisissez bien votre temps pour vous disputer.

— Vous aurez tout le loisir de vider vos querelles lorsque nous serons de retour, ajouta sardoniquement un nouveau personnage enveloppé d'un long manteau.»

Les deux ennemis obéirent à regret et se séparèrent en se jetant un long regard de haine.

« — Pourvu que ce soit enfin pour cette nuit! s'écria avec désespoir quelqu'un placé un peu plus loin.

— Si l'on tardait encore, continua un autre d'un air sententieux et profond, je commencerais à croire qu'on nous cache bien des choses, et que tout ne va pas comme on s'amuse à nous le dire.

— N'ayez pas peur, répliqua l'homme au grand manteau qui avait entendu cette exclamation; cette fois, nous sommes en route, mes braves camarades, car les navires sont prêts. Du reste, tenez, voici Palmieri qui accourt : il pourra nous donner des nouvelles.»

En effet, un jeune homme coiffé d'un feutre à large bord orné de plumes noires, apparut tout à coup.

«— Debout et en avant!» cria-t-il d'une voix précipitée,

en faisant résonner le sabre qu'il portait sous son manteau.

Obéissant à ce signal, la foule se dresse, frappée par un choc électrique et se précipite tumultueusement sur le sable.

Je fis comme les autres. Depuis longtemps déjà j'assistais en témoin impassible et muet à toutes ces scènes, dont j'avais beaucoup de peine à saisir le sens. Je commençais à trouver monotone de ne pouvoir communiquer à personne mes idées et mes impressions, lorsqu'à mon grand contentement, au milieu du murmure des conversations qui continuait entrecoupé d'éclats bruyants, j'entendis retentir cette exclamation :

« — Tonnerre que c'est enrageant ! cria en français une voix forte, avec un accent de désappointement ; dire qu'il n'est pas possible de se faire entendre...

— Holà ! par ici ! répondis-je immédiatement ; par ici, camarade, il y a là un Français aussi ennuyé que vous.

— Quelle chance ! où êtes-vous l'ami ?

— Ici, à gauche, encore un coup de coude et vous y êtes.

— Bon, m'y voilà.

— A la bonne heure ! » Et je serrai avec cordialité la main de mon nouveau compagnon.

Il était grand, maigre, le visage basané, pointu par le bas ; il avait la moustache relevée en croc, la barbiche longue et aiguë ; tout en lui dénotait un soldat habitué aux fatigues de la guerre, un homme aimant les entreprises aventureuses.

Après nous être lancé un de ces regards investigateurs qui ne durent qu'un instant, nous cheminâmes côte à côte.

Enfin la troupe s'arrêta auprès de quelques masures, dont les pieds trempaient dans la mer. Le jeune homme au chapeau à plumes mit l'épée à la main et fit défiler un par un ceux qui le suivaient. Pendant que durait cette longue opération, tous deux assis à l'écart sur un rocher, mon nouvel ami et moi, nous devisions paisiblement en faisant fête à un énorme flacon de rhum que je portais en bandoulière, attaché par une ficelle.

« — Moi, je suis peintre, dis-je à mon camarade; je voyage en touriste; c'est la première fois que je fais la cour à Bellone. Je vous assure que je vole derrière la belliqueuse déesse pour courir les aventures bien plus que pour cueillir des lauriers. Voyez-vous, mon cher, je suis las de la vie monotone et énervante des ateliers, des brasseries et des académies. J'entends dire que la liberté, se réveille dans un coin du monde... j'y cours.. advienne que pourra ! Je n'ai jamais été soldat, je ne le suis pas et je ne me sens aucun goût de le devenir... Et vous?

— Moi, je m'appelle Kolbi, reprit mon interlocuteur, qui avait écouté, sans bâiller, cette harangue. J'ai toujours été soldat, je le suis encore, je le serai jusqu'à mon dernier soupir, car je ne suis plus bon qu'à cela. Comme vous, je vais où la liberté appelle les hommes de cœur; advienne que pourra !

— Eh bien, mon cher Kolbi, à votre santé et à vos futurs succès. Car la noble cause que nous allons défendre, victorieuse, tous mes désirs sont accomplis, je ne souhaite rien de plus.

— A votre santé donc, dit Kolbi en saisissant la fiole que je lui présentais, et puisse le destin vous ramener sain et sauf dans votre patrie. »

Je remis en place le flacon, que cette libation avait considérablement allégé.

Nous aperçûmes alors que le groupe avait beaucoup diminué, le défilé s'exécutant avec un ordre assez remarquable.

« —Arrêtez! dit une voix impérieuse; arrêtez, c'est assez : les barques sont pleines, ceux qui restent seront pour le prochain voyage. »

Un cri d'indignation et de désappointement accueille ces paroles; la masse se précipite avec rage pour forcer la consigne.

« —Tirez votre revolver et faites feu, Palmieri, » crie le personnage au long manteau.

Puis, l'épée à la main, le pistolet au poing, il s'élance d'un bond au devant du groupe frémissant et se place à côté de Palmieri.

« —Nous voulons partir !... hurlèrent plusieurs voix avec frénésie, nous sommes fatigués d'attendre !

— C'est impossible! on est déjà trop nombreux, répond l'homme au manteau, et le premier qui avance, je lui fais sauter la cervelle, ajoute-t-il d'un ton décidé.

— Il y a du *grabuge* là-bas, fit Kolbi, qui, en entendant le bruit de cette altercation, s'était empressé de quitter notre rocher pour s'approcher du lieu de la scène.

— Que diable disent-ils? pourquoi veulent-ils s'égorger?

— Cela m'est déjà arrivé hier, il n'y a plus de place. Tudieu! cette fois c'est trop fort : je passerai quand même. »

Et Kolbi s'élança, faisant avec ses coudes une trouée au milieu de nos compagnons déconcertés.

Nous nous trouvâmes bientôt en présence de ceux qui, les armes à la main, cherchaient à nous arrêter.

« — Nous sommes Français, monsieur, s'écria Kolbi en interpellant l'homme aux plumes noires, et nous voulons passer,» ajouta-t-il en contractant ses lèvres et serrant convulsivement les poings.

Palmieri, muet comme une statue, ne paraissait rien entendre.

« — Vous comprenez, monsieur, que nous ne sommes pas venus à Gênes pour nous promener sur cette plage jusqu'au jour du jugement dernier; nous voulons donc passer. S'il le faut, nous passerons malgré vous !... »

Et Kolbi s'avançait menaçant et résolu.

Sans sourciller, Palmieri lève son sabre à la hauteur de la poitrine de Kolbi; déjà son revolver est au niveau de la tempe, il va frapper, il va faire feu... Je le lis dans son regard, et je m'élance pour arrêter mon nouvel ami dans son mouvement de fureur. Mais au même instant l'homme au manteau abaisse vivement l'épée de Palmieri et se jette à la gueule de son pistolet.

« — Passez, messieurs, dit-il en excellent français, passez; vos compatriotes nous ont rendu trop de services l'an dernier pour que nous ne vous fassions pas cette petite politesse aujourd'hui.

— Merci, monsieur. »

Et nous profitâmes de cette faveur.

— Maintenant plus personne, » ajouta à haute voix notre protecteur, qui venait de violer si ouvertement les lois de l'égalité, répondant ainsi aux cris d'indignation de la foule jalouse.

Après avoir descendu quelques marches de pierres rongées par les flots, nous arrivâmes auprès de barques atta-

chées au rivage; dans chacune d'elles, construite pour vingt à vingt-cinq personnes, une cinquantaine de passagers s'étaient entassés et ce ne fut pas sans batailler que nous nous y glissâmes.

A peine étions-nous installés tant bien que mal, qu'on entendit une voix :

« — Major, tout est prêt.

— En route donc ! »

Les amarres qui retenaient les embarcations tombèrent lourdement dans la mer, et les marins qui nous remorquaient se mirent à frapper l'eau en cadence.

A mesure que l'on s'éloignait du rivage, la houle qui balançait nos fragiles esquifs faisait mieux sentir ses effets. Bientôt il devint presque impossible de se tenir debout ; à chaque instant nous tombions les uns sur les autres. Il fallut qu'on donnât l'ordre de s'asseoir, ou plutôt de se jeter pêle-mêle dans le fond.

On arriva sans accident le long d'un bâtiment à vapeur ; sur son flanc, sale et roide, était plaquée une échelle mal assurée, que chacun se hâta de gravir avec plus d'empressement que s'il se fût agi de celle du paradis. Des marins, noirs de charbon des pieds à la tête, assez semblables à des démons, agitaient des torches dont l'éclat tourmenté et vacillant se reflétait sur la mer, en la teignant de lueurs fauves.

La vapeur s'échappait avec force de ses tuyaux, souhaitant la bien-venue aux embarquants avec un sifflement aigu qui étourdissait et ahurissait.

Une fois grimpé, chacun se mit à la recherche d'un coin pour se caser le restant de la nuit; mais le pont était littéralement encombré de sacs de charbon, de tonneaux, de cordages, de ballots de toute espèce. Dans les

interstices, un amas de corps, de têtes, de bras, de jambes, repliés les uns sur les autres, entrelacés comme des serpents.

Il ne fallait pas songer à descendre dans les cabines; les premiers occupants savaient faire respecter leurs droits de propriété avec tout l'égoïsme des plus endurcis de nos vautours parisiens.

Cependant tout le monde finit peu à peu par s'arrimer, excepté quelques esprits inquiets qui persistaient à chercher un bien-être impossible; je faisais partie de ces derniers, et j'en étais à mon millième tour, lorsque je découvris, enseveli entre deux sacs de charbon, l'ami Kolbi, goûtant déjà les douceurs du sommeil.

Je jetai un regard mélancolique sur le triste emplacement où il me faudrait bien tôt ou tard prendre domicile, mais désirant retarder le plus possible le moment fatal, je m'en fus sur la dunette savourer les âcres parfums d'une excellente pipe.

L'embarquement était complètement terminé; les hommes de l'équipage allaient et venaient avec une activité désespérante pour les malheureux passagers; ils halaient des cordages, dérapaient les ancres, pesaient sur les amarres, foulaient, piétinaient impitoyablement quiconque avait le malheur de se trouver sur leur passage. Les patients manifestaient leur présence et leur mécontentement par des imprécations auxquelles personne ne faisait attention.

Enfin, la vapeur cessa de faire entendre son bruit insupportable; un frémissement de la membrure du navire annonça que les roues battaient la mer. Nous étions en marche.

« — *La barra sinistra !* cria tout à coup le capitaine perché sur la passerelle.

— *La barra sempre sinistra! sempre sinistra... sinistra...* Mais vous n'entendez donc pas!... Et se précipitant du tambour vers la dunette, il saisit avec force la roue du gouvernail.

— Mille dieux ! le navire gouverne mal. Stopez! tout le monde à bâbord!

— Tout le monde à bâbord! répétèrent les voix épouvantées des marins de l'équipage.

— Machine en arrière !... hurla le capitaine d'une voix rauque... »

Mais il était trop tard ; lancé à toute vapeur, notre navire suivait silencieusement son impulsion, et le dernier commandement venait à peine de déchirer les airs, qu'un horrible fracas se fit entendre.

L'avant semble soulevé par la main d'un géant ; en même temps, l'arrière s'enfonce dans les flots ; la coque s'incline en jetant un long craquement de sinistre augure.

Les mâts fouettant les airs, ploient comme si un ouragan tentait de les déraciner. Une pluie de vergues, de poulies, de cordages s'abat sur le pont avec un bruit effroyable. Chacun se précipite, hurlant, vociférant, se heurtant, là où le danger semble le moins grand, pour chercher un abri contre l'ennemi inconnu qui vient nous assaillir dans l'ombre.

« — Gréez les pompes!... » commande le capitaine.

Cet ordre peu rassurant redouble la panique générale; les uns grimpent dans les haubans, les autres, avec plus de sang-froid, se dépouillent de leurs habits, se préparant à gagner la côte à la nage.

Un torrent furieux sort des cabines : les passagers de l'entrepont, montant effarés, éperdus, renversent, culbutent tout sur leur passage.

Un certain nombre d'insensés, réfugiés dans les canots, poussent des cris d'épouvante. Sans rien attendre ni entendre, ces malheureux cherchent à couper les amarres. S'ils eussent réussi, tous précipités dans la mer eussent infailliblement péri, noyés, broyés.

« — Faites sortir tout ce monde des canots, » dit le capitaine.

Mais voyant la résistance désespérée que l'on apportait à l'exécution de ses ordres, il s'écrie :

« — Jetez à la mer ceux qui n'obéiront pas ! »

Malgré cette menace, il fallut arracher ces gens de vive force.

Pendant ce temps, les pompes avaient été gréées, l'ordre avait été un peu rétabli. La machine n'avait pas été endommagée ; les dégâts se bornaient à une large brèche qu'on voyait béante à l'avant. Un tambour avait été écrasé, mais heureusement sans que les palettes des roues fussent touchées. Il y avait eu beaucoup plus de tapage que de mal.

Après avoir fait le tour du navire et sondé scrupuleusement tous les bordages, on reconnut que l'on pouvait très-bien tenir la mer; pourvu toutefois que celle-ci y mît de la bonne volonté et qu'il ne lui prît pas fantaisie de s'enfler outre mesure, car le trou était presqu'au niveau de la ligne de flottaison.

Au premier signe d'alarme, je m'étais précipité vers Kolbi.

« —Kolbi, lève-toi, alerte ! alarte ! il est temps. »

Je le trouvai pestant et jurant, en train de se dépêtrer

de ses sacs, et tentant d'échapper à l'avalanche des fuyards qui le pilaient impitoyablement.

Il avait été surpris pendant son premier sommeil. Encore tout étourdi, il cherchait à s'expliquer l'acharnement que mettaient tous ces gens à le molester ainsi.

« Tudieu! qu'est-ce que cela? s'écria-t-il au moment où, l'aidant à sortir de la cohue, je l'entraînais sur le gaillard d'arrière.

— Sais-tu nager?

— Non.

— Tant pis, car je crois que nous allons sombrer. »

Et déjà je retirais mon habit, lorsque le navire se releva, reprenant lentement son équilibre.

« — Nous pouvons naviguer sans crainte, annonça solennellement le capitaine, en montrant une sonde qu'il venait de tirer du tuyau de la pompe; il n'y a pas une seule goutte d'eau, nous ne courons aucun danger.

— Bravo! en avant! crièrent plusieurs voix.

— En arrière, débarquons! » risquèrent timidement quelques-uns, encore émus de la catastrophe.

Une clameur d'indignation et de mépris presque unanime accueillit cette dernière manifestation de la faiblesse humaine.

« — Où sont-ils ceux qui disent cela? qu'ils se montrent les poltrons! à la mer, les lâches!... »

Couverts de mille apostrophes sanglantes, ceux qui avaient tenté d'ébranler la résolution générale se turent, honteux et confus.

« — En avant donc! »

Et le navire se remit en marche.

On eut bientôt l'explication de l'accident qui avait failli nous coûter si cher. Un autre bâtiment ayant eu l'impru-

dence de naviguer, ses feux éteints, nous ne l'avions aperçu qu'au moment où nous allions l'aborder. Il aurait pu facilement éviter cette rencontre si, au lieu de s'arrêter brusquement, il avait continué sa route, mais il avait voulu poliment nous laisser passer devant lui; cette courtoisie, qui eût pu le faire couler bas s'il n'eût été de beaucoup plus gros que nous, ne lui coûta qu'une partie de ses bastingages, que notre avant rasa et jeta à la mer en un clin d'œil.

Les ombres de la nuit commençaient à s'effacer devant l'aube, qui blanchissait l'horizon, lorsque nous passâmes devant Gênes encore endormie.

En ce moment, un autre navire, celui dont la rencontre nous avait procuré de si vives émotions se détacha à son tour de la côte et prit la même direction que nous.

Ces deux bâtiments, naviguant silencieusement de conserve et chargés d'hommes encombrant leur pont, offraient un des plus singuliers spectacles qu'il soit possible de voir au monde.

Un étranger eût été stupéfait en voyant ces vergnes, ces tambours, ces haubans surchargés d'êtres humains s'agitant confusément. Il se serait demandé quel pouvait être le but de ces hommes, profitant des ténèbres pour s'embarquer pêle-mêle. Mais il n'eût pas été long à pénétrer ce mystère, car lorsque le soleil apparut, s'élançant radieux au-dessus de la mer, les deux navires, par un sympathique mouvement, déployèrent à la fois le même étendard, le pavillon étoilé de la République américaine.

Ces deux masses, comme attirées par une force irrésistible, s'approchèrent l'une de l'autre, au risque d'un second abordage. Tous les chapeaux s'agitèrent, les bras se

tendirent, des milliers de voix, sortant pour ainsi dire de la même poitrine, crièrent avec un enthousiasme qui tenait du délire :

« Vive l'Italie ! vive la liberté !! vive Garibaldi !!! »

CHAPITRE II

Presque tous les âges étaient représentés sur notre navire. Il y avait un mélange indescriptible de natures jeunes, vigoureuses, ardentes, et de vieux débris d'autres temps, tisons qui, avant de s'éteindre, voulaient encore jeter quelques étincelles.

On pouvait distinguer un échantillon de toutes les races humaines, depuis le noir, fils du désert, jusqu'au plus blanc des enfants du Nord. Les costumes variés, bizarres; les armes, les ustensiles de toute espèce semés çà et là en désordre, complétaient ces groupes étranges.

Des dormeurs intrépides cherchaient à goûter quelques instants de plus les douceurs du sommeil, tandis que d'autres passagers, plus impressionnables, regardaient mélancoliquement les rivages de leur patrie fuir dans le lointain.

D'autres discutaient avec feu la grande question du jour : l'unité de l'Italie. Quelques-uns, plus positifs, tiraient de leurs bissacs des provisions de bouche, qu'ils dégustaient en silence.

Quant à moi, accroupi sur la dunette à côté de mon ami Kolbi, qui ronflait fort à l'aise, je regardais à droite et à gauche avec une satisfaction indicible. Devant moi se trouvait assis un grand vieillard, les cheveux et la barbe tout blancs; cette noble figure, coiffée d'un ample bonnet rouge, dorée par les rayons du soleil levant et posée sans doute involontairement d'une manière admirable, semblait un morceau sublime arraché à une toile du Titien ou de Véronèse.

Plus loin se dessinait, blonde et pâle, la silhouette fine et rêveuse d'un jeune homme accoudé nonchalamment sur le bastingage; sa physionomie contrastait singulièrement avec celle d'un gros réjoui, exubérant de santé, qui lançait de temps en temps les lazzis les plus grotesques.

D'un côté, les mines renfrognées et sévères des sombres rêveurs de gloire et d'honneurs; de l'autre, les traits épanouis et insouciants des bruyants épicuriens. Puis, encadrant tout cela, une masse d'indifférents tout étonnés de se trouver en pareil endroit, ne sachant trop s'ils devaient se féliciter ou se plaindre.

Près du gouvernail, le major Caldesi, d'une taille moyenne et d'un embonpoint touchant à l'obésité, était tranquillement assis, causant avec plusieurs de ses amis qui lui tenaient lieu d'aides de camp.

Palmieri et le jeune homme blond à qui nous devions d'être embarqués, étaient de ce nombre.

« — Nous avons à bord deux Français, » dit ce dernier au major.

« — Où sont-ils? répondit Caldesi. Malakari, faites-les moi voir.

— Les voici! »

Et Malakari nous indiqua de la main.

Nous voyant l'objet de l'attention générale, je me levai et vins près de Caldesi, qui me tendit la main :

« — Merci, monsieur, d'être venu défendre notre noble cause et partager nos dangers; espérons que la fortune nous sourira cette fois et que nous délivrerons à jamais notre belle patrie; du reste, vous autres Français, vous êtes trempés pour les choses hardies et aventureuses, aussi ne devons-nous pas nous étonner de vous voir aujourd'hui au milieu de nous.

— Monsieur le major, mon compagnon et moi nous représentons à nous seuls la France à votre bord; c'est peu, il est vrai, nous tâcherons pourtant de nous montrer dignes de notre pays.

— Qu'on fasse battre le rappel à Paris!... cria Kolbi qui avait entendu ma phrase et qui vint se mêler à la conversation; je veux être damné si Garibaldi ne trouve pas en une heure assez de volontaires pour brosser toutes les armées napolitaines du monde, les troupes de l'Autriche par-dessus le marché et bien d'autres encore. Le cœur y est, il n'y a que les moyens qui manquent.

— Quoi qu'il en soit, répondit Caldesi; merci à vous, messieurs, d'avoir trouvé les moyens de venir nous joindre; vous pouvez être assurés que nous ferons tout notre possible pour que la traversée ne vous pèse pas trop.

— Vous savez en tout cas, messieurs, que vous avez ici un ami dévoué. » Et Malakari nous saisit les mains avec cordialité; puis nous allâmes tranquillement reprendre notre place.

« — Tout ceci est bel et bon, dit Kolbi en s'accroupissant de nouveau, mais un bifteck ferait bien notre affaire!

— Tranquillise-toi, affamé, car j'aperçois rouler de ce côté d'énormes fromages, sans doute on va nous les offrir.

— Ce n'est pas malheureux, car la faim me tiraille furieusement l'estomac.»

En effet on commençait à détailler à coups de hache des fromages américains et à donner des galettes et des biscuits. Les tonneaux de vin et d'eau ayant été enfouis à fond de cale, on ne put trouver que du rhum, que l'on nous distribua aussitôt.

« — Fichu déjeuner! ce fromage est salé comme la mer et ce biscuit est dur à vous démancher les dents. »

Et Kolbi frappait de toutes ses forces son biscuit sur le pont afin de le réduire en morceaux mangeables.

« — Hum!... répondis-je en éternuant, car je venais d'avaler une gorgée de rhum qui m'amenait les larmes aux yeux, satanée limonade pour arroser tout cela!... c'est un festin d'enfer!... Si encore nous avions eu le bon esprit de faire comme cet heureux mortel! »

Et de l'œil je désignais un personnage qui étalait devant lui un superbe poulet rôti, qu'il venait de tirer de son sac et qu'il s'apprêtait à dépecer; ce Sybarite apercevant le regard d'envie que je lui jetais, tendit son volatile dans notre direction :

« — Si cela vous tente, messieurs, ne vous gênez pas; partageons en frères.

— Brave jeune homme! murmurai-je en saisissant un pilon.

— Ça c'est bien! dit Kolbi à l'Italien, vous êtes digne d'être Français; venez près de nous, monsieur, et déjeunons ensemble! votre nom?

— Accatino, répondit l'Italien en s'asseyant, enchanté d'avoir trouvé des compagnons.

— Eh bien, Accatino, mon vieux, je décrète que tu as eu une fameuse idée, » dit Kolbi la bouche pleine.

Et tous nous allions si bon train et nous jouions tellement des mâchoires, que le fameux poulet était sur le point de disparaître complétement, lorsqu'une voix plaintive se fit entendre au-dessus de nous.

«— Sont-ils heureux ces Français!... ils savent s'arranger partout où ils se trouvent.»

Et celui qui venait de prononcer ces paroles, contemplait notre groupe avec une admiration, qui dénotait assez clairement que lui aussi eût été heureux de participer à l'ensevelissement du poulet.

« — Tiens, encore un qui parle français! dit Kolbi; tout à l'heure il n'y en avait pas, maintenant il en pleut.

— Parbleu, j'ai servi dix ans dans la légion étrangère! repartit l'autre, et à présent...

— A présent vous avez faim. Eh bien, mon ami, prenez ce morceau de carcasse, et grand bien vous fasse.»

L'homme de la légion étrangère ne se le fit pas dire deux fois, il s'installa sans plus de façon à nos côtés.

« — Monsieur le major, dit un jeune volontaire en se présentant à Caldesi; j'ai à vous demander une faveur.

— Parlez, parlez, mon enfant.

— Eh bien, dit le volontaire avec un peu d'embarras, eh bien, je désirerais rester parmi vous!

— Comment, rester parmi nous; mais vous voudriez-vous en aller, que cela serait impossible; ainsi la permission vous est tout accordée.

— Oui, mais c'est que je ne suis pas un homme, ajouta le volontaire en rougissant.

— Comment pas un homme!...

— Non, monsieur le major.»

Et le volontaire enlevant son chapeau, des flots de che-

veux blonds s'échappérent et couvrirent les épaules de notre singulier camarade.

« — Une femme!... » s'écrièrent ceux qui étaient présents; et cette nouvelle parcourut le pont d'un bout à l'autre, avec la rapidité de l'éclair; tout le monde accourut et entoura la pauvre fille qui, honteuse, déconcertée, n'osait lever les yeux.

« — Qu'elle est belle! cette femme.

— Que diable vient-elle faire ici? » ajouta Kolbi.

Et tous nous attendions la décision du major, en lançant des quolibets de plus ou moins bon goût.

« — Pourquoi, mademoiselle, dit-il enfin, êtes-vous venue ici? quels motifs vous y ont poussée?

— Mon frère est volontaire en Sicile, monsieur le major; volontaire de la première expédition. Il a été blessé, je suis pauvre, je n'ai trouvé que ce moyen pour aller le rejoindre.

— Vous êtes seule?

— Seule, oui, monsieur, » répondit elle en jetant un regard suppliant sur tous ceux qui l'entouraient et en cachant sa tête dans ses mains.

« — Allons, calmez-vous, mon enfant, calmez-vous, nous ne sommes pas des barbares et nul ici ne vous fera de mal.

— Faites-en une vivandière!» m'écriais-je.

Le major sourit en regardant de notre côté :

« -- Votre nom, mon enfant?

— Colomba, monsieur.

— Eh bien, Colomba, si vous voulez rester avec nous, quand nous serons débarqués, vous serez notre cantinière. Tous tant que nous sommes ici, nous en serons enchantés.

— Oui, oui, c'est cela!... qu'elle soit notre cantinière! » cria tout le monde à l'unanimité.

« — J'accepte, » dit résolûment Colomba, souriant à travers ses larmes.

« — Eh bien, Palmieri, conduisez-la en bas dans une cabine. »

La jeune fille remercia le major avec effusion et disparut avec Palmieri.

Le soleil était devenu intolérable, on dressa la tente, sous laquelle chacun s'arrangea à sa façon: après quoi on fit le recensement, et l'on reconnut qu'il se trouvait à bord près de deux cent cinquante volontaires.

Le dîner arriva, il ne différait du déjeuner que par l'absence de poulet. Cette fois il fallut bien se contenter du fromage. Heureusement on avait fini par déterrer l'eau et le vin, on fut donc dispensé du rhum.

Après ce repas peu substantiel, les groupes se formèrent et des chants se firent entendre; d'abord des airs patriotiques, puis des morceaux d'opéra.

A cette heure avancée du jour, rafraîchis par une douce brise, bercés mollement par une houle légère, au milieu de la pleine mer, nous goûtions cette musique avec enivrement; nos camarades italiens chantaient tous, et presque tous chantaient bien.

Kolbi, nos deux amis et moi, nous avions fini par trouver un domicile convenable; nous nous étions nichés dans une chaloupe suspendue au flanc du navire; là personne ne songeait à venir nous déranger.

« — Qu'ils chantent bien, ces gredins-là! dit Kolbi étendu paresseusement au fond de la barque.

— C'est tout simplement admirable, ajoutai-je en dégustant avec délices mon inséparable pipe; les Ita-

liens sont cent fois plus artistes que nous autres Français !

— Ah bah ! avec cela qu'on ne chante pas bien en France.

— Oui, *la mère Godichon !* pas mal ; mais écoute-moi ces roulades, ces sons doux et filés, se fondant pour ainsi dire avec cette atmosphère tiède et splendide. Est-ce enivrant ! est-ce beau !... »

Effectivement, le chanteur, ayant attaqué un morceau de Rossini, envoyait dans les airs des accents d'une pureté, d'une souplesse, d'une élégance admirables.

« — Hein ! qu'en penses-tu ! dis-je, lorsque le chanteur eut fini.

— Tout cela, ça n'est que du fignolage et ça ne vaut pas nos bonnes chansons françaises. »

Et Kolbi d'une voix de stentor chanta *les Gueux* de Béranger.

« — Bravo, le Français ! crièrent les Italiens surpris ; bravo !..

— Voilà, fit Kolbi en terminant le premier couplet ; trouvez mieux, si vous le pouvez !...

— Voilà, » Et me dressant debout dans la chaloupe j'entonnais *la Marseillaise.*

« — C'est vrai, » dit Kolbi.

Et de sa voix puissante il se mit à m'accompagner ; les Italiens unirent leurs accents aux nôtres, et le chant terrible et fiévreux du patriotisme français s'éleva dans les airs, poussé par toutes ces poitrines jeunes et ardentes.

« — Assez de musique à présent ! dit Kolbi en s'allongeant de nouveau dans le canot, quand les airs eurent fini de frissonner à nos derniers accords.

— Bonsoir ! murmurai-je en me préparant à imiter mon compagnon ; bonne nuit et bon vent ! »

Tout le monde fut prompt à suivre cet exemple ; les conversations se calmèrent, les volontaires attardés finirent par se blottir dans leur coin, et bientôt le navire sembla désert.

« — As-tu entendu, Kolbi ! m'écriai-je en me dressant tout à coup. Il m'a semblé qu'on appelait sous notre canot ! Un homme à la mer ! alerte ! un homme à la mer ! »

Les cris se faisaient entendre encore assez près, mais on sentait qu'ils s'éloignaient rapidement, car le navire poursuivait sa marche.

« — Stop ! arrêtez, que diable ! criai-je par l'ouverture de la machine. Tonnerre ! arrêtez ! un homme à la mer ! »

Et les cris, de moins en moins distincts, devenaient de plus en plus navrants.

En un instant tout le monde fut sur pied.

On allait, on venait, sans savoir où ni pourquoi ; on se bousculait : c'était un tumulte épouvantable.

Enfin plusieurs volontaires, mieux avisés que les autres, descendirent dans la machine, et là ils s'aperçurent qu'elle était livrée à elle-même, mécaniciens et chauffeurs ronflaient de leur mieux.

Enfin on finit par éveiller ces imprudents et par arrêter le navire ; puis on débarrassa le canot.

« — Corbleu ! qu'est-ce qu'il y a encore ! vociféra Kolbi, que l'on bousculait sans façon ; on ne peut donc pas dormir cette nuit ! »

Et poussé, tiré par une foule de mains, il sortit sans trop se rendre compte de ce qui lui arrivait.

Le canot fut paré, plusieurs matelots descendirent rapidement portant un fallot, et, à force de rames s'éloignèrent du bord dans la direction des cris faibles et entrecoupés que l'on entendait sans cesse.

« — Courage! courage ! cria Caldesi debout sur la lisse, courage, mon enfant ! Et il agitait une torche dont les sinistres lueurs se perdaient à quelques mètres du navire, dans l'obscurité la plus complète. Heureusement qu'il sait bien nager, dit le major.

— Il est perdu, murmura Malakari ; je n'entends plus rien !

— Il est perdu !... répétait la foule.

— Qui est-ce? quelle est la victime »? telle était la question que chacun se posait avec épouvante en songeant à ses amis.

Le canot avait disparu dans la nuit; ce moment d'attente fut terrible. L'anxiété générale se traduisait par un silence de mort.

Enfin un point lumineux jaillit dans la brume.

« — Eh bien ! cria Caldesi, aussitôt que l'embarcation fut à portée.

— Nous l'avons, major !

— Il est sauvé ! hourra ! » crièrent toutes les voix, et la gaieté reparut sur nos visages.

Une masse informe gisait au fond du canot qui était tout inondé ; on hissa la victime, cause de toutes ces émotions, et l'on reconnut que c'était un des marins du bord. Ce malheureux, alourdi par de nombreuses libations, s'était jeté à la mer par la brèche faite la veille, en croyant se fourrer dans son hamac; il était passé sous les roues, dont l'une lui avait ouvert le crâne, lui faisant une horrible blessure.

« — Celui-là peut se vanter de l'avoir échappé belle, dis-je encore ému.

— Quelle balafre ! ajouta Kolbi; il y a de quoi tuer un éléphant. Ce triple drôle avait bien besoin de prendre un

bain à cette heure-ci, pour nous empêcher de dormir. » Et il contemplait le canot trempé, à moitié rempli d'eau, qui était devenu tout à fait inhabitable.

« — Allons! il faut planter notre tente ailleurs, » répondis-je aussi attristé que lui de cette aventure, et en prenant la première place libre que je trouvai.

— Allons, mes enfants, couchons-nous, dit Caldesi, et en marche le navire.»

CHAPITRE III

Après avoir longé toute la Corse, nous arrivâmes à la hauteur du détroit de Bonifacio; nous aperçûmes entre les deux terres l'île désormais immortelle de Caprera.

A la vue de cette retraite sauvage et déserte, nous sentîmes notre cœur battre avec émotion.

C'était là, sur ce rocher aride, que le héros du siècle avait longuement médité l'expédition pour laquelle nous allions verser notre sang

Quoique l'*Orégon* eût une marche fort lente, nous mouillâmes le 12 juin, à 10 heures du matin, dans la rade de Cagliari.

Le *Washington* nous avait devancés depuis longtemps; il avait jeté l'ancre au milieu de la rade. On attendait encore le *Franklin*, parti de Livourne chargé de Toscans et commandé par le colonel Malanchini, ainsi que le *Charles-et-Janes*, qui avait pris la mer la veille au soir de notre départ, remorqué par l'*Utile*, et dont nul n'avait entendu parler.

Cette flottille devait partir de Cagliari et naviguer de con-

serve jusqu'en Sicile, où devait s'opérer le débarquement à la grâce de Dieu, chacun de son côté comme il le pourrait.

On mit donc à profit la perte de temps causée par les retards, pour habiller et armer les volontaires.

Le costume qu'on donna à chacun de nous se composait d'une tunique en étoffe rouge, d'un képi noir avec des passepoils écarlates, d'une ceinture et d'une cravate cramoisis; enfin d'un pantalon et de guêtres en toile grise.

On nous arma d'une carabine de facture anglaise, d'un sac pour les provisions, d'une giberne, d'un ceinturon, d'un bidon et d'une gamelle.

« — Adieu, dis-je en revêtant cet uniforme et quittant à regret mes vêtements ordinaires; adieu mon indépendance ; je vous abandonne peut-être pour toujours, ô mes chers habits, pour prendre cette pelure du soldat, moi qui avais juré de ne jamais porter ni livrée ni uniforme!

— Bêta, fit Kolbi, qui se carrait dans son nouveau costume beaucoup trop court et trop étroit pour lui; bêta, il faut bien un uniforme quelconque. Du reste, c'est la livrée de la liberté, de quoi te plains-tu ?

— Je ne me plains pas, seulement je regrette.

— Tu regrettes ces fripes-là ! Et Kolbi riait aux éclats en jetant un regard sur mes pauvres hardes, qui, il faut l'avouer, montraient passablement la corde.

— Oui, je regrette ça, répondis-je la larme à l'œil; cela, c'était à moi ; là du moins je m'appartenais, j'étais une individualité ; maintenant je suis un numéro, je n'ai pas le droit de marcher, de respirer sans ordre : c'est ce qui me navre.

— Oh ! tu n'y es pas encore, tu en verras bien d'autres.

monsieur le philosophe, reprit Kolbi en riant de plus belle; tu n'es pas au bout, mon fils.

— Tu l'as voulu, Georges Dandin, tu l'as voulu, » murmurai-je tristement.

Cet éclair de mélancolie s'effaça bientôt de ma pensée, car une scène bizarre se passait autour du navire.

Une nuée de barques montées par des insulaires environnaient l'*Orégon*. Elles charriaient un assortiment peu varié de comestibles, tels que saucissons, cervelas, oignons, pain, bouteilles de vin, oranges et citrons, destinés à ravitailler notre patriotisme moyennant des prix réellement bourbonniens.

Mais comme personne ne pouvait descendre à terre, il fallait passer par les griffes de ces honnêtes commerçants, qui s'empressaient de montrer leur dévouement à la cause de l'indépendance italienne en enflant leurs bourses.

Les volontaires offraient en payement leurs vêtements de bourgeois. Les marchands impitoyables, plus juifs que les fripiers du Temple, secouaient, retournaient en tout sens, depuis les paletots les plus neufs jusqu'aux plus humbles souquenilles, toutes les dépouilles qu'on leur présentait. Après mille pourparlers, pour une culotte on avait une guirlande de cervelas, pour un chapeau une botte d'oignons, avec une paire de souliers on obtenait une douzaine d'oranges, un pain ou une bouteille de vin. C'étaient des cris, des vociférations, des injures, des malédictions, un tapage, un brouhaha à ne rien entendre.

Quant à nous, nous fîmes comme les autres; notre garde-robe tout entière passa par les mains des barbares et nous finîmes par obtenir les éléments d'un festin que nous ne fûmes pas longs à déguster à belles dents, sans regret, sans souci de l'avenir.

« – C'est égal, il est triste d'être ici à deux pas de terre et de ne pouvoir y mettre le pied ; nous sommes comme des prisonniers ! m'écriai-je dans un moment d'impatience.

— Et Malanchini qui ne vient pas, ajouta Kolbi.

— Et l'*Utile* non plus ; pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé en mer.

— On assure qu'on a vu la flotte napolitaine croiser sur les côtes de Sardaigne, et que nos pauvres amis ont été capturés ; ils doivent être maintenant à Gaëte... »

Cette nouvelle se répandit avec une rapidité funèbre... Un échec au début de la campagne eût pu ébranler bien des courages... les fronts se rembrunissaient...

Tout à coup un grand mouvement se fait à bord : c'est une proclamation du général Garibaldi dont on nous donne lecture. Elle est conçue à peu près en ces termes :

« Mes compagnons,

« Vous aurez faim, vous aurez soif, vous souffrirez du « froid et du chaud ; les privations, les fatigues de toutes « sortes vous attendent sans que vous ayez à espérer la « moindre récompense...

« Que ceux qui se sentent faiblir se retirent, il en est « temps encore ; mais qu'ils viennent avec nous ceux qui « ont le désir d'affranchir notre belle patrie, ceux qui rêvent « sa force et son unité !... Ensemble, nous marcherons « à la victoire ; nous écraserons cette infâme tyrannie « des Bourbons qui déshonore l'humanité !... »

L'enthousiasme qui avait accueilli ces paroles n'était pas

encore calmé, qu'un vapeur doublait le cap Carbonaro; ce n'était pas l'*Utile*, mais le *Franklin*, dont le pont était encombré de volontaires.

Le surlendemain, quelques heures après notre départ, nos trois bâtiments, le *Washington*, le *Franklin* et l'*Orégon*, arrêtèrent brusquement leur marche et se mirent en ligne de bataille, à la distance d'une demi-portée de fusil l'un de l'autre. On avait aperçu, venant droit sur notre flottille, un point noir duquel s'échappait un nuage de fumée qui serpentait au loin sur la mer.

C'était un navire faisant force vapeur.

Tous, nous nous jetâmes à plat ventre sur le pont, nos fusils à portée de la main, car nous avions reçu l'ordre de ne pas nous montrer. En cas d'attaque, nos trois bâtiments devaient fondre ensemble sur l'ennemi et l'enlever à l'abordage.

Ce plan hardi nous paraissait difficile à exécuter; car entassés les uns sur les autres, les trois quarts de notre monde pris du mal de mer, toute manœuvre était impossible.

Un sabot armé d'un mauvais canon nous eût coulés les uns après les autres, sans que nous eussions eu le temps de nous retourner.

« — Cré coquin de mal de mer!... cria Kolbi, à qui le tangage du navire décrochait le cœur. Dire que s'il y a un coup de chien, je ne pourrai être bon qu'à couler à fond. Eh bien, où en est-il, ce brigand de navire?

— Il arrive, et joliment vite... déjà l'on distingue quelque chose comme des sabords, mais aucun pavillon; est-ce un napolitain : *that is the question.* »

Tout devait faire supposer autre chose qu'un ami ou un indifférent, car le navire marchait sur nous avec une persistance de fort mauvais augure.

Je ne m'étais pas trompé en voyant des sabords, car au soleil brillèrent bientôt des canons à l'air sinistre. Le navire suspect vira de bord et tourna autour de nous, comme un tigre autour d'une proie cherchant son endroit faible.

Nous nous demandions avec inquiétude si le moment n'était pas venu de tenter le fameux abordage, lorsqu'un canot se détacha du *Washington*, se dirigeant vers l'intrus qui s'obstinait à rester muet et menaçant.

A peine l'envoyé du *Washington* eut-il accosté, qu'il jeta son chapeau en signe de joie, poussant un cri de : Vive l'Italie, auquel répondirent les équipages et les passagers des quatre navires.

Le bâtiment inconnu appartenait à la marine piémontaise ; Garibaldi nous l'avait envoyé pour nous guider et nous protéger en cas de besoin. Précaution fort utile, car la flotte napolitaine croisait dans ces parages, et c'était nous qu'elle cherchait.

Notre guide se mit en marche à notre tête, et nous le suivîmes de toute la force de nos machines.

L'Orégon eut beau faire pour conserver ses distances, cela lui était impossible ; en vain le tuyau de sa machine devint-il rouge du bas jusqu'en haut, tout fut inutile ; nous ne pouvions rattraper les autres, qui commençaient à se perdre dans les brouillards du soir. Enfin, l'on finit par apercevoir la terre de Sicile et par distinguer le cap derrière lequel nous devions débarquer.

Il était temps, car avant de le doubler nous pûmes entrevoir dans le lointain une forêt de mâts et des flots de fumée qui accouraient vers nous.

Notre machine chauffait de plus belle, le tuyau trouvant moyen de rougir plus encore, se détachait par morceaux incandescents qui inondaient le pont et tombaient sur la

toile goudronnée recouvrant la soute aux poudres. C'était la pluie de feu dont le Dante fait couvrir les orgueilleux et les superbes au fond des enfers.

Alors on fut forcé de saisir les seaux et d'arroser continuellement. Nous nous trouvions dans une singulière alternative : ralentir notre marche, c'était courir le risque d'être pris, et continuer à chauffer, c'était nous exposer à sauter. Pour comble de bonheur, on avait eu l'heureuse idée de placer les poudres près de la machine, qui rayonnait une chaleur tellement ardente, qu'il était impossible de vider la soute où étaient renfermées toutes les munitions de l'expédition! Si monsieur Prudhomme eût été avec nous, il eût pu dire avec raison cette fois : « Nous naviguons sur un volcan!... »

La nuit se fit, et nous finîmes par mouiller heureusement dans le fond du petit golfe de Castellamare.

Sur le rivage brillaient une multitude de lumières qui, en se reflétant dans l'eau, rappelaient les fêtes de Venise. D'autres feux descendant et montant dans le fond du tableau pouvaient faire supposer qu'une foule de personnages, portant des flambeaux, se croisaient sur les degrés d'immenses escaliers; les accords harmonieux d'une musique douce et confuse, semblant sortir de gondoles lointaines, venaient agréablement nous frapper l'oreille.

Déjà mon esprit voyageait à travers mille chimères. Nous sommes-nous donc trompés, et débarquons-nous sur la place Saint-Marc, au cœur même de la reine de l'Adriatique, de ses palais amoureusement caressés par le flot sauvage; allons-nous fouler ses pavés de marbre, nous perdre dans ces colonnades coquettes et sans fin, dans ses arcades fantastiques décorées de brillantes peintures et d'arabesques étranges?

—

Aurions-nous l'heureuse chance de mettre pied à terre un soir de grand gala, et d'être tout à coup jetés au milieu d'une multitude enivrante de gracieuses femmes, aux corsages ronds et souples, qui, soigneusement cachées sous des flots de satin, de velours et de dentelles, ne trahissent de leurs charmants visages que l'étincelle des yeux, la nacre des dents, la richesse d'une luxuriante chevelure! Allons-nous voir de jeunes seigneurs, la flamberge au côté, la dague à la ceinture, l'élégante toque de velours aux longues plumes ondulant sur l'oreille! puis, au sein de cette foule étincelante d'or et de pierreries, des joueurs de mandolines à formes étranges, de violes bizarres; des nuées de flûtistes, des chœurs, des orchestres de toute espèce!...

Voilà tout ce qui me passait par la tête à la vue de ces feux qui dansaient si follement devant moi, au murmure de ces accords vagues et pleins de charmes.

Appuyé sur le bastingage, j'écoutais, je voyais, je rêvais tout cela, me laissant aller avec délices à cette poésie de ma pensée.

CHAPITRE IV

Après qu'on nous eût remis à chacun trois fusils pour armer les paysans insurgés, le débarquement commença. Ce ne fut pas sans un vif plaisir que nous sautâmes à terre, fort surpris de ne pas être dérangés par la flotte napolitaine qui était si prés de nous.

J'avoue que malgré mon contentement de fouler la terre ferme, mon désenchantement fut grand. Il fallut faire rentrer bien avant dans mon cœur et à mon grand regret les rêves d'amour et les chimères qui avaient envahi ma cervelle, évidemment creusée par les privations du voyage. Il fallut en rabattre du tout au tout de ce mirage trompeur qui était venu miroiter devant mes yeux, absolument comme il assaille le voyageur épuisé, mourant de faim et de soif, à qui il fait apercevoir menteusement, au milieu des sables brûlants du désert, des lacs immenses, des végétations touffues et verdoyantes pleines d'ombre et de quiétude.

Au lieu de palais de marbre, de gondoles mystérieuses, de belles masquées, de musiques enivrantes, nous fûmes jetés pêle-mêle sur une rive rocailleuse où d'affreux ga-

mins, portant des bottes de paille enflammées au bout de longs bâtons, se promenaient tumultueusement en poussant des cris de joie.

Les lumières que l'hallucination me montrait, gravissant les degrés des palais, n'étaient que des torches promenées par des paysans montant ou descendant les sentiers abruptes qui menaient à leur ville, nichée dans le haut de la montagne ; les feux que j'attribuais complaisamment à l'illumination des places et des monuments n'étaient que de vulgaires lampions fumeux, placés çà et là sur les fenêtres des masures. Les musiques délirantes n'étaient qu'un orchestre bruyant, qui, soufflant, tapant à fendre la tête, jouait l'air à la mode, la *Sicilienne*.

Mouillés jusqu'à mi-jambes, traînant péniblement nos trois fusils, nous gravîmes les pentes qui conduisaient au village et fîmes notre entrée solennelle.

La garde nationale de l'endroit était sous les armes, et la musique nous précédait faisant rage ; cependant la ville était presque déserte, car dix heures allaient sonner, et les bons bourgeois, ne voulant sans doute pas perdre l'habitude du sommeil, avaient préféré remettre au lendemain leur curiosité. Peut-être, craignant de se laisser entraîner par leur patriotisme, étaient-ils bien aises que leurs maisons et leurs boutiques fussent fermées au premier mouvement d'enthousiasme.

Un seul café se trouvait ouvert; on y distribuait des glaces et des verres de limonade : c'était une politesse malheureusement trop peu substantielle que nous faisait la municipalité. Hors de là, rien : pas un pain, pas un verre de vin.

Nous fîmes bien un peu de tapage à droite et à gauche ; quelques portes furent même légèrement endommagées à coups de pied, mais inutilement : il fallut aller se coucher

sur la dalle humide et malsaine d'un couvent qui nous avait été désigné pour caserne.

Le lendemain matin, après une toilette rapide faite à la fontaine du cloître, je me mis en quête d'une auberge pour faire un déjeuner quelconque; il me tardait de mettre quelque chose de raisonnable sous la dent.

Cette fois les boutiques étaient bien ouvertes, mais point de provisions; partout on me répondait avec ce geste particulier au pays, qui consiste à lever la tête en l'air en se grattant le menton avec le revers de la main; cela signifie : il n'y a rien.

A force de chercher et d'intriguer, je parvins cependant à me confectionner un ragoût passable, qui fut dévoré rapidement; alors j'eus tout le loisir de me promener dans la ville.

De magnifiques constructions en pierre de taille, mais inachevées, témoignent de ce qu'aurait pu être Castellamare; les rues, assez longues, ont été dallées fort proprement il n'y a pas longtemps, mais à présent le tout offre un aspect de ruine précoce, de vieillesse anticipée; on sent que là naissait une ville prête à devenir florissante, mais qui s'est affaissée peu à peu, sans avoir eu le temps d'atteindre son entier développement.

Il y a quelque chose de navrant à contempler des monuments à peine ébauchés, présentant déjà l'empreinte de la dent dévastatrice du temps.

J'ai éprouvé trop souvent ce pénible sentiment en Algérie pour pouvoir l'oublier. Bien des fois mon cœur s'est serré à l'aspect de villages construits par les Français, et dont les maisons effondrées servent d'abri aux pâtres arabes, aussi insouciants que leurs troupeaux.

Les véritables ruines antiques frappent et intéressent; là

où aujourd'hui il ne reste que des décombres, la vie circulait autrefois librement et fièrement; on sent qu'elle ne s'est éteinte qu'écrasée par les bouleversements du globe ou bien par des catastrophes terribles causées par des révolutions humaines.

Les débris dont nous parlons ont au contraire un cachet particulier qui décèle une mort lente et sans grandeur, arrivée bien avant l'heure marquée par la fatalité; on reconnaît dans ces cadavres de pierre, les fruits d'un avortement; on dirait des créatures engendrées dans la souffrance, mises au jour à l'aide du forceps et mortes après avoir poussé les premiers vagissements.

Les tambours, les clairons, les orchestres de toute espèce résonnaient dans les airs; des drapeaux, des bannières aux couleurs nationales s'agitaient à toutes les fenêtres; des processions d'indigènes et de volontaires circulaient en tous sens, chantant les airs nationaux; partout la joie et l'allégresse. Les habitants devenaient de plus en plus communicatifs; ils jugeaient que nous n'étions pas trop mauvais diables, et que les sauveurs de la patrie avaient du bon. Les pièces de monnaie, passant avec rapidité de nos poches dans leurs comptoirs, faisaient naître une certaine intimité.

Mais une rumeur éclate comme un coup de foudre : Garibaldi est ici !

Chacun communiquant cette nouvelle à ses voisins, à ses amis, les portes vomirent instantanément dans les rues un concours immense de curieux; tous voulaient voir le libérateur de l'Italie, tous voulaient lui faire entendre leur cri de joie et d'amour.

Comme les autres, je m'empressai de suivre les patriotes qui se dirigeaient en toute hâte vers une mai-

son d'assez belle apparence, où était descendu le dictateur.

La multitude qui se pressait à la porte grossissait à chaque instant; se heurtant, se bousculant, tourbillonnant sur elle-même avec impétuosité, elle présentait à merveille l'aspect d'une mer agitée par un vent d'orage.

Les cris, les interpellations, les vivats assourdissaient.

« — Le voilà! c'est lui! c'est Garibaldi! »

En effet, Garibaldi sortit de la maison. Je ne pouvais encore l'apercevoir, car une foule épaisse et compacte me séparait de lui. L'agitation redoublait, et les cris étaient devenus frénétiques; décidé à voir quand même et malgré tout, je m'élançai comme un enragé; et des pieds, des mains, des coudes, je finis par me faire jour.

J'arrivai vite assez près pour contempler à mon aise l'homme qui savait, d'une si étrange façon, faire battre le cœur d'une nation presque éteinte, et qui à lui seul remuait tellement l'Europe, que les souverains les mieux assis tremblaient sur leurs trônes.

Une simple chemise rouge en coton, un foulard négligemment noué autour du cou et jeté en arrière sur l'épaule droite, un chapeau à bords petits et relevés, les cheveux d'un blond tirant sur le roux et parsemés, ainsi que la barbe, de mèches blanches comme des fils d'argent; des yeux d'une douceur et d'une fierté extrêmes, un sourire d'une bonté toute paternelle : tel était Garibaldi.

Le général marchait d'un pas assez rapide, jetant autour de lui un regard calme et modeste; on voyait qu'il était profondément ému d'une pareille ovation, et que, bien qu'habitué déjà depuis longtemps à des scènes semblables, il était loin de rester insensible à ce triomphe qu'eussent ambitionné les plus puissants monarques du monde.

Ce n'était pas à force d'or que cet homme savait se faire

adorer, ce n'était pas par des promesses qu'il était parvenu à électriser ses enfants.

Peu d'heures auparavant, il leur avait annoncé qu'il n'avait à leur offrir en échange de leur sang que des privations sans nombre, des dangers terribles et peut-être la mort.

Il leur avait bien crié : *Panem et circenses!* mais le pain dont il parlait, c'était le pain amer et rare, tout trempé des sueurs d'une rude campagne; les jeux dont il faisait les frais, c'étaient des combats sanglants, d'horribles mêlées, où tous devaient assister, non en oisifs spectateurs à l'abri du danger, mais en combattants: où chacun courait le risque de laisser un lambeau de sa chair, s'il ne la laissait tout entière.

Pour opérer ce miracle dont les souverains du jour cherchent le secret dans leurs trésors ou dans leurs chancelleries, il n'avait eu qu'à parler ce fier langage qui, à toute époque, a fait tressaillir l'humanité; ce langage qu'écoute avec tant d'ivresse la victime qui tord dans ses dents les maillons ignobles de sa chaîne; ce langage qui fait frissonner au milieu de ses sicaires le lâche oppresseur.

Il avait simplement parlé de liberté.

CHAPITRE V

Garibaldi fit une promenade dans la ville et descendit sur le bord de la mer suivi par la même foule turbulente et enthousiaste ; il s'embarqua sur une balancelle et disparut se dirigeant vers Palerme.

A peine fut-il au large que l'on nous annonça le départ pour le soir même, et chacun courut se préparer à faire la première étape qui devait être d'une douzaine de milles.

En effet nous partimes sur les cinq heures, après nous être rangés en bataille dans la grande rue de la ville. Il n'y avait là que les hommes de Medici, à peu près 1,500, car Malanchini avait débarqué un peu plus haut, à Trapani.

Nous nous engageâmes donc dans les défilés des montagnes ; notre avant-garde était composée d' une compagnie de volontaires armés de carabines-revolvers. C'étaient tous de vieux soldats qui devaient être officiers à Palerme ; ils ouvraient la marche, et le reste de la troupe les suivait en chantant gaiement les hymnes révolutionnaires.

Peu à peu les défilés se resserrèrent, les gorges devinrent plus profondes, et l'obscurité s'épaissit. Bientôt il nous fallut passer un à un dans des sentiers abruptes et sauvages; la sueur nous inondait, la poussière nous desséchait le gosier; pourtant cette première étape fut avalée sans trop de fatigue.

Nous arrivâmes à Alcamo vers les onze heures du soir, et nous y entrâmes avec la musique de la garde nationale qui vint au-devant de nous.

Alcamo ressemble beaucoup à Castellamare, on dirait qu'elle a été taillée sur le même patron; les habitants, eux aussi diffèrent si peu de leurs voisins qu'on aurait pu croire que les premiers nous avaient suivis; même défiance, même rapacité, même enthousiasme pour la liberté, et même haine de la tyrannie.

J'avais rencontré un jeune étudiant français qui était venu sur le *Washington;* ce garçon nommé Buiès profitait de ses vacances pour faire un petit voyage de plaisir en Sicile. Nous eûmes bientôt fait connaissance, et nous devînmes inséparables.

En arpentant la grande rue, nous aperçûmes installés devant une des plus belles boutiques de la ville, qui avait l'aspect d'un café assez confortable, de bons bourgeois regardant tranquillement ce qui se passait; d'autres à l'intérieur devisaient sur les affaires du jour.

Machinalement, Buiès et moi nous nous étions arrêtés devant eux, et nous les contemplions avec un grand intérêt, comme des gens qui ne seraient pas insensibles à une invitation, car un de ces personnages se leva et nous fit signe de prendre place auprès de lui. Ce que nous fîmes sans trop nous faire prier.

Un bon gros curé qui trônait au milieu du groupe, et

qui était appuyé majestueusement sur une canne, se pencha alors vers moi et m'adressa quelques paroles en italien. Je crus comprendre qu'il me demandait ce que nous voulions accepter.

« — *Si, signor,* » lui répondis-je, en prenant mon air le plus gracieux.

Et me tournant vers Buiès, je le consultai.

« — Que prends-tu toi?

— Moi dit Buiès, qui se lèchait déjà les lèvres, je dégusterais assez volontiers une limonade glacée.

— Eh bien! moi, dis-je, je me contente d'une simple demi-tasse. »

Je m'efforçai alors d'expliquer à l'excellent curé ce qu'il pouvait nous offrir.

Le bonhomme ouvrit de grands yeux, se barbouilla le nez de tabac et finit par me répondre :

« — *Voi forestieri?*

— *Si, signor, Francese.*

— *Ah! va bene,* » répliqua-t-il.

Et se tournant vers l'auditoire qui nous examinait curieusement, il lui raconta que nous étions Français.

« — *Va bene*, répondit le chœur, *va bene.*

— Et nous voulons de la limonade et du café! » ajoutai-je, en m'évertuant à parler l'italien le plus pur et le plus expressif.

Le curé sourit avec componction.

« — *Non, capisco*, dit-il.

— *Non, capisco,* » répéta le chœur.

Nous nous regardions Buiès et moi d'un air inquiet commençant à croire à une mystification.

Le curé et son groupe continuaient à nous contempler, avec une attention soutenue qui devenait agaçante, et pas

une voix ne rompait le silence, personne n'avait l'air de penser à crier :

« Garçon ! une limonade, une demi-tasse ! »

Cela devenait désespérant ; lorsque j'aperçus Malakari qui passait :

« — Holà ! lui criai-je, venez nous tirer d'embarras, soyez notre sauveur, sans vous nous ne pourrons jamais nous dépêtrer.

— De quoi s'agit-il donc ?

— Ces messieurs nous ont invités à prendre quelque chose, mais ils ne peuvent comprendre ce que nous désirons. »

Malakari partit d'un grand éclat de rire.

— « Mais vous n'êtes pas dans un café, nous dit-il.

— Pas un café ! nous écriâmes-nous, mais qu'est-ce donc alors que cette boutique ?

— C'est bien une boutique, mais on n'y consomme que de l'air et ceci, » ajouta-t-il en nous montrant un verre d'eau claire qu'un gamin portait avec le plus grand soin sur une assiette.

Le gros curé prit gravement le verre d'eau et l'avala avec componction, puis se soulagea par un effort bruyant qui en France eut semblé fort inconvenant.

Le chœur s'inclina respectueusement en félicitant le saint homme de cet heureux événement.

Le bon curé sourit avec béatitude, et se penchant vers moi, il m'offrit généreusement de me régaler d'un verre de son insipide boisson.

« — Au diable le porc, » m'écriai-je, en maudissant les curés sans gêne et les cafés où l'on ne consomme que de l'eau.

Buiès se leva aussi avec indignation, et nous nous éloignâmes en toute hâte de ces membres des sociétés de tempérance.

« — C'est le grand luxe de la Sicile, nous dit Malakari, flâner au soleil devant une boutique, et boire de l'eau à discrétion. Dans tous les cafés d'Italie, demandez une sicilienne et on vous apportera un verre d'eau. »

Le lendemain l'on se remit en route vers les cinq heures du soir pour Partenico, où nous devions rester deux jours afin de nous refaire un peu.

Nous trouvâmes cette ville encore frémissante du passage des royaux, qui, poussés l'épée dans les reins par Garibaldi après Calatafimi, s'étaient retirés sur Palerme en toute hâte, brûlant, dévastant, saccageant tout sur leur route.

Partenico avait énormément souffert, et les habitants contemplaient avec désespoir leurs maisons incendiées, dont les murs noircis par la flamme se dressaient au milieu des décombres, témoins irrécusables de la barbarie de nos ennemis.

Dans une de ces maisons, le mari, la femme, trois petits enfants, et un vieillard avaient été frappés sans pitié; seul le vieillard avait survécu à ses nombreuses blessures, et lui-même nous raconta en pleurant les détails horribles de cette scène.

Il nous dépeignit le courage de la pauvre mère qui, pouvant s'enfuir, avait préféré mourir avec ses enfants; il nous dit avec quelle froide cruauté les tigres avaient fusillé, malgré ses cris et ses supplications, cette malheureuse qui tentait encore en mourant de protéger son innocente famille.

Le vieillard nous montrait ses plaies ouvertes, et sa figure mutilée, écrasée, hachée, complétait tristement son récit. Puis il nous indiqua d'un geste l'affreux endroit où son fils avait été massacré en défendant son foyer.

La maison avait été pillée entièrement, les meubles brisés, les étoffes déchirées, les glaces et les vases mis en mille pièces ; enfin les misérables avaient réduit en lambeaux, en poussière tout ce qu'ils n'avaient pu emporter.

En bas se trouvait une boutique de pharmacien ; les bocaux, les étagères, les comptoirs, tout était renversé, pulvérisé, dans un état indescriptible.

Nous sortîmes le cœur navré ; la vue de toutes ces horreurs éveillait en nous un sentiment invincible de vengeance, et nous sentions dans notre poitrine se développer un germe de haine inexorable.

Sur toute notre route jusqu'à Palerme, au lieu de disparaître ou de s'amoindrir, ces instincts furent sans cesse excités et ravivés à l'aspect des incroyables lâchetés que nos ennemis laissaient derrière eux, comme une trace sanglante et ineffaçable de leur odieux et brutal passage.

Les royaux n'attendirent pas longtemps la juste récompense de leurs forfaits ; les cadavres de beaucoup d'entre eux pavèrent les rues des villages ainsi mis à sac, car les paysans furieux, tapis dans les rochers, en chasseurs invisibles, semaient la mort dans les rangs de leurs oppresseurs.

A Partenico nous eûmes occasion de voir une chose assez singulière. Ayant cherché par toute la ville un endroit où l'on pût prendre du café, et n'ayant pu nous en procurer à aucun prix, nous étions sur le point de renoncer à notre projet, lorsqu'une bonne âme nous dit que les moines seuls en possédaient.

Nous fûmes donc heurter à la porte du couvent, où les bons frères nous confectionnèrent en effet une tasse d'une

liqueur noirâtre, qui avait la prétention peu justifiée d'être du moka.

Aprés avoir absorbé ce breuvage, nous nous préparions à nous en aller, lorsque les religieux offrirent de nous faire visiter leur cimetière.

Nous nous empressâmes d'accepter.

Aprés être descendus sous terre à une certaine profondeur, nous arrivâmes à une voûte circulaire d'une grande étendue.

A la lueur des torches, nous aperçûmes des êtres humains assis, rangés symétriquement les uns à côtés des autres. Des colliers de fer passés autour du cou et assujettis par une chaînette scellée au mur, tenaient ces cadavres en équilibre.

Tous, parés de leurs habits de fête, les mains croisées sur la poitrine ou sur les genoux, avaient une apparence de vie, un semblant d'existence qui faisait mal à voir.

Les visages ridés et parcheminés, les joues caves et les yeux éteints de ces sortes de momies leur donnaient une expression effrayante.

Une jeune fille, encore parée de roses fanées se penchait mélancoliquement sur un moine encapuchonné tenant son bréviaire ouvert; un vieillard vénérable à longue barbe blanche, faisait mine d'adresser la parole à un jeune homme imberbe; celui-ci semblait, malgré l'inexorable carcan, vouloir éviter ces remontrances, et se laissait glisser étourdiment sur les genoux d'une petite vieille revêche. Elle, à son tour, avait l'air de se fâcher contre un enfant dont la tête ébouriffée, épouvantée, surgissait du milieu d'un groupe non moins étrange que le précédent, et composé avec un art tout aussi lugubrement grotesque.

Puis une infinité d'autres personnages contorsionnés, mouvementés, complétaient cette parodie funèbre de la vie, éclairée par les lueurs rougeâtres et vacillantes des torches au reflet sinistre.

Un croque-mort facétieux n'eût pas inventé et rêvé des scènes d'un comique aussi macabre.

Nous remontâmes au plus vite, heureux de revoir la lumière et d'échapper à ce cauchemar; nous respirions avec bonheur l'air pur du dehors, car l'atmosphère de ce charnier était infecte.

Les bons moines parurent fort surpris de notre précipitation, ils se figuraient sans doute que leur caveau ressemblant en laid à l'exhibition de Curtius, était une chose fort agréable à voir.

Nous ne cherchâmes pas à leur faire comprendre la nature de nos impressions, et nous partîmes après avoir donné quelques baïoques aux saints de l'endroit.

CHAPITRE VI

Après avoir traversé Villa-Reale, située sur une hauteur d'où l'on aperçoit la mer qui étend au loin ses vastes horizons, nous descendîmes vers Palerme, assise au fond de la plaine qui s'étend jusqu'au rivage. La capitale de la Sicile faisait scintiller au soleil couchant ses blanches maisons, les clochers et les dômes de ses églises, les faîtes et les statues de ses monuments ou de ses colonnes.

Quand nous entrâmes en ville la nuit était arrivée. Les maisons dessinaient leurs constructions, leurs fenêtres, leurs balcons, par des lignes interminables de feux, des guirlandes de lanternes de couleurs et des festons de lampions : c'était un embrasement général.

Dans les rues, une multitude de flambeaux s'entre-croisant, pareils à des feux-follets, illuminaient de leurs vagues éclairs un véritable océan de têtes humaines, des profondeurs duquel des rumeurs, des cris, des acclamations bruyantes s'échappaient confusément.

A peine fûmes-nous engagés dans la grande rue, après avoir franchi la porte du Palais-Royal, que des cris d'al-

légresse, des chants de triomphe, s'unissant dans un même et immense concert avec les orchestres guerriers, éclatèrent à la fois comme une véritable tempête.

Le peuple, armé de torches, nous entraînait de vive force. Les femmes traversaient nos rangs pour nous embrasser, porter nos sacs et nos fusils; les gamins passaient entre nos jambes, se pendaient après nous en criant à tue-tête: *Viva l'Italia! viva Garibaldi!*

Tous, nous étions ahuris, pressés, poussés, entraînés, embrassés, réembrassés, étreints de toutes façons.

Quant à moi, je fus saisi par deux femmes malheureusement trop vieilles, qui me firent maintes caresses; mais à peine échappé de leurs mains, le hasard me jeta au milieu d'un groupe de curés enthousiastes, dont je ne pus me dépêtrer sans que leurs lèvres m'eussent donné des baisers patriotiques qui me firent regretter les premiers.

Il se manifestait évidemment chez ce peuple ce qui tourbillonne dans la cervelle d'un homme qui se noie, lorsqu'une main inattendue vient le tirer de l'eau; une joie furieuse, insensée, qui tient de la rage.

L'enthousiasme des Palermitains avait quelque chose de démoniaque, de frénétique qui serrait le cœur, faisait mal à voir. A quel régime avaient donc été soumis ces malheureux pour que leur bonheur les fît ressembler aux damnés désespérés du Dante!

Palerme avait énormément souffert du bombardement. Les rues étaient presque toutes coupées par les décombres de maisons écroulées, dont les pans de murs, les poutres noircies, carbonisées, attestaient de la férocité des soldats de Bombino.

Les églises et les couvents étaient envahis par une mul-

titude de soldats improvisés, qui campaient sur une épaisse litière de paille couvrant les dalles de ces monuments. Les cloîtres, les galeries et les cellules des moines, tout était converti en caserne.

Des faisceaux d'armes se voyaient dans tous les coins; des bannières circulaient dans les rues, des foyers étaient allumés sur toutes les places; partout des gens se préparaient à combattre, astiquant, fourbissant des casques ou des sabres.

On se sentait au centre de l'insurrection; dans l'air planait quelque chose de fier et de guerrier qui faisait frissonner et rappelait les belles pages de notre histoire.

Puis on voyait défiler dans les rues de longues processions de gens de tout âge, armés de pioches, de pics et d'instruments de toute nature; ces groupes marchaient au pas comme des soldats, et précédés par des orchestres, ils allaient en bon ordre démolir la forteresse.

Nous suivîmes une de ces bandes jusqu'au fort condamné si justement à mort.

En ce lieu, une multitude immense travaillait avec un entrain frénétique; tous piochaient et creusaient à l'envi les uns des autres; hommes, femmes, enfants, curés, moines blancs, gris, noirs, rouges, tous rivalisaient de zèle et unissaient leurs efforts pour faire disparaître au plus vite le sinistre édifice.

On eût dit une immense baleine jetée sur la grève, dépecée par des milliers d'oiseaux de proie; ou bien encore un cadavre tombé au milieu d'une fourmillière.

Lorsque nous arrivâmes, près de la moitié de l'odieuse forteresse avait déjà disparu, et cependant il y avait à peine deux jours que l'on était à l'ouvrage.

Les patriotes étaient encouragés à cette œuvre de nivellement par la musique qui ne cessait de faire entendre ses accents belliqueux, accords qui faisaient un singulier contraste avec l'acte de vengeance qui s'accomplissait, et s'élevaient dans les airs comme une amère raillerie.

A quoi donc servent les épaisses murailles, les canons menaçants, les engins de destruction de toute espèce, dont le despotisme s'entoure? Il arrive toujours un moment où la fureur vient remplacer dans le cœur des opprimés la lâche résignation ; alors, murailles, canons, bourreaux, tyrans, tyrannie, tout disparait, balayé comme par un vent d'orage!

Et sur la place nettoyée, le peuple, narguant le passé, souriant à l'avenir, écrit :

« Ici l'on danse ! »

CHAPITRE VII

Nous revînmes au centre de la ville et nous allâmes visiter les quartiers qui avaient le plus souffert du bombardement. Dans certains endroits, l'œuvre de destruction s'était accomplie d'une façon terrible : des pâtés entiers de maisons gisaient par terre, des pans de murs, se tenant encore en équilibre, menaçaient les passants.

Au couvent de la Gancia, même désolation. C'était là qu'avait commencé l'insurrection ; aussi le trouvâmes-nous dans un état pitoyable. Nous visitâmes cet édifice dont les moindres recoins étaient occupés par des garibaldiens campant dans les décombres.

Un de ces volontaires nous raconta l'histoire singulièrement émouvante d'une jeune religieuse qui avait joué un rôle réellement extraordinaire dans l'insurrection. Apprenant que son frère venait d'être tué, cette héroïne sortit en costume de son ordre du couvent où elle était cloîtrée, et

ramassant au hasard un sabre, elle se précipita dans les rues en criant : « En avant ! vive la liberté ! vive Garibaldi ! »

Bientôt suivie par un groupe de braves, elle fondit avec eux sur les royaux, campés en dehors des murs, marchant ainsi à la tête de la première bande insurrectionnelle assez hardie pour attaquer l'ennemi en rase campagne.

Après avoir si largement contribué au triomphe de la cause, cette nouvelle Jeanne d'Arc rentra humblement dans sa cellule, jetant loin d'elle son épée rougie. Elle n'avait plus rien à faire : sa patrie était libre, son frère était vengé !

Ayant du temps devant moi, je l'employai à flâner dans Palerme avec le brave Accatino, compagnon commode s'il en fut. Mon ami s'arrêtait quand bon me semblait, allant et venant à mon gré, sans jamais se plaindre de la fatigue ni de l'ennui. Il ne s'animait réellement que lorsqu'il voyait passer un cheval à sa convenance, car une manie équestre l'absorbait tout entier, lui qui n'avait jamais enfourché un bucéphale quelconque.

Pour moi, je ne me lassais pas d'admirer l'activité de tout ce peuple régénéré, autrefois si indolent. Je contemplais avec un plaisir extrême ces pauvres enfants, naguère humbles mendiants sous des guenilles affreuses, aujourd'hui relevant orgueilleusement la tête, secouant les plumes de leur chapeau avec fierté, et se campant résolûment appuyés sur des piques ou sur de lourds mousquets. C'étaient bien les mêmes corps qu'autrefois, recouverts des mêmes guenilles, mais les âmes étaient transformées.

A voir ces gamins défiler tout armés dans le plus grand

ordre, on comprenait que cette génération, élevée au milieu de la bataille, au bruit du canon et de la mousqueterie, entendant toujours parler de liberté, d'unité, serait plus tard un rude obstacle pour les rêveurs de tyrannie.

Garibaldi était tellement persuadé de cette vérité, qu'il avait ramassé partout où il avait pu tous les enfants abandonnés. Il en avait fait une jeune phalange, certainement inutile aujourd'hui au moment du combat, mais qui aiguisait ses ongles et ses dents pour l'avenir.

Au milieu de ce tumulte circulaient des moines, la robe retroussée et les bras nus; ils avaient des scapulaires et des crucifix sur la poitrine, mais portaient des mousquetons en bandoulière et des cartouchières à la ceinture. D'autres frocards traînaient des sabres nus, passés dans la discipline qui leur ceignait les reins; tous, jeunes ou vieux, avaient sur le cœur la cocarde tricolore italienne.

Des prêtres révolutionnaires, des capucins insurrectionnels! je ne pouvais en croire mes yeux, ce spectacle me paraissait inouï, et dérangeait toutes mes idées.

Ces hommes étranges, les cheveux rasés, la barbe longue, enveloppés dans leurs capuchons de bure, agitant des sabres, faisant résonner le chien de leurs pistolets et parlant de mort et de carnage; ces curés noirs des pieds à la tête, le chapeau à la Basile sous le bras, prêchant toute autre vertu que le pardon et la patience; cela m'ébahissait, car cela se passait en plein midi, à la face du soleil, en l'an de grâce 1860.

Cette conversion réellement miraculeuse aux idées progressives m'inspirait peu de confiance; je témoignai mes inquiétudes à quelqu'un qui connaissait très-bien le pays;

il m'affirma que tous ces prêtres siciliens marchaient sans arrière-pensée sous le drapeau garibaldien. Tenus à l'écart et opprimés par le haut clergé de Naples, ces victimes de l'aristocratie cléricale avaient fini par se lasser de l'oppression et s'étaient jetés dans le mouvement révolutionnaire, en déployant l'ardeur méridionale de leur race, et le fanatisme que la robe noire semble avoir le don de communiquer à ceux qui s'en couvrent.

CHAPITRE VIII

Il y avait des prêtres moins belliqueux, mais probablement aussi passionnés que les autres. On les voyait donnant le bras à de fort jolies religieuses, ou escortant des confréries entières de jeunes et gracieuses nonnes qui, sous leurs mantilles de dentelle noire, savaient fort bien décocher une œillade quand elles croyaient ne pas être observées par les jeunes mentors tonsurés, veillant sur elles avec une jalouse sollicitude.

Que n'aurions-nous pas donné, nous autres pauvres soldats d'aventure, pour guider, un seul instant, dans la voie du Seigneur, ces jolies pénitentes ; mais il fallait se contenter d'admirer, d'envier et de passer outre.

« — Si je n'étais soldat de Garibaldi, je voudrais être prêtre de Palerme ! » ajoutait Buiès en soupirant lorsqu'il voyait les jeunes pasteurs de ces charmants troupeaux pres-

ser la marche de leurs brebis, se mettre entre elles et nous, qui certes pouvions aisément passer pour des loups, grâce à notre costume sauvage et à notre indiscrète admiration.

Un matin, en déjeunant à l'hôtel, je me trouvai vis-à-vis d'un jeune officier garibaldien à la figure douce et intelligente. Comme je ne pouvais me faire comprendre du garçon, l'officier eut la bonté de me servir d'interprète. Naturellement la conversation s'établit entre nous.

« — Vous êtes Français? lui dis-je, en l'entendant parler ma langue avec la pureté d'un Parisien.

— Presque, répondit-il; je suis né en Italie, mais j'ai été élevé en France où je suis arrivé en bas âge, aussi j'aime la France comme ma patrie! car c'est dans votre beau pays que j'ai passé les plus belles années de ma vie et aussi les plus douloureuses. »

Et il poussa un profond soupir.

« A cette heure, reprit-il après un moment de silence, j'y serais sans doute mort triste, désolé, inconnu, si l'Italie n'avait poussé son cri suprême d'indépendance, en appelant tous ses enfants à son secours. Je me suis souvenu que je lui dois le jour, et que par conséquent tout mon sang lui appartient; je suis donc venu mourir sous mon ciel natal. Puisse ma mort contribuer pour sa part au triomphe de la liberté!!

— Mourir! m'écriai-je, frappé de l'air de tristesse avec lequel il avait prononcé ces dernières paroles; mourir! que dites-vous?

— Oui, ajouta-t-il, mourir, c'est mon plus cher désir. » Et ses yeux se mouillèrent de larmes. « Ce sont des idées tristes, bien tristes, reprit-il en cherchant à sourire,

pourtant soyez convaincu que si je vous expliquais les raisons qui me font parler ainsi, vous seriez de mon avis... »

Je devinai facilement que sous ce jeune front qui se plissait avec tant d'amertume, il y avait une âme navrée, frappée d'un coup mortel; aussi, ne voulant pas avoir l'air de solliciter la confidence d'un secret que certainement j'eusse désiré connaître, je gardai le silence pendant quelques instants.

A ce moment, une petite chienne de la race des terriers anglais sauta sur mes genoux.

« — A bas, Palermina! s'écria mon vis-à-vis. Veux-tu descendre, impudente.

— Laissez-la, » dis-je en riant de cette familiarité.

Et je tendis un os à la petite bête, qui s'en empara pour le ronger à l'écart.

« — C'est votre chienne? dis-je à l'officier.

— Oui, depuis quelques jours seulement; son histoire est assez bizarre... c'est presque un roman comme on en voit trop souvent dans la vie...

— Diable! vous me tentez, et si je ne craignais d'abuser de votre complaisance, je vous prierais de me raconter cette histoire.

— Mademoiselle Palermina, qui a sauté si impoliment sur vos genoux, appartenait à un officier napolitain qui demeurait dans cet hôtel et mangeait à la table où vous prenez en ce moment votre repas. Un jour, pendant la révolution, le maître de Palermina fut massacré par le peuple dans les rues de Palerme. Son corps fut traîné, déchiré en mille pièces. Palermina devint orpheline et pleura sans doute beaucoup son officier, auquel elle était, dit-on,

fort attachée. Mais la douleur ne lui fit pas oublier l'heure du diner ou du déjeuner, car elle venait s'accroupir régulièrement à la place où autrefois elle trouvait des os à ronger.

« M'étant installé par hasard à cette table, je vis Palermina se livrer à une pantomime expressive qui me toucha, et je partageai avec elle mon repas.... Le jour suivant, le même manége se répéta... L'intimité s'établit, et aujourd'hui, Palermina a complétement déserté la cause des Bourbons; elle aime celui qui la nourrit, ajouta-t-il en la couvrant d'un regard ironique, et aujourd'hui la voilà bonne garibaldienne. Ainsi va la vie. »

Au bout d'une heure de causerie sur les événements du jour, et, Dieu merci, les sujets ne manquaient pas, nous étions devenus de vieux amis.

« — Ainsi, c'est convenu, me dit-il en me quittant, vous allez voir aujourd'hui Malanchini, et demain en route.

— En route, répétai-je, et si Garibaldi nous mène au diable, eh bien, nous irons ensemble.»

Le soir, en me promenant dans la rue de Tolède, je vis venir de loin un groupe confus, éclairé fantastiquement par des torches fumeuses ; il était composé par une multitude de gens appartenant à la classe la plus pauvre de la population.

Ces individus sifflaient en chœur une espèce d'air d'un rhythme bizarre et entrecoupé, en s'accompagnant sur des castagnettes faites avec des débris de pierre ou de bois. Ils traînaient derrière eux quelque chose qu'il m'était difficile de distinguer complétement. Cependant je ne fus pas long à comprendre que j'allais assister à une de ces scènes comme on n'en voit que dans les moments de

crises terribles. En effet, lorsque le peuple a les nerfs trop excités, il lui faut une sorte de hochet, un souffre-douleur matériel, une victime passive qui se prête sans souffler mot à tous les caprices de son imagination en délire.

L'objet que cette multitude chariait avec un pareil charivari passa assez près de moi pour qu'il me fût possible d'en examiner avec soin tous les détails.

C'était un grossier mannequin en paille, représentant le roi François II. Vêtue d'oripeaux garnis de clinquant, Sa Majesté napolitaine avait pour coiffure un bonnet de coton entouré d'une couronne de papier doré; on lui avait attaché au cou une corde dont un affreux homme habillé en femme tenait le bout. Le monarque portait en outre une bombe sur ses genoux et un sabre en bois à la main. Un gamin facétieux avait planté une longue pipe dans un trou qui avait la prétention de représenter la bouche, et d'où pendait une énorme langue rouge.

Cet amas de guenilles, maculées de taches roussâtres comme du sang, était traîné, sur une sorte de claie à roues boiteuses, par des gens en haillons qui poussaient des cris de démons, en se dirigeant sur la place de la cathédrale. Arrivé au beau milieu, l'étrange cortège mit le feu au mannequin avec des torches. Alors s'organisa une sarabande diabolique : une ronde échevelée tourbillonnait avec fureur autour du foyer en poussant des cris, des huées, des éclats de rire épouvantables.

Je rentrai chez moi plus attristé que je ne l'aurais cru, d'avoir assisté à un pareil spectacle. Cette débauche de vengeance ne ressemblait-elle pas à une de ces horribles scènes du moyen âge, où l'ignorance et le fanatisme allu-

maient des bûchers et déchaînaient la populace contre ses ennemis morts ou vifs. Vivants, on les brûlait; morts, on s'acharnait à leurs cadavres; absents, on les martyrisait en effigie.

A cette époque barbare, la populace était excusable de se livrer à de pareils excès, parce qu'elle était ignorante et crédule. Elle ressemblait au lion enfermé à qui l'on jette une boule de bois pour occuper ses dents et ses griffes, pendant qu'on répare les barreaux ébranlés de sa cage.

Malgré les progrès dont nous sommes si fiers et qu'on est convenu d'admirer, la masse est-elle en réalité beaucoup plus avancée? A-t-elle des instincts moins sauvages?

Trop souvent les funestes exemples de ses maîtres se gravent dans sa mémoire, et amènent des représailles qui font douter parfois de l'avenir réservé à l'humanité. La population de Palerme n'avait-elle pas devant les yeux les cadavres encore chauds des victimes des soldats royaux? N'entendait-elle pas encore les cris de douleur que l'infâme Maniscalco arrachait aux patriotes qu'il torturait? Palerme n'avait-elle pas assisté aux scènes de vengeances royales, qui ne se contentaient malheureusement pas de s'assouvir sur des objets inanimés, sur de vains simulacres?

Dans la journée, j'avais été trouver le colonel Malanchini, qui me reçut de la façon la plus cordiale. Cet officier m'autorisa même à suivre la colonne presque en amateur; car, quoique enrôlé comme simple soldat, je fus exempté des gardes et des corvées.

La compagnie qu'on me désigna était celle de mon nouvel ami, le lieutenant Tamburini, qui était commandée par le prince Butera, un des plus grands noms de Sicile.

Nous partîmes vers les six heures du soir après avoir traversé Palerme dans toute sa longueur, et nous allâmes nous ranger en bataille sur la Marine, incontestablement une des plus belles promenades du monde entier.

Peu après, nous vîmes arriver avec son état-major le dictateur qui nous passa rapidement en revue, puis Medici donna le signal; la musique éclata en accents bruyants, et la colonne se mit en marche.

Je cheminais, mon fusil sur l'épaule, en dehors des rangs, à côté d'un jeune homme blond à la figure distinguée. Ce volontaire portait un burnous blanc comme les officiers, cependant il ne paraissait exercer aucun commandement.

« — Vous êtes Français? me dit-il au bout de quelques instants, avec un accent étranger.

— Oui, lui répondis-je; et vous, vous n'êtes pas Italien?

— Je suis Russe, monsieur; » — puis voyant se peindre sur ma figure un mouvement de surprise que je ne pus réprimer : — « Rassurez-vous, me dit-il, il n'y a pas que des Cosaques dans ma patrie, il y a aussi des révolutionnaires, et j'espère que d'ici peu vous pourrez vous en apercevoir. Du reste, je doute que Garibaldi, même à Paris, ait beaucoup d'amis aussi sincères que mon compatriote Hertzen.

— Je le connais parfaitement, » m'écriai-je, et heureux d'avoir trouvé un compagnon de route qui venait de si loin, je cheminai à ses côtés en devisant sur les espérances de la démocratie hyperboréenne.

Bientôt les volontaires se partagèrent en deux files, suivant chacune un côté de la route. Tout à coup nous entendîmes de grands cris en tête de la colonne : c'é-

tait Garibaldi, qui, nous précédant, était venu sur le bord de la mer nous dire un dernier adieu.

En ce moment le soleil se cachait derrière les montagnes ; les palais de la Marine, dorés par les derniers rayons de l'astre mourant, disparaissaient dans un nuage d'or. Garibaldi se détachait sur la mer calme et unie, éclairée comme un miroir. Des paysans siciliens, postés sur les talus de la route, au milieu des roseaux et des cactus, poussaient de joyeuses acclamations.

Les volontaires, d'un pas allègre soutenu par les chants de la patrie, défilaient devant le général en agitant leurs coiffures au bout de leurs fusils, et en jetant des clameurs bruyantes et enthousiastes.

En passant près du dictateur les officiers saluaient de leurs sabres, qui lançaient des feux rapides et brillants comme des étincelles.

Garibaldi, tête nue, contemplait avec émotion ces enfants, qui venaient de si loin pour l'aider à accomplir sa tâche immense de régénération. Son regard était triste et mélancolique, quoique empreint d'une douce fierté. On eût dit que cet homme, si calme devant le danger, frémissait en songeant au nombre de victimes que la guerre fratricide moissonnerait parmi ses soldats. Combien, même en supposant le triomphe, devaient mourir loin de leur famille, loin de leurs amis!

Après quelques heures de marche, nous arrivâmes à Bagaria. Le colonel ayant eu la complaisance de me faire donner un billet de logement, je me fis conduire à la maison indiquée. Je trouvai devant la porte un officier occupé à réveiller les habitants, qui ne s'empressaient pas d'ouvrir. Enfin, après avoir fait un tapage épouvantable, nous eûmes la satisfaction de voir une tête se montrer à

la lucarne, nous demandant ce que nous voulions. Il était temps, car on n'entendait plus dans les rues que les pas lourds et sonores de quelques patrouilles de gardes nationaux.

La tête se retira de la lucarne en poussant un gémissement plaintif, la porte s'ouvrit, et l'on nous fit entrer dans une chambre au milieu de laquelle se trouvaient debout une demi-douzaine d'enfants de tout âge, demi-nus, la mine effarée. Le propriétaire et sa femme nous montrèrent un lit fort malpropre, en nous faisant signe que c'était le seul qu'ils pussent nous offrir.

« — Mais où coucherez-vous, vous et votre famille? leur dîmes-nous.

— Où nous pourrons, » répondirent-ils ?

En effet, ce lit unique servait pour tous; père, mère, enfants couchaient ensemble, sans distinction d'âge ni de sexe.

Nous nous regardâmes, épouvantés de tant de misère, et nous fîmes comprendre à ce brave homme que nous ne voulions pas le déranger plus longtemps. Nous descendîmes au plus vite pour respirer l'air pur de la nuit; car je dois déclarer, au risque de diminuer le mérite de notre bonne action, que l'odeur qui remplissait ce repaire nous saisissait à la gorge d'une manière atroce.

Le Sicilien qui nous servait de guide nous conduisit alors dans la seule maison qui fût encore ouverte à cette heure. C'était une sorte d'auberge, qui servait en même temps de poste aux gardes nationaux.

On voyait assis en rond, dans la seule et unique chambre, une vingtaine de Siciliens, armés de fusils de chasse qu'ils

tenaient entre les jambes. Ces patriotes nous firent place avec beaucoup de déférence, et nous offrirent un dîner composé d'un morceau de pain dur, de tomates crues, de fromage sec fort mauvais, le tout accompagné du plus acide de tous les vinaigres.

Nous fîmes fort la grimace à la vue de ces mets peu recherchés, mais nous imitâmes nos hôtes, qui dévoraient ces maigres aliments avec une rapidité particulière aux Siciliens.

Enfin l'hôtesse nous montra un cadre énorme situé dans le fond de la chambre et ressemblant beaucoup à la couche du pauvre hère que nous avions refusée.

Tout en me déshabillant, je me demandais avec inquiétude si tous les personnages qui étaient dans le poste viendraient partager notre lit; heureusement ils eurent la complaisance de rester sur leurs chaises et de nous laisser dormir à tout rompre.

Le lendemain, aux premiers rayons du soleil, nous fûmes réveillés par des millions de mouches, qui se précipitaient sur nous avec une furie inconcevable. En Sicile, ces insectes sont armés de suçoirs impitoyables, et ne vous laissent ni trêve ni repos. On les trouve partout à profusion, jusque dans tous les plats, dans toutes les sauces.

Il n'y a de comparable à cette vermine que les mendiants, qui, eux aussi, sont d'une andace inouïe, et dont le nombre est réellement prodigieux. A peine étions-nous assis, qu'immédiatement nous voyions surgir de tous côtés des bandes de malheureux en guenilles qui venaient nous entourer. A voir ces gueux ouvrir des yeux ronds et avides, suivre avec anxiété les mets que nous portions à nos lèvres, on eût dit que ces gens-là n'avaient jamais

6.

mangé de leur vie. Quelques-uns venaient presque nous voler les morceaux dans notre assiette, d'autres se glissaient sous les tables, où se livraient des combats acharnés. On s'y disputait avec rage les os, les miettes de pain; il fallait alors sévir et expulser à grands coups de pied ces importuns meurt-de-faim.

Cette engeance se montrait impitoyable pour les chiens qui cherchaient à se glisser furtivement au milieu d'elle. Jalousie de métier!

Nous avons rencontré partout, en Sicile, cette misère honteuse, partout avec la même et cynique ténacité. N'est-elle pas un acte vivant d'accusation dirigé contre une administration infâme et corruptrice!

Dans certains pays on a la pudeur de voiler cette gangrène de l'état social, on pratique au moins l'hypocrisie de la philanthropie; mais dans le royaume des Deux-Siciles, on laisse produire la mendicité au grand jour: les conservateurs bourbonniens considéraient cette pourriture comme un des éléments indispensables au maintien de leurs lois.

Aussi dans quel état moral et physique trouvions-nous ce malheureux pays!

Qu'ont de l'homme, ces mendiants affamés, qui forment une partie importante de la nation. Réduits à l'état de troupeaux, il ne leur reste plus que l'instinct de la brute.

Certes, la tyrannie avait beau jeu, car le bâton suffisait pour dompter cette race énervée, dont l'ignorance et la superstition sont bien au-dessous de ce qu'un gouvernement absolu peut rêver.

Quant à vous, insensés, qui cherchez à défendre le droit divin des Bourbons de Naples, nous voudrions, pour uni-

que châtiment, vous montrer les fruits de votre autorité légitime et divine !

Bien des fois la liberté a changé des régions deshéritées du ciel en riches et puissants empires ; mais l'esclavage condamne infailliblement à la misère les plus fertiles pays du monde.

La ville de Bagaria est pauvre et sans aucune importance, mais elle est environnée de palais splendides, abandonnés pour la plupart quand nous arrivâmes. Nous remarquâmes aussi des constructions gigantesques à peine ébauchées et qui heureusement étaient déjà en ruines.

« Espérons qu'on ne terminera jamais ces prisons de l'intelligence, » disais-je en contemplant les assises qui dessinaient déjà la forme particulière aux couvents siciliens !

A mesure que l'heure s'avançait, la ville prenait un aspect de gaieté et d'entrain qui n'avait rien de martial, quoique nos volontaires remplissent toutes les rues. Les boutiques s'ouvraient, mieux garnies que d'ordinaire, car voyant qu'on payait et qu'on payait bien, les habitants étalaient leurs provisions et les vendaient patriotiquement aussi cher que possible.

Chemin faisant, je rencontrai Buiès, l'œil hagard, la figure décomposée, courant la baïonnette à la main, comme un homme qui vient de faire un mauvais coup.

« — Je déserte ! me dit-il avec un accent fiévreux, il a plu à mon capitaine de consigner toute la compagnie sous je ne sais quel absurde prétexte. Ma foi, la fureur m'a saisi et je suis sorti du casernement en le bousculant, lui et la sentinelle qui cherchait à me barrer le passage.

— Tu as fait une belle affaire, lui dis-je, désespéré de cette incartade, car je savais que Garibaldi avait donné des

ordres sévères pour le maintien de la discipline. Medici ne plaisante pas, hier justement on a fusillé un soldat qui...

— Parbleu je le sais bien, interrompit Buiès en frissonnant et en regardant autour de lui avec une anxiété indescriptible, mais à présent la chose est faite. Après tout je ne suis pas venu ici pour me laisser marcher sur le pied par cet idiot de Piémontais qui nous commande; si j'avais été engagé dans ta compagnie, je ne serais pas aujourd'hui dans une si vilaine passe.

— Tiens, lui répondis-je, enchanté de l'idée qui venait de me traverser la cervelle, tout peut encore s'arranger, viens trouver mon colonel. »

CHAPITRE IX

Malanchini logeait chez le capitaine Butera, propriétaire d'un des plus beaux palais de Bagaria dont la façade donnait sur une vaste cour. Après avoir gravi une quinzaine de marches nous arrivâmes sous un portique où l'état-major était en train de déjeuner. Décoré de nombreuses statues, de colonnes cannelées, et de peintures excellentes, ce grandiose vestibule se terminait par une terrasse donnant sur le golfe.

A travers les arbres du parc et les arcades, on apercevait Palerme assise au pied de hautes collines, dont les silhouettes d'un bleu sombre se détachaient énergiquement sur les teintes vaporeuses et légères d'un dernier plan de montagnes plus élevées.

En bas s'agitait la Méditerranée, dont le flot frangé d'écume argentée et scintillante semble si amoureusement caresser Palerme, que les poëtes l'ont sans peine qualifiée du gracieux surnom d'heureuse.

« — Voilà notre artiste! dit Malanchini, en me tendant cordialement la main, comment allez-vous?

— Parfaitement, colonel!

— Eh bien, êtes-vous satisfait de votre nouvelle position sociale? ajouta Malakari en riant.

— Prenez un verre de Marsala, me dit Butera, en me présentant une coupe qu'il venait de remplir de vin généreux.

— Volontiers, dis-je en regardant Buiès, qui comparait la manière différente d'agir de nos deux capitaines respectifs.

— Monsieur est votre ami? me demanda Butera.

— C'est un compatriote, répondis-je, et je voudrais que vous fissiez pour lui ce que vous avez fait pour moi.

— Mais volontiers, interrompit Butera sans me laisser achever ma phrase, et se trompant sur le sens; buvez tant que vous voudrez, monsieur! » dit-il en montrant à Buiès la carafe qui contenait la précieuse liqueur.

Buiès était attendri.

« — Ce n'est pas tout à fait cela, capitaine, dis-je.

— Quoi donc alors, qu'ai-je donc fait pour vous?

— Je désirerais que vous voulussiez bien admettre mon camarade dans votre compagnie.

— Rien de plus simple, dit Butera.

— Oui, mais c'est qu'il y a une petite difficulté.

— Et laquelle donc? »

Alors je racontai l'histoire de Buiès, qui, pendant ce temps-là, dégustait le Marsala à petits coups, en faisant claquer sa langue contre son palais et en répétant :

« Excellent! fameux! quel capitaine! »

Mais quand j'arrivai au passage de la bousculade, tout le

monde regarda Buiès, et j'entendis un chorus de : « Diable! hum! forcer une consigne! c'est grave!

— Cela se complique en effet, ajouta Butera.

— Bah! j'en fais mon affaire, dit Malanchini, je connais le capitaine en question, c'est un bourru; vous entrerez chez nous, mais dorénavant de la prudence!

— Vous pouvez y compter mon colonel, cria Buiès, heureux de voir arranger ses affaires, et légèrement ému par le Marsala. Je ne connais plus que la discipline! rien que la discipline!

— Et le Marsala! » ajoutai-je en riant et en le regardant égoutter dans son verre le flacon qu'il avait desséché.

Nous sortîmes tous deux. Buiès était dans l'enthousiasme, il se figurait que dans notre régiment, on n'avait que des palais pour casernes, et que du vin de Marsala pour ordinaire.

De Bagaria nous nous dirigeâmes vers Termini; l'étape qui était longue fut fort dure; il nous fallut marcher une grande partie du temps en plein soleil.

Nous arrivâmes couverts de sueur et de poussière, nos vêtements s'usaient et notre teint hâlé nous donnait déjà l'aspect de vieux grognards.

Buiès avait été incorporé dans notre légion, et, heureux d'être débarrassé de son tyran, il marchait d'un pas relevé et joyeux.

Quand nous arrivâmes à Termini il était à peu près quatre heures du soir, nous trouvâmes une réception des plus enthousiastes. Pour la première fois depuis Palerme nous fûmes couverts de fleurs et de couronnes; on nous recevait en vainqueurs, et cependant nous n'avions pas encore rencontré un seul Napolitain, nos ennemis se repliant prudemment à notre approche.

Termini, construite en amphithéâtre sur le bord de la mer, est dominée par une citadelle assez formidable qui n'empêcha pas, lors de la nouvelle du débarquement de Garibaldi, la population de se soulever et d'arborer le drapeau italien bien avant la prise de Palerme; de sorte que Termini a la gloire d'être la première ville qui osa se proclamer ouvertement contre les royaux. Les troupes bourbonniennes se retirèrent alors dans le fort et bombardèrent Termini pendant plusieurs heures; heureusement la nouvelle de la prise de Palerme leur faisant craindre d'être coupées par Garibaldi, elles se retirèrent laissant le peuple maître de l'odieuse forteresse qui leur avait fait tant de mal, et qui aurait pu détruire la ville de fond en comble.

A peine Tamburini et moi fûmes-nous arrivés à la porte de la caserne qui nous était désignée que nous fûmes saisis par plusieurs jeunes gens qui ne voulurent nous laisser aucun repos que nous n'ayons consenti à les suivre au café.

Nous venions de nous installer au milieu d'une foule compacte d'admirateurs, et nous commençions à goûter paisiblement les fruits de notre popularité, lorsqu'une détonation terrible se fait entendre à nos oreilles en même temps qu'un cri de douleur; un jeune homme de quinze à seize ans roule au milieu de la salle et vient se tordre à nos pieds dans des convulsions atroces.

En face, nous voyons un volontaire, la bouche béante, les yeux hagards, les cheveux hérissés, tenant à la main un pistolet dont le canon est encore fumant.

Tout le monde se dresse en désordre, on relève la malheureuse victime dont les lèvres balbutient quelques paroles incohérentes, dont les gestes s'affaiblissent, et qui ne tarde pas à rendre le dernier soupir entre les bras qui cherchent à le secourir.

Quelques jeunes gens de Termini avaient prié un des nôtres de leur expliquer le mécanisme de son revolver, arme encore inconnue en Sicile, et au milieu de la démonstration, un maladroit lui ayant poussé le coude, le chien était retombé sur la capsule, et la balle, rapide comme la foudre, avait été frapper en pleine poitrine le pauvre enfant que nous venions de voir expirer. Aussitôt le bruit se répand dans la ville qu'un garibaldien vient d'assassiner un citoyen.

En un instant les rues deviennent désertes, les boutiques se ferment, les drapeaux et les fleurs disparaissent. Ce peuple, si gai et si sympathique, devient tout à coup sombre et menaçant.

Immédiatement, on arrête le volontaire dont la maladresse a eu des suites si terribles, et on le conduit chez Medici.

On rapporte à son logis la victime toute sanglante. Impossible de décrire les larmes de la malheureuse famille plongée si inopinément dans le deuil, le désespoir de la pauvre mère à la vue du cadavre de son fils, peu d'instants auparavant si plein de vie et de santé.

Le tribunal est déjà assemblé, et s'apprête à prononcer un arrêt de mort. Tous les juges plaignent amèrement le malheureux que leur verdict va frapper, mais la raison d'état les force à sacrifier une seconde victime, pour calmer ce monstre qu'on appelle l'opinion publique.

Lorsqu'une sourde rumeur se fait entendre, la porte s'ouvre violemment, et une femme échevelée, égarée, traînant après elle une jeune fille, se présente devant le tribunal.

C'est la mère qui apparaît subitement, pareille à la pâle déesse de la vengeance. Elle fixe un œil hagard sur les juges qui évitent en tremblant ses regards.

Cette femme désolée avait appris que l'on jugeait le meurtrier, on venait de lui annoncer le sort fatal qui lui était réservé; alors détachant ses lèvres du front décoloré de son enfant, elle s'arrache de ces restes chéris avec une énergie effrayante, franchit en toute hâte la distance qui la sépare du palais, et pénètre brusquement dans la salle du conseil.

« — J'ai appris tous les détails du fatal événement. Celui-ci n'est pas coupable, continua-t-elle en désignant le malheureux garibaldien complétement hébété; sa volonté n'a été pour rien dans ce meurtre!

« Je considère mon fils comme mort devant l'ennemi, comme un martyr ayant versé son sang pour la patrie! J'avais deux enfants, en voici un, fit-elle en désignant sa fille, quant à l'autre, vous seuls pouvez me le rendre. Faites grâce à ce jeune homme, je l'adopte! » Et elle se précipita sur l'accusé en le couvrant de larmes et de baisers.

Au milieu d'un enthousiasme universel, le volontaire sortit accompagné de sa nouvelle mère, qui venait de donner à sa patrie plus que sa vie, puisqu'elle sacrifiait sa vengeance!

De pareils traits, comme le peuple peut seul en trouver ne donnent-ils pas la preuve que Garibaldi ne s'était pas trompé, en venant parler de liberté dans un pays où les mères sont capables d'un tel héroïsme?

La nouvelle de la poétique issue de cette tragédie touchante se répandit avec la rapidité de l'éclair, et la ville reprit, comme par enchantement, son air de fête et de joie.

Nous étions encore sous l'émotion de cet événement, lorsque nous quittâmes pour toujours Termini, reprenant notre route le long du rivage.

—

Nous marchions péniblement depuis bien longtemps, cherchant avec des yeux avides le terme de notre étape, lorsque nous aperçûmes, dans le lointain, une ville qui semblait toujours s'enfuir devant nous. C'était Cefalu, bâtie sur un promontoire qui s'avance assez loin dans la mer, aux pieds d'une énorme montagne, dont la tête chenue et pelée plane presque suspendue au-dessus des habitations.

Sur la crête de cette masse de rochers, des restes de construction se dressent çà et là; probablement au moyen âge, quelque formidable château-fort y perchait, comme un nid de vautours.

Sur la plus haute cime s'aperçoit encore une petite échancrure, formée par les vestiges d'un ancien temple romain, attribué, par la tradition du pays, à la chaste Diane.

Dans le flanc de la montagne, on distingue un sentier tracé par la main des hommes, c'est la seule route connue pour arriver au sommet.

A mesure que nous approchions, la silhouette de la ville se précisait peu à peu, nous distinguions les maisons et les clochers; cette vue nous faisait relever le pas autant qu'il nous était possible, car la sueur nous inondait et mouillait tellement nos vêtements, que nous paraissions avoir reçu une averse.

Il était près de midi, le soleil dardait ces rayons perpendiculaires, qui entrent dans la cervelle, brûlent la moelle des os; la poussière nous desséchait le gosier et nous aveuglait.

En ce moment le jeune Russe vint vers moi, il était parvenu à se procurer un cheval, et il m'offrit de monter à sa place, car lui, disait-il, avait besoin de se dégourdir les jambes.

J'acceptai avec reconnaissance et je fus bientôt en selle; Tamburini me pria de prendre avec moi Palermina qui tirait une langue démesurée, et c'est en cet équipage que nous fîmes bientôt notre entrée à Cefalu.

J'avais fait un beau collier de fleurs à mademoiselle Palermina, qui eut part à notre ovation, car nous défilâmes dans les rues, où les bouquets et les acclamations nous furent prodigués.

A mesure que nous approchions des Napolitains, la frénésie de ces réceptions patriotiques allait en croissant.

Comme à Termini, nous trouvâmes des rafraîchissements en abondance; le soir, la ville s'illumina splendidement, et la fête se prolongea bien avant dans la nuit.

Le lendemain nous fûmes visiter la cathédrale, qui est réputée pour la plus vieille de toute la Sicile. En effet, fort curieuse et fort riche, elle est d'un style roman très-simple, mais on y découvre des commencements d'ogives gothiques finement sculptées, des rosaces et des clochetons, qui indiquent qu'elle a été réparée plusieurs fois à des époques différentes.

La chaire, d'un travail exquis, est d'une élégance et d'un luxe rares. La coupole de l'abside est recouverte par une immense mosaïque représentant des apôtres gigantesques, groupés autour d'un Christ de proportions colossales.

On découvre de chaque côté de la porte d'entrée principale deux monuments funéraires élevés à la mémoire de je ne sais qui. Ce sont des morceaux de sculpture remarquables.

L'un représente un évêque distribuant des aumônes à des pauvres; un mendiant y étale un torse à moitié nu, couvert

de loques, d'une vérité saisissante. L'autre groupe est plus moderne et plus mondain, c'est une sorte de Charité allaitant des enfants. La femme est belle et d'un assez grand caractère; mais les enfants sont surtout admirables par un modelé ample et gras, qui donne au marbre une apparence frappante de vie et de mouvement.

Le ciel était couvert de lourds nuages, l'air était devenu calme et paisible, la chaleur étouffante; on sentait se préparer un orage que tous nous attendions avec la plus vive impatience. Aussi nous dirigeâmes-nous sur le rivage pour nous jeter à la mer.

Le temps changea tout à coup, le vent commença à souffler du large avec impétuosité. Les vagues se couronnèrent d'écume, et vinrent déferler avec bruit sur la grève. De fauves lueurs circulaient dans les airs; l'atmosphère devenant de plus en plus lourde, on était dans une véritable fournaise ardente.

Alors, nous nous dépouillâmes, nous mîmes nos habits à couvert dans un bateau tiré sur le sable, et nous entrâmes dans la mer.

Les vagues soulevées par le vent nous rejetaient sur le rivage avec violence, nous empêchant de gagner le large et nous roulaient sur un sable d'une finesse extrême.

C'était un comique spectacle que de voir tous ces gens culbutés les uns sur les autres, se relever et courir audevant de nouvelles lames qui les rejetaient aussitôt avec fureur.

Enfin, la nuée se creva avec un bruit épouvantable, les éclairs illuminèrent le ciel, et une pluie diluvienne nous arrosa de ses torrents rafraîchissants.

Jamais ondée plus bienfaisante ne tomba du ciel aussi

à propos, et ne fut reçue avec plus de reconnaissance.

Lorsque l'orage fut calmé, la pluie passée, nous reprîmes nos effets et nous rentrâmes en ville, rafraîchis et reposés.

A peine fûmes-nous arrivés, que nos clairons sonnèrent l'assemblée; ce qui nous fit faire la grimace, car nous comptions passer au moins une nuit à Cefalu, et profiter pour dormir un peu, du bénéfice de notre bain.

Il fallut bon gré mal gré reprendre notre fusil et notre sac, et arpenter la grande route de San Stephano, elle devait être fort mauvaise d'après ce que l'on nous avait annoncé.

———

CHAPITRE X

Cette fois, notre compagnie se trouvait d'avant-garde, nous sortîmes donc de Cefalu, précédés seulement par la garde nationale, musique en tête; derrière nous venaient des citoyens portant des bannières aux couleurs italiennes, couvertes de feuillage et de fleurs. L'atmosphère était considérablement rafraîchie, grâce à l'orage, qui n'avait laissé aucune trace sur le ciel d'une pureté admirable. A notre droite, s'élevaient de hautes montagnes, et, à notre gauche, la mer se brisait contre des falaises à pic, sur lesquelles la route serpentait.

De distance en distance des groupes nombreux d'habitants nous attendaient, ces braves gens nous dirent adieu en nous saluant de cris d'enthousiasme, mille fois répétés; bientôt un brusque détour nous déroba cette ville si pittoresque de Cefalu. La route fut bonne jusque vers minuit; mais peu après nous vîmes que l'on ne nous avait pas trompés, car elle se hérissa de rochers couverts de brous-

sailles inextricables; et, à partir d'un certain point, la difficulté d'avancer devint véritablement incroyable.

Il fallut alors descendre sur le bord de la mer et suivre le rivage, en enfonçant dans le sable jusqu'aux genoux. Si, brûlés par le soleil, nous eussions dû franchir cette partie du trajet, il nous eût fallu abandonner bon nombre d'entre nous, ce qui eût exposé ces malheureux à de grands dangers ; car à notre arrivée à Cefalu, on avait rapporté plusieurs traînards assassinés sur la route par des paysans royaux.

Au point du jour, on nous accorda deux heures de halte, qui s'enfuirent rapides comme un songe; et, lorsque le clairon aigre et impérieux vint nous réveiller, je croyais n'être endormi que depuis cinq minutes à peine. Tout en maugréant et en pestant contre les dures nécessités de la guerre, il fallut reprendre la marche.

Des guides, costumés de la façon la plus pittoresque, vinrent nous joindre en cet endroit. Les uns portaient la veste de velours noir jetée sur l'épaule; des bonnets de laine ramenés en avant leur tombaient sur les yeux; une culotte courte fendue aux genoux, sous laquelle apparaissait un caleçon à larges plis en toile blanche, descendant jusqu'à la cheville. D'autres avaient les jambes enfermées dans de grandes guêtres fixées au jarret par des lanières de cuir. Tous étaient armés de longs fusils de chasse perpétuellement amorcés, le chien levé prêt à faire feu; et leurs larges ceintures rouges cachaient à moitié dans leurs replis des pistolets et de longs et terribles coutelas.

On remarquait, au milieu de ce groupe étrange, des prêtres et des moines, la robe relevée, le chapeau ou le capuchon orné d'une gigantesque cocarde tricolore. Les pas-

teurs de ce troupeau belliqueux étaient armés d'une manière encore plus formidable que leurs ouailles ; c'étaient de véritables arsenaux ambulants.

Un de ces capucins à la figure sévère et dure, caché à demi sous son capuchon brunâtre, laissant flotter au vent sur sa poitrine une longue barbe blanche, paraissait commander aux autres. Au moindre signe de ce singulier personnage, tous s'inclinaient comme devant un homme investi d'un pouvoir surnaturel, et obéissaient avec l'empressement du patriotisme doublé de superstition.

Précédés par cette étrange bande d'éclaireurs, nous nous enfonçâmes dans la montagne. Les admirateurs de paysages, tourmentés de points de vue extravagants, de nature en désordre, pouvaient largement se satisfaire ; à chaque pas nous nous heurtions à des beautés indescriptibles, à de véritables débauches de pittoresque, que les pinceaux originaux de Decamps et de Delacroix eussent été impuissants à retracer. Mais que de peines, que de sueurs, nous coûtait chaque cri d'admiration !

Cette ascension, à travers un amas de rochers, de taillis épais, de troncs d'arbres déracinés, de ravines creusées par les orages, demandait un prodige incessant d'équilibre et de souplesse, d'autant plus que le soleil versait impitoyablement sur nous ses torrents de chaleur, sans que la plus petite brise de mer vînt rafraîchir nos fronts. Il me semblait que mon crâne était sur le point d'éclater, je crus que j'allais devenir fou.

Je contemplais avec envie les volontaires qui saignaient du nez ; cette hémorrhagie paraissant les soulager beaucoup, j'eus la malheureuse idée de vouloir les imiter, et je m'administrai, mais en vain, de grands coups de poing : je réussis à me tirer quelques larmes des yeux, à faire en-

fler outre mesure mon nez, à le rendre rouge comme un piment ; mais ce fut là tout le résultat de la seule opération chirurgicale que j'ai jamais eu l'occasion de pratiquer.

Que de malédictions furent proférées, pendant ce parcours trop accidenté, contre le roi des Deux-Siciles, qui n'avait pas eu le bon sens de faire continuer la grande route jusqu'à San Stephano ! Combien de pauvres diables s'assirent ou se couchèrent sur les bords du chemin, épuisés de fatigue, mourant de faim !

Il fallait souvent employer la force pour les tirer de leur léthargie, et leur rappeler qu'ils étaient au début de ces épreuves que Garibaldi leur avait promises et qu'ils avaient acceptées avec tant d'ardeur.

Après mille peines et mille accidents, nous atteignîmes le sommet de cette odieuse montagne, dont nous suivîmes assez longtemps les crêtes. Enfin les guides nous firent descendre dans une vaste plaine, au centre de laquelle s'étalait orgueilleusement un village.

De loin, nous pûmes distinguer un énorme rocher qui se dressait au milieu des maisons ; en nous approchant, nous reconnûmes qu'il en jaillissait une source d'eau vive d'une pureté et d'une fraîcheur admirables.

On se jeta avec frénésie sur cette onde bienfaisante, qui ranima notre patriotisme, et nous permit d'atteindre San Stephano où nous devions passer la nuit.

Cette ville est perchée sur le sommet d'une montagne très-élevée; la route qui y conduit fait une infinité de détours. On fit grimper l'avant-garde par un sentier beaucoup plus court, mais beaucoup plus fatigant ; aussi arrivâmes-nous bien avant le corps d'armée. Nous pûmes voir d'en haut la colonne cheminant péniblement dans la plaine, et laissant derrière elle une longue queue de traînards.

Après avoir stationné quelques instants pour réunir une partie de notre monde, nous fîmes notre entrée dans la ville en inaugurant plusieurs arcs de triomphe sons lesquels nos camarades devaient passer longtemps après nous, et nous eûmes la satisfaction de recueillir la primeur des acclamations, des couronnes et des fleurs.

En suivant la grande rue avec Tamburini, devant une maison de fort belle apparence dont les fenêtres et les balcons étaient garnis de femmes en grandes toilettes, je reçus sur la tête une énorme botte de fleurs qui jeta mon képi à terre. Je ramassai le bouquet et ma coiffure et saluai le plus galamment possible les dames qui m'avaient fait cette gracieuseté. Tamburini reçut sa part de cette brusque ovation, et nous nous éloignâmes en envoyant une foule de baisers aux jolies patriotes, qui nous rendirent nos politesses, malheureusement de trop loin.

A ce moment, des citoyens nous saisirent au passage et nous firent entrer dans un café, où nous éteignîmes avec force glaces et force limonades la soif ardente qui nous dévorait. Après nous avoir abreuvés, un de ces braves citadins nous conduisit à la maison qu'indiquait notre billet. C'était précisément celle où nous avions reçu une avalanche de fleurs. On nous fit entrer dans un salon où nous trouvâmes une société parée comme pour un jour de grande fête. Dames et demoiselles avaient déployé un luxe de rubans, de soie, de satin, de velours qui faisait singulièrement ressortir nos costumes piteux.

Trempés de sueur, couverts de poussière, on eût dit que nous étions poudrés à blanc des pieds à la tête. Nos visages basanés et tannés par le soleil formaient un contraste si frappant avec les jeunes et fraîches figures, les

épaules blanches comme l'ivoire de nos charmantes hôtesses, que Tamburini et moi nous nous regardâmes consternés.

« — Nous avons l'air de deux chenilles égarées dans une corbeille de roses! dis-je à Tamburini.

— Ah bah ! me répondit-il ; nous sommes soldats, et en campagne il ne faut pas se gêner! »

En effet, personne ne parut faire attention à la sauvagerie de notre équipement; l'on nous entoura de soins, de prévenances, l'on nous fit mille caresses auxquelles je ne pouvais répondre que par monosyllabes ou par des signes, genre de conversation qui finissait par me donner un air parfaitement ridicule. Tamburini, qui comprit mon embarras, y mit un terme en expliquant à l'aimable compagnie qui j'étais et pourquoi je restais muet. Quand on sut le motif qui enchaînait ma langue, tout alla pour le mieux, et l'on n'en fit que plus d'avances au *signor Francese* qui venait combattre pour la liberté.

En ce moment, retentirent les fanfares de la garde nationale : Medici entrait dans la ville à la tête de ses troupes.

On nous entraîna aux fenêtres, et, au milieu de toute notre société féminine, nous assistâmes au défilé et nous inondâmes de fleurs, nos amis stupéfaits de nous voir déjà installés en si bonne compagnie.

Lorsque l'on nous eut mis en possession d'une fort belle chambre, on nous laissa faire notre toilette et tenter tout ce qu'il était humainement possible pour nous rendre présentables. Quant à moi, mes habits menaçaient ruine en bien des endroits, mes souliers commençaient à s'éculer d'une façon désespérante. Nous réparâmes ce désordre tant bien que mal, et, après de nombreuses et né-

cessaires ablutions, nous sortîmes; on n'attendait plus que nous pour se mettre à table.

La conversation ne fut pas brillante, de mon côté du moins, comme on peut bien le penser; mais Tamburini parla pour deux, et moi je me contentais de manger, de sourire, et de remplacer les discours par une pantomime que je tâchais de rendre expressive. Après un dîner copieux et excellent, nous allâmes faire un tour en ville.

San Stephano est propre et bien aéré, les maisons sont parfaitement construites, les rues droites et soigneusement alignées. On respire dans cette ville, où les mendiants sont beaucoup moins nombreux que dans le reste de l'île, un parfum d'aisance, même de luxe, que je n'ai remarqué nulle autre part en Sicile. Ce contraste me frappa d'autant plus que j'avais encore présentes à la mémoire les affreuses misères qui avaient attristé toute notre route.

De certains endroits, on jouit d'un coup d'œil admirable. En face, la mer se heurte contre d'immenses rochers, et étend au loin sa lumineuse nappe d'azur, au milieu de laquelle nagent plusieurs taches brunes qui sont les îles Lipari. En arrière se silhouettent de grandes chaînes de montagnes; on dirait d'immenses dragons couchés dans la plaine et chauffant au soleil leur échine biscornue. Puis de droite et de gauche dans le bas, s'étendent de profondes vallées, constellées de distance en distance de milliers de masures, de fermes enfouies dans une végétation d'une vigueur extraordinaire.

Ce pays serait certes un des plus beaux jardins de la Sicile, mais il faudrait des routes, et pour avoir des routes, il faut autre chose que des administrateurs napolitains, qui

commencent leurs fonctions par remplir leurs poches, les continuent ainsi, et les terminent de même; sans se soucier de cette malheureuse contrée, que leur incurie et leurs dilapidations condamnent à un dépérissement complet. Hélas! que de pays avons-nous vus, rongés par le même mal: l'administration!

Nous trouvâmes Buiès installé sur le devant d'une porte; il dégustait un plat énorme de macaroni, tout en vidant une cartouche de vin. Nous lui racontâmes notre bonne fortune.

« — Bon Dieu! s'écria-t-il avec un accent d'admiration. Tant de belles filles! et je ne serais pas de la fête! oh! non, plutôt la mort! dit-il en achevant son macaroni à la hâte et en s'accrochant après nous. Je ne vous quitte plus! »

En effet, bon gré, mal gré, il fallut le mener avec nous et le présenter. Chemin faisant, il époussetait de son mieux ses souliers, lissait ses cheveux, boutonnait son habit, et, croyant produire un grand effet, se campait en conquérant, la main fièrement appuyée sur sa baïonnette, qu'il portait à la ceinture.

Nous passâmes la soirée gaîment, et Buiès, qui était devenu amoureux fou de tout le monde, se dandinait sur sa chaise, désespéré de ne pouvoir débiter les galanteries qu'il me communiquait, et qui certes, eussent fait rougir bien des fois notre gracieux auditoire s'il les avait entendues. Notre camarade se vengeant de son peu de succès sur les biscuits et le vin de Marsala qui circulaient à profusion, ses discours devinrent de plus en plus incohérents, ses yeux s'animèrent, ses gestes se multiplièrent. Il était à craindre que son admiration enthousiaste n'allât trop loin; aussi fûmes-nous enchantés lorsque nous vîmes

lever la séance par ces dames, qui auraient été peut-être fort aises de continuer à causer, mais qui comprirent que nous étions fatigués et que nous avions grand besoin de repos.

Il fallut décider Buiès à retourner à la caserne; ce ne fut pas sans peine, car il était monté à un tel diapason, l'amour et le vin troublaient si fort ses sens, qu'il voulait se livrer à toutes les folies imaginables; nous le mîmes pourtant dehors, et bientôt Tamburini et moi, couchés chacun dans un excellent lit, nous oubliâmes dans un profond sommeil les jolies femmes, la guerre et toutes les scènes qui, depuis notre départ, défilaient devant nos yeux avec une rapidité vertigineuse.

Le lendemain matin, nous fûmes réveillés par notre indiscret étudiant; il venait voir l'effet qu'il avait produit la veille. Fort mécontents d'être dérangés de si bonne heure, nous le reçûmes très-mal et lui dîmes qu'il s'était conduit d'une façon extravagante, qui n'avait pas fait honneur à la Faculté, et que nous ne le présenterions plus jamais dans le monde. Le pauvre garçon s'en fut désolé comme si le recteur venait de lui supprimer une inscription.

Florena, tel était le nom de notre hôte, nous accompagna dans toutes nos courses aux environs; c'était un homme aimable, d'une douceur extrême. Patriote convaincu et austère, il nous raconta les hauts faits des armées napolitaines dans son pays; ce fut un long tissu de crimes et d'horreurs qui nous donnèrent plus que jamais le désir de débarrasser la Sicile d'une race aussi odieuse.

Enfin, la trompette fatale nous appela aux armes : c'était le signal du départ. Nous fîmes nos préparatifs, nous em-

brassâmes la charmante famille qui nous avait donné une hospitalité aussi généreuse, et nous reprîmes nos rangs.

Quand nous passâmes sous le balcon de la maison Florena, toutes les dames nous saluèrent de leurs mouchoirs, et nous nous éloignâmes le cœur serré, songeant que nous ne reverrions probablement plus jamais personne de ceux-là qui avaient si bien compris ce que nous souffrions d'être éloignés de nos affections.

CHAPITRE XI

La route qui nous conduisait à Patti, quoique fort mauvaise, était incomparablement plus belle que celle que nous venions de parcourir; aussi, quoique l'étape fût plus longue, nous la franchîmes sans trop souffrir. San Stephano ne présente pas la même régularité et la même propreté que la ville de Patti, qui est construite, à quelque distance de la mer, sur le versant d'une haute montagne; les maisons s'élèvent les unes au-dessus des autres, en s'enchevêtrant d'une façon si bizarre, que de loin certaines rues paraissent bâties sur les toits des constructions inférieures.

Comme nous étions cette fois d'arrière-garde, nous pûmes voir défiler nos camarades dans ces ruelles tortueuses et contournées, où, comme partout ailleurs, des arcs de triomphe, des drapeaux, des tapis, avaient été disposés pour nous recevoir. Les verres de couleurs, apprêtés pour l'illumination du soir, brillaient au soleil au milieu de guirlandes de verdure, et scintillaient comme une mosaïque de pierres précieuses.

Les fenêtres et les balcons, surchargés de femmes en toi-

8.

lettes chatoyantes, parées de rubans, de bouquets aux couleurs vives et tranchantes, se détachaient comme de brillantes corbeilles de fleurs.

On entendait une clameur assourdissante de cris confus, de vivats frénétiques, accompagnés par les éclats sonores des fanfares guerrières. En suivant notre route, Tamburini et moi, nous nous demandions si nous étions bien en Sicile, sur la piste des royaux; ou si quelque enchanteur ne nous avait pas transportés d'un coup de baguette au milieu des fêtes miraculeuses des *Mille et une Nuits*.

Quand nous pûmes voir de plus près les beautés de Patti, elles nous parurent aussi jolies que celles de San Stephano. Mais, une fois le défilé fini, les fleurs jetées, les baisers envoyés, les belles patriotes disparurent pour ne se montrer de nouveau qu'à notre départ. On eût dit pendant tout notre séjour que la ville avait été abandonnée par le beau sexe, dont l'enthousiasme avait fait germer, sans doute, bien des espérances.

Quoique peu satisfaits de cette désertion, qui fit grommeler plus d'un camarade, nous n'étions pas assez injustes pour refuser de tenir compte aux Siciliens de l'exhibition qu'ils daignaient bien nous faire dans les deux circonstances solennelles de l'arrivée et du départ, et surtout dans cette dernière. Il fallait évidemment que le patriotisme de ces jaloux fût terriblement surexcité, pour qu'ils nous donnassent une preuve aussi éclatante de leur confiance !

Nous eûmes la chance de tomber chez un bon bourgeois, qui nous offrit une hospitalité princière; un souper splendide nous attendait, auquel, comme on peut bien le penser, nous fîmes l'accueil qu'il méritait.

Notre hôte possédait une fort jolie demoiselle d'une quin-

zaine d'années, mais, pendant tout le temps de notre séjour, elle ne se fit apercevoir que de loin en loin. Par surcroît de précaution, elle était flanquée perpétuellement de madame sa mère, vieille femme ridée et sèche, qui ne la quittait pas d'une semelle, et qui ne desserrait pas les dents, de crainte probablement, de se distraire de sa rigoureuse occupation d'Argus.

Notre malheur était mis à son comble par la présence incessante d'un gros garçon d'une vingtaine d'années, à la tête énorme, à l'œil stupide. Cet être était complétement idiot, mais pas assez cependant pour ne pas être jaloux d'une très-coquette et fort accorte servante, qui nous décochait d'agaçantes œillades, auxquelles nous répondions de la plus ardente façon. Sous un prétexte ou sous un autre, notre crétin rôdait sans cesse autour de nous. Au moment où la jolie soubrette paraissait seule, lorsque nous approchions de trop près la place pour lui livrer assaut, nous entendions éclater derrière nous un rire niais et ridicule : c'était la grosse tête surgissant tout à coup pour se placer entre nous et la jeune fille, qui, sans fatuité, semblait partager notre désappointement.

Une fois, cependant, le monstre ne fut pas assez alerte pour m'empêcher de cueillir un baiser sur les fraîches joues de cette enfant. J'eus le temps d'entendre murmurer doucement à mon oreille ces paroles enchanteresses : « *Questa notte!* » Je me sauvai, ravi de la promesse de mon infante, attendant avec impatience l'heure du berger.

Nous revînmes pour le dîner, et, comme à l'ordinaire, nous trouvâmes la table chargée des plats les plus délicats, des vins les plus fins, des fruits les plus exquis. Tout en dégustant cette bonne chère, je suivais des yeux la jeune servante : ses joues me semblaient plus roses, ses cheveux plus

noirs, sa prunelle plus brillante que de coutume ; sa tournure me paraissait plus provocante, son pied plus petit ; enfin, je me montais l'imagination, comme peut le faire un homme qui court depuis bientôt un mois, sous un soleil tropical, sans avoir rencontré un seul oasis.

Lorsque tout à coup, ô terreur ! ô mauvaise chance ! la voix discordante du clairon vint jeter sa note aigre dans mes rêveries amoureuses. Les chiméres que j'avais évoquées s'évanouirent ; toutes mes pensées s'enfuirent se cacher, honteuses d'avoir vu le jour. Je m'éveillais comme d'un songe, et, précipité des nuages brûlants de l'amour, je retombais lourdement sur le sol nu et aride de la réalité !

On sonnait aux armes avec furie ; nous n'eûmes que le temps de bourrer nos poches de ce qui pouvait s'emporter du festin, et, après n'avoir malheureusement embrassé que notre hôte, je jetai malgré moi un coup d'œil de désappointement et de regret sur la jeune beauté que j'avais failli séduire. En cet instant, j'entrevis l'idiot, dont la bouche fendue jusqu'aux oreilles, riait d'une façon presque spirituelle. Exaspéré de tant d'esprit dans un moment pareil, je suivis mélancoliquement Tamburini.

Quelques instants aprés, nous étions en route pour ne plus nous arrêter qu'à Barcelona. C'était la dernière étape de touriste, car enfin l'ennemi nous attendait de pied ferme, et notre rôle de soldat allait commencer. Plusieurs volontaires du pays s'étant joints à nous, leurs parents et amis vinrent les accompagner et les suivirent au milieu d'un enthousiasme tellement contagieux, que plusieurs garibaldiens, improvisés sur place, grossirent nos rangs.

Parmi ces recrues de la onzième heure, se trouvait un jeune curé en soutane que l'on coiffa immédiatement d'un képi, et à qui je m'empressai d'offrir traîtreusement mon

fusil. Sans se douter du service qu'il me rendait, le nouvel engagé saisit avec joie et reconnaissance une arme qu'il maniait pour la première fois et dont il ignorait le poids. Lorsqu'il se fut aperçu que notre voyage durait plus longtemps qu'une procession, et qu'une carabine était plus lourde à porter qu'un cierge, il voulut me rendre ma propriété; mais je refusai net de le priver de cet ornement, qui lui donnait un air tout à fait martial, et je le complimentai sur sa bonne tournure, tout en riant à part moi de le voir se frotter les épaules avec une véritable mine de purgatoire.

Je me réjouissais d'autant plus d'avoir rencontré ce héros tonsuré, que nous avions cette fois à doubler l'étape. Garibaldi venait, disait-on, derrière nous, suivi des volontaires siciliens, du général Cozenz à la tête de ses Lombards, et du colonel Dune conduisant un régiment anglais.

Vers le milieu de la nuit, des paysans portant des torches, et précédés par les orchestres de leurs villages, vinrent nous prendre au milieu des montagnes. Peu après nous entrâmes dans une plaine, où étaient dressées des tentes sous lesquelles on avait préparé de la limonade, des pains, des saucissons et des cigares à profusion. Chaque compagnie, à son tour, vint se désaltérer, puis s'étendre en rangs par terre sur la paille qu'on avait eu soin de répandre, et nous dormîmes près de deux heures.

Aussitôt que le jour parut et que l'on eut sonné le réveil, on entassa la paille, et l'on y mit le feu pour sécher un peu le brouillard qui était tombé sur nous pendant la nuit. En un instant la plaine se couvrit de milliers de foyers, dont les gerbes capricieuses tourbillonnèrent dans les airs, en lançant leurs folles étincelles. Au milieu de ce vaste incendie se dessinaient, noires comme celles de démons, les

silhouettes des volontaires, qui défilaient en chantant et en poussant des cris de guerre. Puis les musiques et les chants cessèrent, les feux s'éteignirent, tout rentra dans le silence; bientôt l'on n'entendit plus que le pas lourd et saccadé des nôtres, qui cheminaient lentement.

De temps en temps, sur les bords de la route, dans les figuiers de Barbarie ou dans les roseaux, des cris se faisaient entendre, rauques, sauvages : c'étaient des paysans qui assistaient dans l'ombre à notre passage, et qui poussaient, les uns, des clameurs d'espérance et d'amour : « *Viva l'Italia! viva Garibaldi!* » les autres, des vociférations de haine et de vengeance : « *Mort aux Bourbons! mort aux tyrans!* »

Toute la journée nous continuâmes notre étape; nous nous arrêtions de loin en loin, juste le temps nécessaire pour souffler un peu et manger un morceau de pain, puis nous nous remettions en marche.

La route, devenue praticable, était parsemée de points de vue d'un pittoresque et d'une beauté splendides. D'un côté, toujours la mer; de l'autre, de hautes et immenses montagnes, garnies de végétations vigoureuses, étranges. Malheureusement nous étions trop harassés pour nous livrer à notre aise à une contemplation artistique attentive; aussi avons-nous bien souvent laissé passer des paysages admirables sans y prêter la moindre attention. Tous nos efforts, tous nos vœux tendaient vers cette ville inconnue que nous ne pouvions jamais atteindre, et où nous allions pour la première fois nous trouver face à face avec les bourboniens, qu'il fallait aller chercher jusque dans leur dernier refuge.

La nature de la Sicile me rappelait d'une manière frappante les paysages d'Afrique, et, dans les moments où la

fatigue me laissait le loisir de réfléchir, je comparais involontairement les deux pays. Ce sont bien les mêmes bouleversements du sol, les mêmes alternatives de plaines et de montagnes. Mais en Algérie les montagnes, entassées les unes au-dessus des autres, forment des silhouettes terribles et extravagantes; les torrents rongent les terres, creusent et roulent les rochers avec une furie et une puissance inimaginables; la végétation est d'une force et d'un grandiose au-dessus de toute idée; les plaines s'étendent et se perdent dans des espaces infinis, et les monticules sans nombre dont elles sont semées leur donnent une étrange ressemblance avec la mer; la vue se noie dans leur immensité. En Afrique, tout est gigantesque : plaines, montagnes, torrents végétation, tout semble avoir été créé pour une race de Titans.

En Sicile, les mêmes tableaux frappent les regards, mais ce sont des miniatures. En un mot, l'Algérie est belle, et la Sicile n'est que jolie.

Le soir venu, nous traversâmes plusieurs villages illuminés et en fête, où l'on nous attendait; mais il nous fallut traverser, sans nous arrêter, ces rues encombrées d'une foule animée des meilleurs sentiments, et aussi déconcertée que nous de nous voir passer outre à leurs préparatifs de fête.

Pourtant, tout en maugréant contre notre mauvaise chance qui nous empêchait de goûter à ces belles provisions, étalées si pompeusement, à ces limonades si fraiches auxquelles il nous était défendu de toucher, nous passâmes, résistant à la tentation de forcer les consignes, et, sans laisser trop de traînards, nous arrivâmes enfin à Barcelona vers les onze heures du soir.

La ville était complétement endormie, on nous avait at-

tendus; mais, ne nous voyant pas arriver, on avait éteint les lampions, et chacun avait été se coucher. Du reste, nous étions tellement accablés de lassitude, que nous ne désirions qu'une seule chose, nous étendre à notre aise et nous livrer au sommeil.

Nous traversâmes la ville en silence, et l'on nous conduisit dans une église, sur les dalles de laquelle on avait jeté de la paille fraîche; nous nous y laissâmes tomber jusqu'au lendemain matin.

Aussitôt que le jour fut venu, j'allai chercher mon billet de logement, cette fois l'on m'en donna un séparé de Tamburini. Je tombais mal, car j'arrivais chez un ex-baryton du théâtre de Messine, aussi gueux qu'un artiste en disponibilité peut l'être; pour le moment, ce brave garçon n'avait d'autre emploi que celui de capitaine de la garde nationale, et, utilisant pour le service de la liberté sa défroque de théâtre, il portait un costume moyen âge en velours noir et un grand feutre sur lequel se balançait la plume traditionnelle.

A cette époque, en pareil endroit, ce costume râpé, qui sentait l opéra-comique d'une lieue, n'avait rien d'extraordinaire, et j'aurais certainement passé sur cet accoutrement singulier sans y prêter attention, si la chambre que m'octroya mon hôte n'avait pas été si nue et si sèche; si mon lit eût été plus doux et moins habité par un régiment d'insectes.

Enfin, à la guerre comme à la guerre! je m'installai de mon mieux, tout en soupirant et en songeant avec amertume à ce que j'avais quitté à San Stephano et à Patti.

Buiès vint me chercher, et nous parcourûmes ensemble la ville, qui n'a rien de curieux, si ce n'est une foule d'églises de toutes les époques et de tous les styles. La po-

pulation entière était dans les rues, contemplant avec une curiosité extrême ces fameux volontaires de Garibaldi.

Certes le coup d'œil était beau pour un artiste amateur de vêtements troués, de souliers usés, de coiffures extravagantes. Nos visages cuivrés par le soleil, nos allures guerrières, nos armes portées avec une négligence et une désinvolture martiale, tout cela se groupait dans un désordre, un pêle-mêle, qui à chaque pas formaient des tableaux, des scènes d'un caractère incroyable, comme il est difficile d'en rêver. Nous commencions à ressembler fièrement à des mendiants bandits.

Un sergent de ville parisien n'eût vu sous toutes ces guenilles qu'un ramassis de personnages à mines fort suspectes, aux dents longues et aiguisées par la faim, cherchant fortune dans tous les coins avec une persistance de mauvais augure. Heureusement les habitants de Barcelona, animés du meilleur instinct patriotique, reconnurent en nous des libérateurs et surtout des consommateurs; aussi la bonne amitié fut-elle bien vite établie.

Après un assez piètre déjeuner que Buiès confectionna avec des tomates et du lard, nous retournâmes chez moi. Le baryton nous présenta à son épouse, petite brunette assez piquante qui n'avait de défaut que d'adorer son mari à la folie, de le trouver splendide sous ses costumes d'opéras, et de le préférer à tous les volontaires possibles nous compris, bien entendu. Nous fîmes nos efforts pour nous faire entendre de ces braves gens, et j'avoue, à la honte du sexe fort, que la femme se montrait beaucoup plus intelligente et saisit cent fois mieux nos gestes que son mari, fort joli garçon, mais qui n'avait certes jamais rien inventé de sa vie. Nous laissâmes là ces deux tourtereaux, et je me retirai pour essayer de travailler un peu.

Je m'étais couché sur mon lit, où je dormais d'un profond sommeil, lorsque tout à coup je me sentis réveiller par des voix féminines. Je me frottai les yeux, croyant me trouver sous l'impression d'un rêve; mais je m'aperçus bientôt que ce n'était pas une illusion, trois dames entouraient réellement ma couche.

L'une d'elles m'était déjà connue : c'était la femme du baryton; je voyais pour la première fois les deux autres, auxquelles elle servait d'introductrice. L'une de ces dernières, jeune, grande, les traits fins et assez réguliers, possédait une magnifique chevelure ondulée, d'un roux doré très-agréable; l'autre visiteuse, vieille, sèche et ridée, avait la figure jaune comme du parchemin et encadrée prétentieusement dans des boucles de cheveux filasse. Les deux étrangères étaient vêtues de robes de soie, ébouriffées d'une infinité de volants, et gonflées par des crinolines d'une prodigieuse envergure. A elles seules, elles remplissaient toute ma chambre.

Je m'empressai de me lever et de saluer de mon mieux l'honorable société, comme doit le faire, lorsqu'on l'exhibe, tout phénomène bien appris, toute bête curieuse convenablement dressée. Après une conversation grotesque, compliquée comme un rébus, je finis par comprendre que la plus jeune de ces dames était *ballerina*, c'est-à-dire danseuse, au théâtre de Messine fermé depuis la révolution, et que la duègne aux cheveux filasse avait l'honneur d'être sa vénérable mère.

Madame la baryton, en véritable cornac, fit de moi une description détaillée et bien sentie, à laquelle je ne compris pas un mot; toujours est-il que l'auditoire me considéra avec un intérêt extrême.

On commença par s'approcher de ma table, que l'on vit

couverte de dessins et d'aquarelles, et l'on finit par me demander si je voulais exécuter les portraits de l'aimable compagnie. Je répondis galamment d'une manière affirmative, en ajoutant que je serais heureux le lendemain de tenir ma promesse.

En effet, le jour suivant, à peu près à la même heure, les visiteuses revinrent. J'avais étalé avec apparat tout ce qu'il fallait pour confectionner un dessin convenable; aussi parvins-je à faire comprendre à la mère, qu'il fallait n'être dérangé par personne pour arriver à un résultat satisfaisant, et que, par conséquent, j'avais besoin de me trouver seul avec mon modèle. Grâce à la femme du baryton et à la ballerine, cette formalité, qui semblait superflue à la vieille récalcitrante, fut exécutée, et je restai en tête-à-tête avec la belle aux cheveux d'or.

Bien des fois pendant la séance, Buiès m'avait demandé d'entrer; souvent aussi la mère, impatientée, était venue frapper à la porte, pour savoir où en était le portrait et s'il était possible de jouir de la vue du chef-d'œuvre.

Enfin, la nuit étant venue avec une rapidité désespérante, j'achevai mon dessin presque à tâtons; puis j'ouvris la porte.

Alors tout le monde se précipita... Mais, lorsque l'on eut approché la chandelle, je ne pus m'empêcher de sourire moi-même à la vue du résultat de tant de travail; j'avais fait quelque chose rappelant assez bien un sphinx égyptien; une de ces productions bizarres qui ressemblent à tout, excepté à la personne que l'on a voulu représenter.

La mère de la ballerine contemplait le croquis avec attention, et cherchait à découvrir quelques traits de sa fille

chérie. En ce moment, je surpris sur les lèvres de Buiès une envie de rire insensée. Il allait éclater, lorsque j'arrêtai son hilarité inconvenante par un grand coup de pied dans le tibia. Mon ami reprit alors son sérieux et se confondit en cris d'admiration, jurant que jamais il n'avait vu de portrait aussi frappant. Enfin il fit tant, qu'il parvint, à mon grand désespoir, à convaincre la vieille qu'elle devait venir le lendemain se faire portraiturer à son tour. Pendant tout ce manége, la ballerina souriait, car elle savait fort bien à quoi s'en tenir sur la ressemblance du fameux portrait.

CHAPITRE XII

Du toit de la maison que j'habitais on apercevait le fort Melazzo, dont les blanches murailles se dessinaient nettement au soleil en touches brillantes sur le bleu foncé du ciel ; avec une longue-vue, je distingnais fort bien les sentinelles ennemies, immobiles à leurs postes.

Le premier régiment de Medici partit bientôt pour chasser de cette formidable position la garnison ennemie, dont la force était évaluée à plus de deux mille hommes. J'assistai au départ de nos camarades, qui défilèrent dans les rues avec une joie et un enthousiasme que nous partagions.

Le lendemain, à notre tour, nous quittâmes Barcelona, laissant Tamburini malade d'un abcès au pied, causé par les fatigues de la route. J'avais attendu toute la journée la ballerina, mais en vain : je fus obligé de partir sans pouvoir dire adieu à la belle Sicilienne, qui avait tant de dévouement et d'enthousiasme pour les défenseurs de sa patrie.

9

La mère avait probablement réfléchi, et, malgré les assertions de Buiès, elle se contentait d'un exemplaire de mon affreux gribouillage.

Nous arrivâmes bientôt à Méri, petite ville située à deux milles plus près de Melazzo, et où nous devions établir nos avant-postes.

Composée d'une grande rue, avec quelques ruelles donnant dans la campagne, Méri est bâtie au pied de hautes montagnes qui la protégent; en avant s'étend un énorme torrent, dont le lit desséché nous servait de fortifications naturelles, et où nous allâmes plus d'une fois nous embusquer en attendant l'ennemi; à gauche, on voit la mer, séparée des maisons par de grandes vignes, des taillis épais de joncs et de roseaux.

Dans ce village, on trouve, comme partout en Sicile, un grand nombre d'églises, qui toutes furent occupées par des volontaires. Mais notre compagnie ne put obtenir comme casernement qu'un vieux moulin, dont le toit ne valait certainement pas celui du Seigneur. Cependant il fallait se contenter de l'abri offert par ce lieu profane, où la terre humide et boueuse fut notre seul matelas pendant plusieurs jours.

Malgré le peu d'agrément de notre habitation, Méri n'était certainement point une garnison ennuyeuse; car, ne pouvant plus faire un pas en avant sans tomber sur les sentinelles ennemies, nous étions toujours en alerte. Toutes les nuits le clairon retentissait, les cloches sonnaient; il fallait se lever à la hâte, saisir le fusil à côté duquel on dormait, et courir se ranger en bataille dans la grande rue.

Si rien ne venait faire sentir la nécessité de passer la nuit sous les armes, on rentrait se coucher; dans le cas contraire, on s'étendait dans la rue sans plus de façon.

Malgré le voisinage de l'ennemi, les familles aisées avaient seules quitté la ville ; mais le gros de la population avait préféré courir les chances de la guerre, plutôt que d'abandonner au hasard ses guenilles.

Pour gagner quelques sous, les habitants bravaient toutes les horreurs de la vengeance des royaux, qui, si nous eussions été battus, eussent mis à feu et à sang ce malheureux pays, coupable de s'être trouvé un point stratégique. Aussi ces négociants improvisés, qui avaient métamorphosé leurs maisons en cantines, nous étaient-ils tout dévoués ; ils ne négligaient aucun moyen de nous être utiles, en nous servant de guides, et en nous aidant à faire les travaux de retranchement que nous élevions à la hâte.

En arrivant à Méri, nous n'étions que quinze cents volontaires inexpérimentés, effectif beaucoup trop faible pour prendre une autre attitude que celle de la défensive. Nous n'attendions pas sans impatience les troupes qui venaient derrière nous. Buiès m'ayant annoncé pompeusement que nous possédions un parc d'artillerie, je m'empressai naturellement d'aller voir les batteries qui devaient suppléer à notre nombre.

Au bout de la grande rue, à l'entrée du village, du côté de Melazzo, j'aperçus en effet une redoute ; je m'approchai et j'avisai deux pièces de canon. Mais, hélas ! ces deux engins d'occasion, peints en noir et montés sur des affûts grossiers en bois, avaient une tournure peu militaire. Je me figurai voir de ces joujoux de carton, délices de nos premières années. En m'en allant, je ne pus m'empêcher de rire, car artillerie et artilleurs semblaient pleins de bonne volonté, mais pouvaient-ils faire autre chose que de jeter de la poudre aux yeux des bourboniens ?

Le 15 juillet, au point du jour, nous fûmes appelés aux armes. Nous quittâmes Méri pour nous embusquer dans le torrent ; les Napolitains, disait-on, sortaient enfin de Melazzo et marchaient sur nous. Nous nous préparâmes donc à leur faire bon accueil.

Une partie des troupes fut dissimulée dans les roseaux ou dans les vignes, et une autre se retrancha derrière des murs. De temps en temps, des guides à cheval, faisant partie d'un corps spécial de Siciliens destiné à servir de vedettes et à escorter les officiers supérieurs, venaient donner des renseignements sur les mouvements des royaux. Ils étaient habillés de velours noir, et portaient sur la tête un bonnet rouge de l'effet le plus étrange.

C'est un moment plein d'émotions que celui de l'attente de l'ennemi, surtout lorsque c'est la première fois que l'on se trouve à pareille fête. Chaque cri d'alarme fait battre le cœur avec plus de force, le sang circule avec une rapidité plus grande ; mais on finit bientôt par vaincre ces mouvements d'appréhension, dont peu de natures doivent être exemptes.

Notre ardeur n'avait pas diminué, notre désir de nous mesurer avec les royaux était toujours le même ; mais nous nous trouvions incontestablement sous le poids d'une impression puissante et sérieuse, qui cependant ne manquait pas de charmes.

A peine nos feux furent-ils allumés, que des troupes sorties de Messine se dirigèrent vers nous pour appuyer le mouvement de la garnison de Melazzo, en attaquant notre droite.

De gros nuages s'accumulaient au-dessus de nos têtes, un orage formidable se préparait à fondre sur nous. La chaleur était étouffante; le tonnerre roulait dans les airs ses terribles

accords, de larges gouttes d'eau commençaient à tomber; l'air s'obscurcissait, nos poitrines étaient oppressées, haletantes. Enfin les nues se crevèrent avec un horrible fracas et se changèrent en véritables cascades. Ni le vent, ni la grêle, rien ne manqua à ce baptême, qui n'était pas celui que nous nous étions préparés à recevoir.

Notre torrent s'emplit d'une eau bourbeuse avec tant de rapidité, que, dans certains endroits qu'il nous fallut traverser, l'eau nous montait jusqu'au cou. Dans ce lit, peu d'instants auparavant à sec, où notre cuisine se faisait sans encombre, l'eau bondissait maintenant avec une force et une rage incroyables, entraînant tout avec elle. Nos marmites furent inondées, renversées; notre dîner s'en alla à la dérive, tandis que nous, impuissants à conjurer ce malheur, nous contemplions avec désespoir la déroute de nos marmitons.

S'il n'eût été traité de la même façon, l'ennemi eût eu facilement raison de notre armée dispersée çà et là, chacun cherchant un refuge contre le ciel, que nous ne nous attendions pas à combattre, car nous étions bien loin encore des États de l'Église.

On fit sonner la retraite, et nous nous repliâmes en désordre sur Méri, où nous arrivâmes dans un état pitoyable, mouillés jusqu'aux os, couverts de sable et de boue : nous n'avions plus forme humaine.

A peine fûmes-nous arrivés, que Buiès et moi, au lieu de regagner notre moulin, nous avisâmes une boutique entr'ouverte, où plusieurs des nôtres étaient en train de sécher leurs habits devant un grand feu de branches sèches. Nous entrâmes, et imitant nos camarades, nous nous déshabillâmes des pieds à la tête. Après cette opération, à laquelle le propriétaire de la case se prêta avec une générosité que

nous reconnûmes plus tard bien mal, j'ai honte de le dire, j'aperçus, dans le fond de la salle hospitalière, une chambre dont la porte était entre-bâillée.

En ma qualité d'artiste, je me crus obligé de jeter un regard indiscret par l'étroite ouverture, et j'aperçus un spectacle réjouissant. Sur la table proprement servie s'étalait un beau plat de macaroni, escorté d'une belle cartouche de vin; à ses pieds gisait un gros pain, dans lequel un jeune moine gras et dodu venait de plonger son couteau.

Ce brave capucin, que je reconnus au premier coup d'œil pour un de mes amis intimes, s'était enrôlé à Patti, et n'avait pas cru devoir pour cela jeter son froc aux orties. Il aimait la guerre plus que la messe, mais moins que la bonne chère; aussi le retrouvai-je là, ses armes de prédilection à la main et sa carabine-revolver entre les jambes.

En véritable épicurien, il n'avait pas poussé l'héroïsme jusqu'à se faire tremper inutilement pour la patrie; il avait songé qu'il valait mieux faire préparer un bon repas, et que la liberté n'y perdrait rien.

J'allongeai donc mon nez, le moine me vit, me fit signe d'entrer et de prendre part à son festin. Sans me faire prier, d'autant plus que le bain forcé m'avait singulièrement ouvert l'appétit, je m'assis ainsi que Buiès, qui se considérait comme invité par ricochet. A nous trois, nous eûmes bientôt vidé le plat et la belle cartouche de vin du pays. Le moine s'en alla comblé de nos remercîments, et nous restâmes seuls dans la chambre, au fond de laquelle se dressait majestueusement un lit d'une propreté irréprochable.

L'occasion, la couverture blanche, et aussi la fatigue, nous firent oublier que nous n'étions point à la caserne.

Nous nous jetâmes un regard significatif, et bientôt tous les deux, Buiès et moi, douillettement couchés dans d'excellents draps, — jouissance dont nous avions perdu l'habitude, — nous nous endormîmes profondément.

Mais notre repos ne fut pas de longue durée, car le propriétaire du lit entrant pour se coucher, et, nous voyant ronfler à sa place, nous secoua de toute sa force, en beuglant d'une façon lamentable :

« — *Mio letto, signori!* »

Le bonhomme possédait un ventre énorme, une face rubiconde, un cou apoplectique; son émotion était tellement vive, que je le crus menacé d'un coup de sang, et cependant je me contentai de répondre de très-mauvaise humeur.

« — *Va bene!*

— Jette-le à la porte! vociféra Buiès.

— *Mio letto! volo mio letto!* » hurlait notre homme, s'empourprant de plus en plus. Une catastrophe devenait imminente, aussi, pour nous éviter ce triste spectacle d'un homme frappé d'apoplexie, je traînai cavalièrement à la porte le maître du logis, et le poussai dans les bras de sa famille et de ses domestiques désolés.

Je refermai soigneusement l'huis, malgré les vociférations de tout ce monde et sans aucun remords je dormis du sommeil du juste sur le fruit de mon crime.

Le lendemain, en sortant de la chambre frais et dispos, nous trouvâmes notre malheureuse victime et sa femme piteusement assoupis chacun sur une chaise. Cette vue me navra; tout confus, je m'approchai du mari, dont je pris la main non sans remords :

« — *Gratia tante*, lui dis-je d'un air pénétré, ne pouvant exprimer autrement ma reconnaissance.

— *Viva l'Italia!* » ajouta Buiès, voulant compléter l'effet de cette manifestation de notre repentir.

Mais le pauvre homme se leva, nous jeta pour toute réponse des regards d'indignation, arracha violemment sa main et courut s'enfermer dans sa chambre.

Je l'entendis murmurer d'un ton de colère : « *Si, viva l'Italia!* » avec une sorte d'éclat de rire sardonique qui indiquait que pour le moment il avait assez de l'Italie et de ses libérateurs.

Nous sortîmes de cette maison dont nous avions violé l'hospitalité, assez tristes d'avoir si bien dormi. Mais la vue des troupes rangées dans la grande rue ne tarda pas à nous faire oublier tous nos bons sentiments rétrospectifs.

Au lieu de se jeter sur nous, les ennemis sortis de Messine étaient entrés en désordre dans Melazzo; on évaluait la force de cette colonne à près de cinq mille hommes. La garnison de la place que nous avions devant nous comptait donc plus de sept mille combattants de toutes armes.

Nous fûmes étonnés que Medici eût laissé pénétrer de nouvelles troupes napolitaines sans les inquiéter. Peut-être ne voulait-il pas prendre un rôle agressif avant d'avoir reçu des renforts. Peut-être aussi avait-il des ordres de Garibaldi et n'osait-il pas les enfreindre.

Quoi qu'il en soit, nous apprîmes ces mouvements de l'ennemi avec désappointement, et nous murmurâmes d'une inaction qui devait causer bientôt une effusion de sang bien plus grande.

On nous ramena au torrent, où nous restâmes embusqués une partie de la journée sans aucun résultat. Pendant cette pénible station, les cris : « En avant! » se faisaient entendre de tous côtés.

Enfin, les chefs comprenant qu'à tout prix il fallait ne

pas prolonger un *statu quo* qui énervait les troupes, l'ordre fut donné à Malanchini d'aller faire une reconnaissance avec un de ses bataillons.

Nous partîmes donc en nous dirigeant du côté de la mer par le lit du torrent; nous débouchâmes sur le rivage, et nous marchâmes au nombre de trois cents, précédés de quelques guides à cheval.

On nous fit presser le pas et bientôt notre petite colonne se trouva à portée du canon de la forteresse. Melazzo ne donnait aucun signe de vie; les sentinelles ennemies regagnèrent au plus vite leurs avant-postes, mais sans brûler une amorce.

Nous approchions toujours, cependant tout se renfermait dans un mutisme qui avait quelque chose d'incompréhensible et d'inquiétant. Enfin les guides prirent par la droite, toute la colonne disparut dans les vignes, et chacun se crut obligé de jeter sa menace et son imprécation à cet ennemi, resté insensible et dédaigneux devant notre provocation

CHAPITRE XIII

Cette promenade militaire terminée, on revint à Méri sans incident, en traversant plusieurs villages occupés encore la veille par les royaux, et dont les habitants paraissaient stupéfaits de nous voir. Ces pauvres diables, se sentant trop près du canon ennemi pour affecter des opinions politiques bien arrêtées, se bornaient à répondre timidement à nos cris. Cependant dans leurs yeux se lisaient toutes les sympathies qu'ils avaient pour nous, et lorsque nous leur criions : « *Viva l'Italia! viva la liberta!* » ils ôtaient leur bonnet avec un respect silencieux, qui dénotait que leurs lèvres n'osaient avouer ce qu'espérait leur cœur.

Le lendemain, le torrent fut encore occupé jusqu'à près de dix heures du matin, sans que l'ennemi vînt nous inquiéter. Enfin notre compagnie fut désignée pour aller occuper un poste avancé, sur la route de Melazzo, à près de deux milles en avant de Méri.

On nous fit arrêter à un carrefour où se croisaient plusieurs chemins, fort pittoresquement ombragés par de grands arbres. Là se trouvait une ferme abandonnée, adossée à une maison de campagne de fort bonne mine. Les portes furent bientôt enfoncées, et les deux maisons lestement occupées. A moins qu'il ne vînt du côté de la mer, l'ennemi ne pouvait arriver à Méri qu'en nous passant sur le ventre.

Un de nos soldats avait visité les caves et y avait découvert deux barriques, rendant un son mat quand il les interrogea avec sa baïonnette. Ces deux pièces suspectes furent amenées au grand jour et perforées sur-le-champ; elles contenaient un vin exquis et généreux, qui fut immédiatement distribué. Mais il fallut bientôt mettre des sentinelles et réglementer les rations, car quelques amateurs commençaient à faire à notre prise un accueil par trop chaleureux.

Vers midi, une colonne de nos troupes passa devant nous : c'était le colonel Simonetta qui s'en allait faire une reconnaissance avec un de ses bataillons. Les volontaires défilèrent en chantant, nous laissant furieux de rester en arrière.

J'étais couché sur le seuil de la ferme; une vigne grimpante formait une marquise de verdure, sous laquelle la fraîcheur et l'ombre invitaient à une douce sieste; j'oubliais la guerre et le mécontentement que j'avais éprouvé en voyant les hommes de Simonetta nous devancer sur la route de l'immortalité, lorsque je fus réveillé en sursaut. Une fusillade très-nourrie venait d'éclater tout à coup dans le lointain. Elle se rapprochait rapidement;... évidemment les nôtres battaient en retraite....

Cette fois, l'ennemi était sorti de sa tanière et tenait la campagne!

En un clin d'œil tout notre monde est-sous les armes, prêt à marcher au moindre signal. Un guide à cheval accourt bride abattue, nous criant en passant : « Simonetta est coupé! il demande des renforts! » et en effet si la fusillade ne s'approche plus; elle n'en continue pas moins serrée, ardente, impitoyable.

Entendre une fusillade, savoir ses frères engagés d'une façon malheureuse, et ne pouvoir leur porter secours!

Nous piétinons d'impatience.

Il faut que, le pistolet au poing, nos chefs emploient toute leur autorité pour nous empêcher de devancer les ordres et de courir en avant.

Bientôt paraissent les premiers blessés; ceux-là, pouvant marcher, sont conduits par des paysans; ces pauvres jeunes gens, les bras cassés, les têtes fendues, noirs de poudre, maculés de sang des pieds à la tête, sont hideux à voir.

Ils sont accueillis par nos acclamations.

Puis arrivent ceux qui, blessés plus grièvement, sont portés sur des civières; quelques-uns, quand nous les saluons de nos cris, trouvent encore la force de répondre : « *Viva l'Italia!* »

Un deux, mortellement atteint, se soulève péniblement sur son coude, nous regarde d'un œil déjà terni, agite ses mains, pousse un gémissement pareil à un râle : « *Viva la liberta!* » et un flot de sang lui vient aux lèvres... Il retombe sur la civière... Ce n'est plus qu'un cadavre.

Tous nous détournons nos yeux noyés de larmes... Nous sommes encore novices... mais, chose étrange, inexplicable, la vue de ce sang, de ce cadavre, ce défilé odieux qui nous passe devant les yeux comme une horrible hallucina-



tion, au lieu de nous atiédir, nous donnent une sorte de fièvre... le sentiment de la vengeance vient subitement remplacer dans notre cœur celui de la liberté.

Les instincts de la bête se révèlent; nous commençons à voir rouge.

Tous les hommes portent dans un coin de leur poitrine un germe fatal, qui y couve secrètement et se développe instantanément à la vue du sang. L'espèce humaine est plus parente avec les loups qu'elle n'ose se l'avouer.

Bientôt des renforts arrivèrent de Méri; c'était Malanchini qui entraînait son régiment au pas de course.

« — Et nous! criai-je au colonel quand il passa, est-ce que vous nous laissez ici?

— Tout à l'heure; soyez tranquilles, vous aurez votre part comme les camarades! »

Le régiment disparut comme un tourbillon en poussant des clameurs furieuses. Nous étions tout désappointés. Le capitaine Butera pleurait de rage.

La fusillade avait cessé, et nous vîmes revenir la colonne de Simonetta, qui était parvenue à se dégager après avoir beaucoup souffert; elle comptait une douzaine de morts, près d'une trentaine de blessés, et avait laissé aux mains de l'ennemi une quinzaine d'hommes, dont un capitaine. On nous dit à la vérité, en manière de consolation, que l'avantage était à nous, et que l'ennemi avait fait des pertes plus considérables que les nôtres, mais mon patriotisme ne m'empêcha point d'apercevoir que l'ennemi restait maître du terrain et qu'il menaçait le village de Corréolo.

Les volontaires qui avaient essuyé le premier feu passèrent devant nous, fiers de s'être battus et joyeux de s'en être tirés à si bon compte. Ils portaient au bout de

leurs fusils des morceaux de culottes, des bonnets de police, des fragments de sacs, des gamelles et des lambeaux de fourniments des Napolitains, trophées qu'ils ramenaient triomphalement à Méri.

Pendant tout ce temps, notre soupe s'était faite; on se pressa autour des gamelles, et, le fusil sur l'épaule, on eut bientôt achevé de dîner; j'allai porter la ration à Buiès, qui était placé en sentinelle du côté de Corréolo. La fusillade s'étant éteinte, tout était tranquille pour le moment.

Medici arriva avec son état-major et se dirigea sur le point menacé. Je le suivis, et bientôt je rejoignis Malanchini, qui occupait plusieurs maisons, à quelques mètres du village. Immédiatement on se mit à l'œuvre pour construire une barricade, mais elle était à peine achevée que nous entendîmes des coups de feu de l'autre côté de Corréolo : c'étaient nos sentinelles qui se repliaient devant l'ennemi. Aussitôt l'ordre fut donné de rentrer chacun à sa compagnie. A peine avais-je rejoint la mienne, qu'un guide vint au galop en nous criant :

« *Avanti, fratelli !* »

Nous prîmes le pas de course; la fusillade devenait serrée et fort proche, et déjà quelques balles sifflaient audessus de nos têtes. Nous poussions des cris de possédés, et l'on eût dit que nous voulions épouvanter l'ennemi, qui n'avait pas l'air de se laisser intimider le moins du monde par nos vociférations, car les balles se multipliaient à droite et à gauche d'une façon prodigieuse, et nous n'apercevions encore aucune figure de bourbonnien.

Lorsque le régiment fut massé derrière la barricade,

on donna le signal; tout le monde alors s'élança : les uns, plus lestes, franchissant l'obstacle d'un bond; les autres se hissant péniblement. On déboucha en groupe compact dans la rue du village, qui nous avait été caché jusqu'alors, car la route faisait un coude. Là, les balles sifflaient, hurlaient à nos oreilles avec fureur. Il me semblait qu'au-dessus de nos têtes, des chats enragés se mordaient et se déchiraient dans un combat à outrance.

L'ennemi était déjà au milieu de la rue et s'avançait à grands pas; il était temps de l'arrêter. Nous pouvions distinguer parfaitement sa masse noirâtre, à moitié noyée dans des nuages épais de fumée.

J'avoue que je fus singulièrement étonné d'entendre tant de projectiles sifflant autour de moi, éraillant les murs, les trouant, les pulvérisant, et de voir si peu des nôtres atteints. J'éprouvai un sentiment d'hésitation, que presque tout le monde partagea; ce fut l'affaire d'un instant, un éclair. J'épaulai mon fusil et je tirai, mais je dois à la vérité d'avouer que ce premier coup, je le tirai les yeux fermés. Puis, comme les autres, je me glissai le long des murs en rechargeant mon arme. Tout à coup je fus violemment jeté à terre, et, quand je me relevai tout étourdi de ma chute, je me rendis compte de ce qui l'avait causée : un fil du télégraphe qui avait été brisé m'avait embarrassé les jambes. Je crois que cet accident fut un bonheur pour moi; car, pendant que je tombais, je vis briller une lueur et j'entendis le roulement d'un feu de peloton. Un pauvre garçon, qui se trouvait à côté de moi, roula sur le dos, battit l'air de ses deux mains en tournant sur lui-même, puis devint immobile. Je sentis un frisson me courir dans tout le corps en contemplant cette horrible scène;

mais je fus tiré de ma torpeur par mon ami le jeune officier russe.

« — Vous êtes blessé ! me dit-il en se baissant vers moi.

— Non, pas du tout ! » répondis-je en me relevant lestement.

Ce mouvement d'humanité sauva mon jeune ami ; car une balle, labourant ses habits, lui frisa l'épine dorsale tandis qu'il se courbait.

Le bruit était épouvantable, la fusillade terrible ; le jour semblait voilé par un crêpe, tant la fumée était épaisse. Nous rampions le long des maisons, en longeant un petit fossé qui nous était très-favorable. L'ennemi se retirait ; nous avancions toujours. Enfin, remis un peu de nos premières émotions :

« En avant ! à la baïonnette ! » fut le cri général.

Je fermai les yeux et je suivis instinctivement un groupe de volontaires plus décidés que les autres, comprenant que c'était le seul moyen d'en finir au plus vite.

Nous atteignîmes bientôt l'extrémité de cette rue maudite, et nous nous précipitâmes à gauche, dans une masure en ruines. Là on se trouvait en face d'une rue qui tournait à droite et dans laquelle les Napolitains étaient massés ; on se fusilla donc presque à bout portant. Heureusement nous étions retranchés solidement dans nos ruines, et notre position était devenue infiniment meilleure que celle des ennemis, car nous pouvions tirer à notre aise et ajuster sans trop nous presser.

En allongeant la tête par-dessus un pan de mur qui me protégeait, je vis devant moi, à quelques pas, de pauvres diables de chasseurs royaux qui se roulaient à terre dans des convulsions atroces ; un d'eux se traînait sur le ventre, la tête relevée en l'air, il cherchait

à respirer; cet homme devait souffrir comme un damné, et je suis sûr qu'à son aspect mes cheveux se hérissèrent.

Le gros de nos troupes arrive. On se précipite en masse, la baïonnette en avant; l'ennemi, déconcerté de cette décision, hésite, puis finit par battre en retraite et fuit en désordre. Nous le poursuivons jusqu'au bout du village, où quelques balles perdues viennent encore faire des victimes parmi les nôtres.

Mais, comme on craignait que les royaux ne cherchassent à nous couper si nous nous laissions attirer trop loin, l'on nous fit rétrograder. Nous emmenâmes plusieurs prisonniers saisis dans des maisons où ils s'étaient réfugiés, et nous rentrâmes derrière notre barricade.

Malgré le contentement que j'éprouvai d'être sorti sain et sauf de cette bagarre, je fus saisi au cœur par une tristesse mortelle lorsque je contemplai les pertes que nous coûtait cette affaire. Une douzaine des nôtres gisaient morts sur le chemin que nous venions de parcourir, et d'autres, blessés plus ou moins grièvement, se traînaient avec peine. Les Napolitains avaient laissé sur le terrain à peu près autant des leurs, sans parler de ceux qu'ils avaient dû emporter.

Leurs blessés, croyant qu'on allait les massacrer, criaient à tue-tête :

« *Viva l'Italia! viva Garibaldi!* »

Ils étaient épouvantés, et, je dois l'avouer, je surpris, chez quelques camarades, des regards sombres et farouches qui trahissaient de mauvais desseins dont notre présence seule empêchait la réalisation.

A peine étions-nous rentrés dans nos retranchements que nous vîmes accourir de Méri des troupes fraîches qui

poussaient des cris sauvages. En ce moment, la fusillade recommençait dans le bas de Corréolo : l'ennemi revenait à la charge.

Aussitôt, par un mouvement instinctif, tous nous nous précipitâmes en avant sans avoir reçu d'ordres, et, avec une rapidité incroyable, nous nous élançâmes sur la route que nous avions déjà parcourue. Les royaux marchaient au-devant de nous en masse serrée et en bon ordre ; mais ils n'eurent le temps de nous envoyer qu'une seule décharge, qui nous fit peu de mal, car nous voyant arriver sur eux avec furie, la baïonnette basse, ils battirent èn retraite et se replièrent au plus vite sans nous attendre.

Cette fois encore nous ne dépassâmes pas le village ; nous grimpâmes sur les murs ou dans les maisons, et nous ouvrîmes un feu bien nourri, qui força nos ennemis à se retirer beaucoup plus loin.

La nuit s'avançait rapidement, on ne se distinguait plus qu'avec difficulté, et, le feu devenant inutile, il fallut se retirer, car on ne pouvait songer à s'établir à Corréolo, exposé au feu de la forteresse. En effet, le canon se fit entendre : l'ennemi nous faisait ses adieux ; mais heureusement ses boulets passèrent avec un ronflement sinistre au-dessus de nos têtes. A chaque fois, tous nous nous inclinions respectueusement avec un ensemble merveilleux. Il est peu d'hommes qui n'en aient pas fait autant la première fois qu'ils se sont trouvés en présence du *brutal*.

Notre entrée à Méri fut un véritable triomphe : toute la population, tous nos camarades qui n'avaient pas pris part à la fête du jour nous saluèrent de leurs acclamations. Quant à nous, nous acceptâmes, sans la moindre modes-

tie, les couronnes de laurier que l'on nous décernait. Buiès se croyait déjà un des premiers guerriers du monde.

« — Il me semble que la terre tremble quand je marche ! » me dit-il en me lançant un coup d'œil tellement superbe, que je le crus tout à fait fou.

Cette petite affaire, qui ne peut être considérée que comme une légère escarmouche sans importance, ne fut en réalité qu'un des mille épisodes de la campagne ; mais pour nous elle fut décisive, car elle nous fit voir que nous valions au moins nos adversaires. Quant à moi personnellement, je fus heureux d'être délivré d'un doute qui me torturait : j'avais eu peur d'avoir peur.

CHAPITRE XIV

Le jour suivant, comme à notre ordinaire, Buiès et moi nous cherchions fortune et nous tâchions de trouver à déjeuner; au moment où je manifestais tout haut mes appréhensions à cet égard, je me sentis accroché par un volontaire du colonel Dune, arrivé la veille.

« —Vous êtes Français! me dit-il. J'ai compris que vous cherchiez à vous mettre quelque chose sous la dent; je suis un de vos compatriotes, venez avec moi, et vous ne vous en repentirez pas! »

Il nous mena dans une église où était campé son régiment. Après avoir enjambé une foule de soldats couchés dans la paille, nous être arrêtés quelques instants aux pieds de la chaire, dans laquelle un farceur, affublé d'une défroque de curé trouvée dans quelque coin, se démenait et s'époumonait à prononcer un sermon qui faisait pâmer

de rire tout son auditoire, nous entrâmes dans la sacristie, transformée en magasin général, et où les vivres étaient entassés pêle-mêle.

En voyant ces pyramides de pain, ces énormes quartiers de viande, ces monceaux de jambons empilés sur des barils d'une rotondité fort respectable, Buiès respira bruyamment : c'était chez lui le signe d'une émotion vive.

J'aperçus alors deux femmes tapies derrière une montagne de fromages; notre introducteur nous apprit que ces deux malheureuses attendaient là qu'on les conduisît devant le conseil de guerre; saisies aux avant-postes avec des papiers compromettants, elles étaient accusées d'espionnage.

Les pauvres diablesses tournaient les yeux, avec une expression d'épouvante indescriptible, vers un autel portatif placé devant la fenêtre. Je m'approchai, et je distinguai une civière dans laquelle gisait un cadavre, dont la silhouette funèbre se dessinait lugubrement.

C'était un jeune homme à longue barbe roussâtre. Je reconnus de suite celui qui, la veille, avait été frappé près de moi au moment de ma chute. Je crus voir de nouveau les dernières convulsions de son agonie, qui m'avaient fait une si vive impression. La balle lui était entrée dans l'aine, probablement au moment où il rechargeait son fusil.

Notre nouveau camarade étala devant nous de la charcuterie, du fromage et des fruits, pendant que dans un coin grillaient des biftecks, dont le parfum me fit abandonner mes réflexions rétrospectives sur le néant des choses humaines.

Aussitôt que le bruit de nos mâchoires se fit entendre, les prisonnières quittèrent le sinistre spectacle qui leur donnait un avant-goût du sort qu'elles redoutaient, et jetèrent un regard anxieux du côté de notre festin.

Leurs yeux suivaient tous nos mouvements avec un intérêt si famélique, que nous eûmes pitié de leur misère ; nous leur donnâmes une portion de nos vivres, sur laquelle elles se jetèrent avec une avidité désespérée..

Pendant qu'elles mangeaient, je pus distinguer leurs visages ; l'une d'elles était vieille et ridée ; quant à l'autre, sans doute sa fille, elle possédait deux grands yeux noirs, étincelants sous ses cheveux en désordre avec une expression tout à fait sauvage.

Notre amphitryon, qui se nommait Allégre, était un ancien zouave ayant fait toutes les campagnes de Crimée et d'Italie. Doué d'un caractère aventureux et insouciant, ce gai compagnon avait un esprit naturel très-développé, et possédait, pour trouver des expédients dans les moments difficiles, un véritable génie, devant lequel nous fûmes forcés plus tard de nous incliner bien souvent. Allégre était un cuisinier hors ligne, pas de l'école de ceux qui font bien avec beaucoup de choses, mais de ceux qui font bien avec rien. Il confectionnait des plats délicieux qui faisaient envie aux plus délicats; c'étaient des ragoûts sans nom, sans couleur, mais qui étaient excellents, sans que jamais on sût ce qu'il y avait mis. Aussi Buiés, dont la position sociale était d'être toujours affamé, considérait-il Allègre comme un demi-dieu bienfaisant.

La conversation roula naturellement sur les événements de la veille et sur les pertes que nous avions essuyées. D'après ce que l'état-major m'avait dit, je soutins qu'elles



avaient été insignifiantes. Pour toute réponse, Allègre me fit signe de le suivre; il me mena au centre de l'église, balaya la paille qui recouvrait les dalles, et me montra un anneau en fer scellé dans une grosse pierre. Il y passa un bâton, et à nous deux nous ouvrîmes avec beaucoup de peine l'entrée d'un caveau.

A l'invitation d'Allégre, je me penchai sur l'orifice béant; bientôt je me retirai saisi d'horreur, car dans ce souterrain trés-profond je distinguai parfaitement une masse de cadavres entassés en désordre les uns sur les autres, sanglants, défigurés.

On ne pouvait évaluer le nombre des victimes, car le jour n'éclairait complétement que les corps placés dans le rayonnement du trou. De vagues formes se dessinaient dans l'ombre qui voilait la plus grande partie de ce hideux spectacle. Ces tristes dépouilles portaient nos costumes de volontaires déchirés en lambeaux, tachés de sang et de boue.

« —Voilà comme on écrit l'histoire, me dit alors Allègre, m'aidant à remettre la pierre. Croyez aux bulletins des généraux ! »

Nous revînmes trouver Buiès, qui, pour rien au monde, n'avait voulu se déranger de son dîner, et qui me répondit seulement, lorsque je lui racontai ce que je venais de voir :

« — Bah! on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs ! »

Peu aprés Allègre reçut l'ordre de conduire les deux prisonnières chez le général. On les fit placer entre plusieurs volontaires.

Curieux de savoir ce qui en adviendrait, je les suivis. La foule s'ameuta sur notre passage, et devint bientôt tellement serrée u'il fut presque impossible d'avancer. Ce

rassemblement furieux était composé en grande partie de femmes et d'enfants, poussant des cris affreux de menaces et de haine. Des milliers de mains se levaient pour frapper et arracher les deux espionnes à leur escorte. Il fallut employer la violence et jouer de la baïonnette pour se frayer un passage et empêcher la populace d'assouvir sa vengeance.

Heureusement des volontaires vinrent à notre aide. Grâce à ce renfort, nous pûmes contenir la turbulence de cette horde impitoyable, et arriver chez le général juste assez à temps pour éviter une exécution sommaire, qui eût été quelque chose d'atroce, tant l'indignation populaire était à son comble.

Le général interrogea devant nous ces femmes, qui furent envoyées sous bonne escorte à Barcelona.

Le soir, vers les cinq heures, je rencontrai Urzieli, l'adjudant-major de notre régiment, en voiture découverte.

« — Venez-vous avec moi ? me dit-il.

— Volontiers, » et grimpant lestement dans le véhicule, je m'installai à côté de lui.

La voiture traversa la ville, sortit des avant-postes et s'engagea sur la grande route de Melazzo. Souvent le cocher se retournait vers nous pour savoir si nous ne nous trompions pas.

« — *Sempre dritto!* répétait imperturbablement Urzieli. Êtes-vous armé ?

— Voilà tout mon arsenal! répondis-je en montrant deux petits pistolets de poche. Cela n'est pas grand'chose.

— Cela suffit.

— Ah çà ! hasardai-je un peu inquiet à mon tour en voyant les clochers de Méri disparaître derrière nous dans

la brume du soir, vous n'espérez pas, j'imagine, que nous allons prendre Melazzo à nous deux?

— *Chi lo sa!... A la destra!* ajouta-t-il en montrant au cocher une route qui tournait à droite; *presto!*

— *Va bene!* cria le cocher, enchanté de changer de direction.

— Nous allons à Santa Lucia, me dit alors mon compagnon, pour y chercher de la paille, car il paraît que dans tout le pays il n'y en a plus que là, et je suis heureux de vous avoir rencontré pour me tenir compagnie.

— Moi aussi j'en suis heureux, » répliquai-je en fouillant du regard les buissons de la route; car la nuit étant venue, les arbres, les moindres taillis, prenaient un aspect bizarre, que l'heure et les circonstances dans lesquelles nous nous trouvions ne contribuaient pas peu à rendre imposant. Sans les cloches des villages voisins et le bruit de notre voiture, le silence eût été complet.

Le ciel était voilé de nuages, et nous nous trouvions plongés dans une obscurité profonde, du sein de laquelle je m'attendais à chaque instant à voir surgir un ennemi.

Santa Lucia est un petit village bâti sur le revers d'une montagne, au milieu de ravins et de précipices. Pour y arriver, nous fûmes forcés d'abandonner notre voiture dans un hameau, où l'on nous fournit deux petits ânes sur lesquels nous achevâmes notre course, après avoir dégringolé chacun deux ou trois fois, grâce aux ornières dont le chemin est rayé.

Une fois arrivés, nous fûmes conduits dans un couvent au milieu de la ville, qui est bien la plus singulière du monde.

Les maisons s'étagent les unes au-dessus des autres, dans un désordre extrême. Les places publiques sont des abîmes d'une profondeur inouïe, autour desquels on circule sur des sentiers tortueux, à peine praticables pour un cheval.

Au fond de ces gouffres creusés par des bouleversements volcaniques, l'on aperçoit des voûtes, des pans de murs en ruines, des vestiges de constructions du moyen âge, au milieu desquels un aqueduc romain dresse encore ses tronçons mutilés.

Dans ce désordre, dans cet amas de décombres, des ources jaillissent, des ruisseaux serpentent. Les ouvertures béantes de plusieurs souterrains à moitié démolis semblent autant de gueules de monstres ouvertes et montrant leurs dents ébréchées.

Des arbres chevelus, dont les racines se cramponnent aux rochers, ou bien encore dont les troncs noueux sortent des fissures des pierres; des lianes capricieusement accrochées à toutes les saillies, collées étroitement à toutes les tiges qu'elles envahissent, s'enchevêtrent tellement, que l'on dirait une vaste toile d'araignée. Tout cela nous fut montré par un rayon de lune intelligent et fugitif, ajoutant à cette nature sauvage et tourmentée une nuance de fantastique, qui nous fit une vive et profonde impression.

Les moines du couvent où se trouvait la paille que nous venions chercher pesèrent les bottes eux-mêmes avec grand soin. Ces gens en froc, portant de longues barbes, tenant à la main des torches qui éclairaient leurs crânes nus et polis comme l'ivoire, s'agitant, allant et venant dans des salles immenses, sous des galeries interminables, au milieu de paysans armés, costumés de la façon la plus

extravagante, tout cela présentait un tableau indescriptible.

Après nous être démenés comme des démons pour nous faire entendre, après avoir consommé un morceau de pain et de fromage et desséché une cartouche de vin, nous partîmes, emmenant triomphalement notre butin. Urzieli dirigeait la tête de la colonne, me laissant fermer la marche. La difficulté des routes avait empêché d'employer des chariots, aussi une cinquantaine de paysans ou paysannes se mirent en route, portant chacun sur le dos une botte de paille énorme.

Je ne pouvais comprendre qu'un être humain pût soulever un si prodigieux fardeau ; car ces bottes ressemblaient à de véritables meules. De loin, l'on ne pouvait imaginer quelle espèce d'animaux couraient dans l'ombre sur le flanc de la montagne. Quand nous fûmes arrivés près de nos avant-postes, les sentinelles avancées se replièrent épouvantées en faisant feu sur notre singulière procession.

Ce fut un moment fort désagréable, car nos porteurs, mâles et femelles, lâchèrent leurs charges et les abandonnèrent, fuyant à toutes jambes et poussant des cris désespérés. Il nous fallut courir après ces fugitifs, ramener notre monde et nous faire reconnaître.

Quand nous entrâmes à Méri, tout le monde était sous les armes ; j'aperçus Malakari perché sur la batterie. Il fut tout étonné et ne put s'empêcher de rire de me voir arriver derrière cette singulière colonne, qui avait jeté l'alarme dans tout le camp. Mais bientôt tout rentra dans l'ordre et chacun retiré dans ses campements put goûter les douceurs du sommeil.

Le lendemain, dès notre réveil, Buiès et moi nous fûmes trouver Allègre, que nous rencontrâmes venant au-devant de nous. Son régiment étant parti pour Corrèolo, il était resté pour surveiller les derniers bagages. Aussi notre ami portait-il un morceau de viande, dernier débris de la provision de la veille. Il nous proposa d'y tailler trois biftecks, et de les arroser d'un bon verre de vin, ce qui fut accepté avec empressement, et nous allâmes nous installer dans une case où fumait un brasier, autour duquel d'autres volontaires faisaient déjà leur cuisine.

Allègre eut bientôt placé la viande au milieu des autres, sur une espèce de gril qu'il avait déterré en un tour de main. Nos morceaux avaient triste mine, auprès de certaines rations bien autrement appétissantes. Je fis remarquer ce contraste à Allègre, qui ne me répondit rien; mais je vis qu'il méditait quelque tour de sa façon. Cependant, exécuter une razzia n'était pas commode, car chacun suivait de l'œil sa portion, et n'était certes pas d'humeur à la laisser dévorer, même par les dents d'un frère.

Peu à peu notre repas achevait de cuire, déjà armé d'un couteau et d'un semblant de fourchette, Buiès se préparait à fonctionner vaillamment, lorsqu'une grande rumeur se fait entendre.

Voilà le général! Garibaldi est ici! et les volontaires se précipitent au-devant d'une foule épaisse qui se pressait dans la rue, se dirigeant de notre côté. J'abandonnai bien vite le déjeuner pour courir mêler mes acclamations à celles de tout le monde. En effet, Garibaldi arrivait en voiture : on l'accompagna tumultueusement jusqu'à la porte d'une maison qu'on lui avait préparée, et la foule ne se retira que

lorsque le héros eût paru sur le balcon, et adressé quelques paroles dont je ne pus saisir le sens, mais qui furent accueillies par une explosion formidable de vivats et d'applaudissements.

Aprés avoir fait ma partie dans cette ovation, je retournai à la case, espérant que mes camarades n'auraient pas profité de mon enthousiasme pour manger ma part. J'y trouvai tout en rumeur; c'était un concert de malédictions et d'imprécations. Les volontaires, qui en masse avaient abandonné leurs plats pour courir au-devant du dictateur, trouvaient en revenant leur viande racornie, desséchée, diminuée de moitié. Quant à Allègre, il était toujours à son poste. Je me demandais pourquoi je ne l'entendais pas se plaindre comme les autres, lorsque la vue de son gril m'expliqua son impassibilité; ma stupéfaction fut grande, car, au lieu de s'amoindrir comme celle des voisins, notre ration avait augmenté considérablement de volume; on eût dit qu'elle avait gagné ce que celles de nos camarades avaient perdu.

Allègre me regarda en souriant, et m'expliqua que, lui seul ne s'étant pas dérangé, sa cuisine n'avait pas souffert. Je compris rapidement la chose, et nous commençâmes à dévorer nos biftecks à belles dents, malgré les coups d'œil et les chuchotements des Italiens, qui, se doutant bien de l'opération qu'Allègre venait de faire subir à leurs provisions, n'en étaient pourtant pas assez sûrs pour formuler leur opinion tout haut.

Presque aussitôt, Garibaldi sortit à cheval pour aller examiner les positions. Buiès s'en fut au moulin; mais moi, qui n'avais rien à y faire, je suivis Allègre qui allait rejoindre son régiment. Nous promenant en amateurs jusque vers les quatre heures du soir, nous passâmes successivement

l'inspection de tous les postes, et nous arrivâmes à Corréolo, où je revis avec plaisir la rue témoin de notre premier succès. Tout en commentant dans ses moindres détails l'affaire de l'avant-veille, nous traversâmes le village, jusqu'au moment où nous fûmes arrêtés par la dernière sentinelle. On ne pouvait aller plus loin sans être enlevé par l'ennemi, car, de distance en distance, on voyait des points noirs s'agiter dans les arbres; de temps en temps des étincelles, rapides comme des éclairs, indiquaient les fusils napolitains, scintillant au soleil couchant.

En ce moment, Allègre vit un paysan qui allongeait timidement la tête par la lucarne d'une maison voisine.

« — Ohé l'homme! avez-vous de quoi boire? »

Rassuré par cette interpellation, le bonhomme descend, ouvre sa porte et nous tend une cartouche pleine de vin de fort bonne mine.

« —N'avez-vous rien à manger? » ajoute notre zouave, que sa manie de cuisiner prend comme un coup de foudre.

L'honnête Sicilien revient peu après avec une demi-douzaine d'œufs. La chose prenant une tournure sérieuse, Allègre dépose son fusil contre la muraille, entre dans la maison, en sort bientôt armé d'un poêlon et portant du bois, un morceau de graisse et une botte d'oi gnons.

En un clin d'œil, il eut confectionné une excellente omelette sur un foyer improvisé; puis, tirant un pain de son bissac, il invita la sentinelle à partager notre festin, et nous nous installâmes à la barbe des royaux, qui, comme le fit remarquer Allègre, pouvaient sentir notre feu. Mais tout en savourant ce repas, nous ne quittions pas la route un seul

instant du regard et nous prêtions l'oreille au moindre bruit.

Je laissai Allègre à sa compagnie et je m'accrochai à la voiture du colonel Dune, qui venait à Méri, où j'arrivai assez à temps pour assister à la rentrée de Garibaldi, aussi bruyante et aussi tumultueuse que son départ du matin. Le général pouvait à peine avancer, tant était grand l'acharnement avec lequel les enthousiastes se précipitaient vers lui pour baiser ses mains et toucher ses habits.

En ce moment mes regards se portèrent sur une foule de gens qui vociféraient et hurlaient près d'une porte gardée par plusieurs sentinelles; je m'approchai et j'appris que c'était la prison où étaient renfermés plusieurs espions que l'on allait fusiller. Comme les factionnaires appartenaient à ma compagnie, je n'eus pas de peine à me faire entr'ouvrir la porte pour examiner les condamnés.

Au milieu d'une salle assez vaste, humide et malsaine, éclairée seulement par une lucarne située au-dessus de la porte, je vis un pauvre diable à genoux, les mains liées derrière le dos, dont les lèvres s'agitaient avec une rapidité fébrile; le bruit que faisait la populace ameutée au dehors ne pouvait le distraire de ses prières, qu'il débitait avec une ferveur convulsive. Une sentinelle m'affirma que depuis plusieurs heures qu'il était renfermé, ce malheureux n'avait pas changé de posture et qu'il n'avait pas cessé un seul instant de marmotter des oraisons.

Dans le fond, perdus dans l'ombre, trois ou quatre condamnés étaient tapis pêle-mêle, entrelacés; on eût dit une nichée de serpents. Sous cet amas de guenilles des yeux ardents comme des charbons incandescents étincelaient avec une expression terrible chaque fois que l'on ouvrait la porte.

Je quittai ces infortunés; le cœur serré, je plaignais leur sort, tout en sachant qu'ils l'avaient mérité ; car, en outre de l'espionnage dont ils s'étaient rendus coupables, on les avait convaincus de quelques petits assassinats.

CHAPITRE XV

Allègre, qui ne pouvait plus se passer de notre société, quitta son régiment, où il s'ennuyait fort, vint nous rejoindre dans la soirée, et il fut immédiatement incorporé.

La nuit fut assez calme, mais dès l'aube on nous fit prendre les armes silencieusement. Vers les quatre heures du matin nous sortîmes en bon ordre pour aller nous ranger en bataille dans le torrent; peu après Medici parut, accompagné de son état-major, nous passa en revue et donna le signal du départ. Où allions-nous? qu'allions-nous faire? personne n'en savait rien. Bientôt nous quittâmes le torrent en nous dirigeant à grands pas du côté de Melazzo, puis nous nous enfonçâmes à gauche. La campagne que nous parcourions est singulièrement caractérisée : on circule dans un véritable labyrinthe, entre des vignes plantées sur des terrains élevés, et entourées tan-

tôt de murs d'une dizaine de pieds, tantôt d'une haie de figuiers que des épines dures, acérées comme des aiguilles, rendent impénétrables. La plaine est parsemée de fermes et de villages qui, dans certains endroits, forment des positions très-faciles à défendre. Après avoir marché assez longtemps dans ce dédale, nous entrâmes dans un hameau nommé Policastrel. Là seulement l'on nous apprit que l'armée napolitaine était sortie de Melazzo et qu'elle marchait au-devant de nous.

A la nouvelle de notre prochaine rencontre avec l'ennemi, et comme s'il se fût agi d'assister à une fête, chacun s'y prépara gaîment; nous abandonnâmes les capotes que nous portions roulées autour du corps; nous jetâmes les sacs, les gamelles et tout l'attirail nuisible à la marche et à la rapidité des mouvements.

On sortit enfin de Policastrel, puis plusieurs compagnies furent détachées en avant, et le restant de la colonne s'arrêta l'arme au pied, prête à tous événements.

Il régnait un profond silence. Tout à coup une vive fusillade se fait entendre et vient réveiller les soldats, qui semblaient plongés dans la torpeur; les oreilles se dressent, les narines se dilatent, les têtes se relèvent. La fusillade se rapproche; les compagnies se détachent une à une et marchent en avant. Tout le premier bataillon est engagé; le feu continue sans interruption.

« *Avanti !* » crie Butera à son tour.

Et nous nous élançons au pas de course en vociférant. Nous arrivons, sans prendre garde aux blessés et aux traînards, sur le lieu de l'action; un nuage épais de fumée nous dérobe l'ennemi, mais ses balles sifflent avec fureur : rangées le long des murs, les compagnies qui nous avaient précédées nous laissent passer devant elles; mais nous nous

arrêtons bientôt indécis à notre tour, car nous ne savons plus où nous sommes.

La mort fait ses ravages.

Une ferme placée sur une terrasse se trouve à notre droite; nous nous y jetons pêle-mêle, en gravissant plusieurs marches et en passant à découvert sous le feu de l'ennemi, qui décime les nôtres. Plusieurs volontaires y sont déjà retranchés et font feu avec énergie, mais nous sommes aussi attaqués par derrière; les balles se croisent avec rapidité.

Malédiction! ce sont les volontaires siciliens qui ont ouvert leur feu sur nous, nous prenant pour des Napolitains. Impossible de se faire entendre; le bruit est épouvantable, les cris sont étourdissants, la maison encombrée ne peut plus abriter personne. La place n'est plus tenable, et les balles ont beau jeu, d'autant plus que nos camarades ne s'aperçoivent pas de leur fatale méprise, et continuent leur feu de plus belle. Nous nous rejetons alors en toute hâte dans la rue; là, au moins, on n'a à redouter que l'ennemi. Toutes les compagnies sont mêlées; les chefs ne peuvent se faire entendre. Les Napolitains embusqués poursuivent leur œuvre de destruction.

« En avant! à la baïonnette! »

Comprenant que c'est le seul moyen de nous tirer de cet affreux passage, nous nous groupons, nous nous précipitons; bientôt notre torrent arrive à un détour de la rue. Tout à coup plusieurs explosions épouvantables nous arrêtent; une poussière, une fumée intolérables nous aveuglent. On roule les uns sur les autres; on se heurte à des cadavres affreusement mutilés, des blessés se traînent, se crispent, râlent et se tordent. . .

« C'est le canon! »

Et les détonations se succèdent.

Et chaque fois des trouées énormes se font dans nos rangs serrés, épais. Les boulets, la mitraille, nous foudroient; une horreur instinctive nous repousse, et nous plions en arrière, étonnés, ahuris, hébétés. La retraite va prendre les proportions d'une déroute.

Des hommes sont coupés en deux; d'autres gisent la tête broyée, les jambes écrasées, les bras emportés; du sang partout : nous en sommes couverts.

Heureusement Cozenz arrive.

Il voit que tout est perdu, que la terreur nous envahit; il lance son cheval, nous fait ranger le long des murailles, et menace de son sabre ceux qui ont des velléités de fuir.

« — Nous sommes coupés! crie un soldat qui est hissé sur un mur. Les Napolitains nous tournent! »

Cozenz fait sonner la retraite, qui s'opère avec assez d'ordre.

L'ennemi entend nos clairons, il nous voit reculer; il avance ses canons et laboure nos rangs à son aise. Un projectile vient frapper un soldat dans les reins; ses entrailles se répandent à terre, une partie est collée à la muraille audessus de nos têtes. Le malheureux se traîne dans son sang, et vainement il cherche à se cramponner à ceux qui sont près de lui. Un autre reçoit un boulet dans la tête : elle éclate comme une bombe. Urzieli, qui est devant moi, tombe, jeté violemment contre la muraille; je le crois blessé, je le relève, je le soutiens.

« — Vous êtes blessé?

— *Niente!* » me répond-il en se palpant.

Il n'est que contusionné; je lâche son épaule, je retire ma main : elle est gluante et humide, des fragments pen-

dent à mes doigts; c'est la cervelle de la tête qui, en sautant, a éclaboussé Urzieli et l'a lancé à terre.

J'essuie au mur ma main avec un dégoût dont le souvenir me fait frissonner encore aujourd'hui. J'avoue qu'en ce moment je me sentis défaillir. Mettre des créatures humaines en pareil état. Oh! les hommes! les hommes!

Les balles font toujours leur ouvrage, mais le canon les fait oublier, et bon nombre d'entre nous tombent à chaque instant, qui mort, qui se tordant dans les dernières convulsions de l'agonie.

La retraite continue.

Il faut refaire sous le feu du canon tout le chemin que nous avions parcouru au pas de course.

« — Et Garibaldi, où est-il? » crient quelques volontaires.

En effet, on n'entend rien à notre droite.

« — Nos amis sont près d'ici, nous avait-on dit; vous n'avez rien à craindre que sur la gauche et en face de vous.

« Si Garibaldi avait été là, murmurent bien des voix découragées, cela ne serait pas arrivé. »

Je me trouve nez à nez avec Tamburini.

« — Comment, vous vous retirez! qu'est-ce qu'il y a donc?

— Il y a que les Napolitains, grâce à leurs canons, nous flanquent une drôle de brûlée! et que, si cela continue, je ne sais jusqu'où ils nous feront la conduite. »

Tamburini peut à peine marcher, son pied le fait encore souffrir; mais ayant appris qu'on allait se battre, il s'était levé et accourait reprendre son commandement.

« — Il fallait leur courir sus, aux canons, et les enlever!

— J'aurais bien voulu t'y voir! »

On arrive enfin près d'une ferme; l'on se jette derrière

en toute hâte. Là, je puis reprendre haleine et me rendre un peu compte de la position.

Je vois défiler devant moi le cortège des blessés et des mourants. Tout ce monde chemine avec peine, se traînant de son mieux, aidé par des camarades et des paysans.

J'aperçois, porté dans une couverture, un jeune homme qui vient d'avoir les deux jambes broyées par un boulet; je reconnais un étudiant de Pise, plein d'enthousiasme et de poésie, avec lequel je m'étais intimement lié.

Ce pauvre enfant, que je voyais ramener tout sanglant, m'avait bien souvent raconté qu'une jeune fiancée l'attendait à son retour lorsque sa patrie serait libre.

Ses grands yeux noirs, déjà éteints, se rallument quand il me voit. Je prends sa main froide, inerte, sanglante, je la presse tendrement; un sourire erre sur ses lèvres décolorées, son beau et doux visage s'illumine d'un éclair de contentement; puis sa tête s'affaisse de côté : la souffrance et la mort reprennent leur proie.

Un autre volontaire, Zucchoni, blessé d'une balle à l'épaule, s'est dépouillé de ses vêtements; le sang ruisselle sur sa poitrine; il va et vient, encourage ses camarades, et cherche à leur prouver que le plomb ne fait point de mal.

J'étais assis sur une marche, le front dans mes mains, lorsque tout à coup je m'entends appeler. Je relève la tête.

C'est Allègre; il a la figure noire comme s'il venait de ramoner une cheminée : il a reçu à bout pourtant un coup de feu dans le visage; heureusement la balle ne l'a pas atteint, mais il a la moitié de la figure brûlée.

« — Buiès est tué, me dit-il; je l'ai vu tomber au moment de la première décharge.

— Pauvre diable! Et je sentis mes yeux se mouiller de larmes.

— Que veux-tu, chacun son tour.

— Oui, c'est vrai, pensai-je en soupirant, chacun son tour. »

Et je jetai un regard d'amour sur le ciel bleu, sur le soleil qui s'élevait radieux et étincelant, sur les montagnes dorées, sur la végétation luxuriante, sur la nature entière; jamais tout cela ne m'avait paru si beau.

En ce moment la fusillade s'engageait sérieusement sur notre droite. Le centre de notre armée, commandé par Medici, donnait vigoureusement.

L'on fait déployer notre régiment en tirailleurs dans les vignes, nous formons une longue chaîne; le canon ne peut pas nous faire grand mal car les boulets passant au hasard, il faudrait une bien mauvaise chance pour être touché.

Nous avançons peu à peu, en faisant feu sur l'ennemi déployé à peu près de la même façon que nous. On se tiraille à une faible distance; je remarque que les Napolitains tirent trop haut : ils sont trop près et ont mal calculé leur hausse ; nos camarades qui sont en arrière doivent souffrir bien plus que nous des balles qui nous sont destinées.

La fatigue cependant commence à m'accabler, j'entre dans une ferme où gisent des morts, des blessés. Un puits, situé au milieu de la cour, est assiégé par une foule altérée; je fais comme elle et je parviens à conquérir quelques gouttes d'eau fraîche.

La ferme est attaquée avec fureur; la fusillade n'a pas d'interruption ; on tire avec rage des murs et des fenêtres.

Je mets le nez à la porte donnant sur la rue, que les balles ennemies parcourent dans toute sa longueur avec des sifflements terribles. Il ne faut pas songer à sortir de ce côté : plusieurs malheureux qui s'y sont aventurés sont étendus la figure dans la poussière.

L'ordre nous est donné de continuer le combat toujours dans les vignes ; on repart donc.

On s'avance lentement en faisant un feu d'enfer, en s'abritant derrière des troncs d'arbres, des mottes de terre, des haies ; l'ennemi paraît reculer.

J'aperçois une sorte de masure où plusieurs des nôtres doivent être assez bien à l'abri ; je me dirige de ce côté, et je trouve Tamburini qui pousse ses hommes en avant.

J'aperçois aussi Buiès en chair et en os, parfaitement vivant et faisant bravement son devoir. Je cours embrasser ce revenant, qui était bien tombé effectivement dans la mêlée, mais qui n'avait éprouvé aucun mal.

Cosenz arrive.

« — Prenez des hommes de bonne volonté, dit-il à un officier, et enlevez cette baraque, là, sur la gauche ; voilà assez longtemps qu'elle nous inquiète ! »

Et il montrait une grande ferme qui se dressait dans un carré de vigne et d'où sortait une grêle de balles.

Quatre hommes, j'étais du nombre, répondirent à cet appel et suivirent l'officier.

Nous partons vers cette maison maudite en rampant dans les vignes comme des reptiles. Les balles frisent les feuilles, dépouillent les ceps autour de nous avec une précision inquiétante. Enfin, arrivés à une certaine distance, nous nous élançons. En quelques bonds, nous sommes sur le seuil ; une malheureuse vache, attachée à une haie, se démène pour rompre son licou et pousse des beuglements d'épouvante.

La porte est fermée, elle résiste à la crosse de nos fusils ; nous avisons une échelle qui nous sert de bélier ; les gonds ne tardent pas à céder sous nos coups furieux, la porte s'ouvre, et, la baïonnette en avant, le doigt sur la détente,

nous nous ruons avec une émotion facile à concevoir, car nous n'étions plus que trois : deux des nôtres étaient restés en route, l'un tué, l'autre blessé grièvement.

Au lieu d'ennemis, trois ou quatre femmes se présentent à nos regards.

L'une, jeune et assez belle, tient un enfant dans ses bras; deux autres sont environnées de bambins qui se blottissent contre elles.

Deux paysans à genoux tendent vers nous des mains suppliantes, et crient d'une voix tremblante de terreur :

« *Viva l'Italia! viva Garibaldi!* »

Dans le fond, des fenêtres sont ouvertes; les habitants nous font signe que les royaux se sont enfuis par là.

Nos fusils prêts à toute aventure, nous exécutons une visite domiciliaire qui n'amène aucun résultat; la famille malheureuse chez laquelle nous venons de pénétrer d'une façon aussi brutale suit avec anxiété nos moindres mouvements.

Nous nous contentâmes de prendre des pastèques qui se trouvaient là et de les dévorer. Je me plongeai la tête entière dans l'une d'elles avec une volupté indescriptible, car il était à peu près trois heures de l'après-midi, et nous n'avions encore rien pris depuis la veille.

Malanchini arriva, rassemblant ses hommes comme il pouvait.

« Il fait chaud aujourd'hui.

— Oui, colonel! mais je crois que le moment du grand coup de feu n'est pas encore arrivé. »

Et je dressai l'oreille en entendant les coups de canon qui devenaient de plus en plus précipités.

« — Tiens! on dirait le canon du fort! Est-ce que Garibaldi en serait déjà là? En avant! cria Malanchini en se dé-

pêchant d'avaler un morceau de pastèque que je lui avais offert. »

Comme nous sortions précipitamment, deux soldats poussèrent vers le colonel un de leurs camarades honteux et confus.

« — Colonel, en voilà un qui a volé dans cette maison!

— Les preuves?

— Les voilà ! »

Et les volontaires firent sortir de la blouse du prisonnier plusieurs objets de mince valeur : un couvert d'argent usé, des boucles d'oreille et quelques piastres.

C'était toute la fortune d'un pauvre paysan qui se tenait là, le bonnet à la main.

« — Cela est-il à toi? lui dit Malanchini.

— Oui, Excellence.

— Nous avons surpris le coupable la main dans le tiroir! » ajoutèrent impitoyablement les volontaires.

L'accusé fit un geste de dénégation; ses genoux flageolaient et pliaient.

« — C'est bien. Rendez tout cela à cet homme, dit Malanchini. Quant à celui-ci, ajouta-t-il en désignant le coupable, punissez-le comme on punit les voleurs à la guerre!

— Non! non! grâce! » hurla le prisonnier.

Et ses cheveux se hérissaient, ses yeux hagards semblaient sortir de leur orbite.

Il cherchait à se défendre, mais ceux qui le tenaient l'entraînèrent.

Je détournai les yeux quand je vis ce groupe disparaître derrière le mur.

Le feu des tirailleurs continuait toujours, mais avec beaucoup moins de violence du côté de l'ennemi; notre clairon sonna l'assemblée, et tous ceux de notre régiment qui purent l'entendre se réunirent en un instant.

Nous avançâmes alors rapidement. Le canon continuait son vacarme, les boulets soulevaient la terre à nos côtés, des balles perdues venaient de temps en temps frapper quelques-uns d'entre nous.

L'ennemi semblait s'être retiré comme par enchantement.

Bientôt vint un guide, bride abattue.

« — Garibaldi est à l'entrée de Melazzo ! En avant !

— En avant ! » commanda Malanchini. Et nous prîmes le pas de course.

Le fort nous apparut couronné de fumée. Ses canons faisaient rage et semaient la route de cadavres et de blessés.

Nous passâmes sans nous arrêter à travers tout ce carnage, et nous arrivâmes bientôt au pont de Melazzo.

CHAPITRE XVI

Garibaldi venait de forcer le passage. Encouragés par leurs premiers succès, les Napolitains s'étaient élancés résolûment à notre poursuite et s'étaient aventurés hors de leurs lignes.

Garibaldi, profitant de cette imprudence inaccoutumée, se précipite sur le flanc de l'ennemi avec une vigueur à laquelle il était loin de s'attendre. Déconcertés, les royaux se rejettent brusquement en arrière et cessent immédiatement leur feu de tirailleurs, cherchant à rentrer dans leurs positions avec beaucoup plus d'entrain qu'ils n'en avaient mis à en sortir.

Mais il est trop tard déjà.

Garibaldi, les repoussant avec un feu meurtrier, arrive presque à l'entrée du pont au moment où les royaux, démoralisés, désorganisés, le repassaient en toute hâte pour se mettre sous la protection du fort. L'artillerie napolitaine, qui était de beaucoup supérieure à la nôtre et qui tirait

avec une grande précision, fit des ravages épouvantables parmi les garibaldiens, qui, pour franchir le passage du pont, furent obligés de marcher à découvert.

Afin de soutenir cette attaque, on amena nos deux canons de Barcelona, et, tant bien que mal, on les fit parler pour la première fois. En même temps, l'aviso le *Tuckery* ouvrit son feu dans la même direction; mais, mal embossé, notre unique bâtiment fit certainement plus de bruit que de besogne, car tous ses boulets se noyaient à plusieurs mètres du rivage.

Nos moyens d'action eussent certainement été impuissants, si par son sang-froid et son courage inouïs notre général en chef ne fut parvenu à rétablir l'équilibre.

On réussit enfin à traverser le pont et à entrer dans la ville derrière les fuyards napolitains, qui, saisis d'une panique inexprimable, coururent s'enfermer dans la forteresse dont le canon commença alors à ravager la campagne couverte de nos troupes; et jusqu'à la nuit, le passage qui avait été si meurtrier fut foudroyé sans relâche.

Tout cela se passait pendant que nous étions développés en tirailleurs dans la plaine. Nous ne pûmes donc assister à cette partie la plus émouvante du drame sanglant. Quand nous atteignîmes le pont, une multitude de volontaires, les uns morts ou blessés, les autres épuisés de fatigue, étaient couchés à l'abri derrière un pâté de maisons. Je jetai un regard sur le pont que la mitraille et les boulets balayaient dans toute sa longueur; il était pavé de cadavres horriblement défigurés, écrasés, broyés... C'était pourtant là qu'il fallait passer, car il n'y avait pas d'autre moyen d'entrer dans Melazzo.

« Allons, me dit Tamburini, en avant!

— Diable! cette fois-ci, nous y laisserons notre peau, c'est sûr!

— Tant pis! encore un coup de collier, et nous sommes dans la ville.

— En avant donc! »Puis, enfonçant mon képi sur le nez, je suivis Tamburini, qui, en quelques bonds, fut de l'autre côté avec sa petite Palermina.

La mitraille pleuvait, c'était un véritable ouragan.

Nous fûmes nous blottir sous de gros bateaux tirés sur le sable.

Après avoir repris un peu haleine, nous gagnâmes facilement les maisons, contre lesquelles il fallait se glisser comme des rats, car le canon faisait des ravages épouvantables; les éclats de pierre surtout étaient à redouter.

Dans Melazzo, les volontaires qui s'étaient emparés des maisons nous firent signe de suivre la gauche des rues pour éviter les balles.

Nos troupes occupaient déjà la première porte du fort. Entre ce bâtiment et la citadelle se trouvaient des maisons, des masures, des églises, enfin un groupe de constructions coupé par des rues ou plutôt par des ruelles étroites. Nous arrivâmes sous une vaste voûte où une quantité des nôtres construisaient des barricades, murant pour ainsi dire l'ennemi dans son trou, car malgré sa fusillade vive et ardente, il était réduit à l'impuissance; ses boulets passaient sur nos têtes et allaient se perdre dans les rues de la ville ou dans la campagne.

Sous cette voûte, Tamburini et moi nous nous étendîmes à terre, littéralement morts de fatigue, de soif et de faim.

Le jeune Russe était entré dans la ville un des premiers avec Malakari, derrière Garibaldi. Il vint nous rejoindre,

accompagné d'un jeune Parisien, nommé Durand, doué d'une force athlétique, qui la veille attendait sous les verrous le moment d'être fusillé pour avoir frappé un officier.

Dès qu'il avait entendu gronder le canon, notre compatriote s'était dressé comme un lion et, bousculant les sentinelles qui le surveillaient, il s'était précipité sur le lieu du combat, tête nue et sans armes; puis, ramassant le fusil d'un soldat mort, se jetant bravement dans la mêlée, sous les yeux du général, un des premiers il avait aidé à enfoncer la porte de la ville.

Aussitôt que les Napolitains furent en fuite, Garibaldi lui demanda son nom pour le nommer officier. Mais Durand n'osa accepter sans raconter en peu de mots son histoire.

Surpris de cette franchise naïve, le général se contenta de faire grâce à ce héros insubordonné, et de lui promettre de se souvenir de lui à la première occasion.

Le jour était à son déclin et la fusillade cessait peu à peu autour du fort. Le canon seul, malgré la brume du soir, continuait à gronder dans les airs.

Buiès et Allègre, dont j'avais été séparé depuis le matin, vinrent s'étendre près de nous, et, après s'être reposés quelques instants, allèrent aux provisions.

Tamburini et moi, ne voyant point revenir Allègre et son compagnon, nous ne tardâmes pas à les imiter et à descendre dans la ville pour chercher fortune; mais bientôt un tapage infernal attira notre attention. C'était la populace, mêlée à quelques volontaires siciliens, qui envahissait une maison, brisait les meubles et les jetait par les croisées. Dans la rue, une bande de mendiants, hommes, femmes, enfants, se disputaient les lambeaux de ce mobilier, avec une avidité bruyante, que ne pouvaient calmer ni les boulets, ni l'obscurité qui croissait rapidement.

Enfin des officiers arrivèrent, nous nous joignîmes à eux, pour mettre un frein à cette fièvre dévastatrice qui menaçait de s'étendre plus loin.

Après avoir fureté à droite et à gauche, nous arrivâmes sur le quai littéralement jonché de volontaires qui oubliaient philosophiquement dans le sommeil les fatigues du jour. J'entrai alors avec Tamburini dans une boutique d'épiceries, complétement pillée. Dans l'obscurité, je mis la main sur une petite lanterne toute garnie et remplie d'huile; c'était une bonne fortune en pareil moment, car la ville entière était ensevelie dans l'ombre. Nous pénétrâmes dans l'arrière-boutique, mais nous en sortîmes au plus vite, car il n'y avait là qu'un cadavre nu jusqu'à la ceinture, étendu sur le parquet, la poitrine crevée par un boulet; quant aux tiroirs, aux casiers brisés, défoncés, ils ne contenaient pas le moindre vestige de denrée coloniale.

Les autres boutiques que nous visitâmes sur le quai étaient dans le même état. Les propriétaires avaient probablement emporté ce qu'ils avaient pu; les soldats napolitains, en se retirant, avaient pris le reste; et les nôtres, leur succédant, n'avaient pu que glaner.

Les maisons étaient sombres, pas une lumière ne brillait aux fenêtres.

Nous commencions à nous décourager, et nous allions renoncer à nos investigations, lorsque Tamburini aperçut à travers une persienne une légère lueur :

« C'est habité ici, » dit-il en heurtant à la porte.

Personne ne répondit. Je frappai alors d'une façon plus accentuée sans que rien ne bougeât. Je n'en continuai pas moins à frapper avec la crosse de ma carabine, comme un homme qui tient à ce qu'on se dérange pour lui. A la fin

cette persistance nous réussit, et, au moment même où nous jugions que nos efforts étaient infructueux, une fenêtre s'ouvrit doucement, une main souleva la jalousie et une voix se fit entendre, demandant ce que nous voulions :

« Nous désirons nous reposer, dit Tamburini en italien.

— Allez à l'auberge, au bout de la rue à gauche.

— Non : elle est pleine, et c'est ici que nous désirons loger.

— Mais, reprit la voix d'un ton lamentable, ce n'est pas une *locanda*.

— Nous ne resterons qu'un petit moment, insinua Tamburini de sa voix la plus douce, nous boirons un verre d'eau et nous partirons de suite. »

La tête disparut. On semblait nous avoir oubliés ou espérer que nous étions partis. Pour dissiper cette illusion, nous frappâmes de nouveau, mais cette fois avec autorité et à coups précipités.

Bientôt nous entendîmes dans la maison des pas lourds et traînants, qui faisaient crier les marches de l'escalier ; un petit guichet s'entr'ouvrit, à travers les mailles duquel une mine longue et inquiète nous observa assez longtemps :

« Nous sommes deux seulement, signor, » dit Tamburini.

De lourds verrous grincèrent, l'épaisse porte s'entr'ouvrit et nous nous glissâmes en nous faisant aussi minces que possible.

Des volontaires, qui, couchés près de la porte, assistaient à cette scène, avaient sans doute déjà tenté la même entreprise, mais avec moins de persistance ; lorsqu'ils nous

virent réussir, ils se levèrent, emboîtèrent le pas derrière nous, et, malgré les efforts de celui qui ouvrait la porte, nous nous trouvâmes dans l'escalier huit au lieu de deux, en dépit des protestations des habitants, qui se demandaient avec effroi si l'armée entière n'allait pas, homme par homme, envahir leur domicile.

Tamburini et moi ouvrîmes la marche, et nous ne fûmes pas longs à pénétrer dans une sorte de salle à manger fort spacieuse, au milieu de laquelle, sur une grande table, trônait tout fumant, et jetant une vapeur odorante, un énorme plat de macaroni flanqué de deux belles dames-jeannes évidemment pleines de vin.

Autour de cette bienheureuse table se tenaient rangés six prêtres, les yeux démesurément ouverts, le nez allongé, la bouche béante, car ils voyaient entrer avec stupeur au moment même où ils étaient sur le point de se mettre à table, des convives aussi nombreux qu'indiscrets.

A la contemplation de ce festin si brillant, si inattendu, je poussai un éclat de rire significatif qui dut faire frémir les bons pères. Je posai lestement mon fusil dans un coin, défis ma cartouchière, me débarrassai de tout mon harnais, et, tirant poliment mon képi, pour saluer le macaroni plutôt que la société, je m'installai à table sans plus de façon. Mes camarades ne furent pas longs à m'imiter pendant que Tamburini, toujours courtois, prononçait un speech aux braves tonsurés, pour les remercier, au nom de l'Italie, de leur généreuse invitation.

Je n'ai rien vu de plus comique que la figure bouleversée de ces bonnes gens en voyant leur repas s'engloutir avec une rapidité effrayante.

« Messieurs, c'est notre dîner, hasarda un gros rougeaud

au nez bourgeonné, à la lèvre épaisse et pendante, en joignant les mains.

— Merci alors mille fois, dit Tamburini, c'est un sacrifice qui vous sera compté là-haut. »

Et il avala un verre d'excellent vin dont les deux dames-eannes étaient remplies.

« C'est une confrérie ici, ajouta en levant les yeux au ciel un long maigre à la figure sèche et osseuse, et nous sommes pauvres !

— Eh bien tant mieux, vous devez être habitués à jeûner !

— Oh ! Buiès, où es-tu ? » pensais-je en savourant un verre de vin et en me renversant sur ma chaise, les yeux à demi fermés pour mieux goûter un bien-être inexprimable.

Nos hôtes se regardaient avec une consternation qui devenait de plus en plus amusante ; jamais je ne m'étais senti aussi heureux.

Le macaroni disparaissait, le vin se buvait, la gaieté revenait, et l'on devisait joyeusement sur les événements de la journée : chacun raconta ses exploits ; puis, quand on eut bien parlé, on entonna les chants patriotiques, et enfin la gaudriole, pendant que les propriétaires du logis se promenaient derrière nous avec désespoir ; je surpris même des larmes de douleur dans les yeux de l'un d'eux.

Ils juraient, mais un peu tard, qu'on ne les y prendrait plus.

« Je mangerais volontiers un morceau de fromage, dit Tamburini, vous devez en avoir.

— Non, signor, » murmura un de ces infortunés ; et il jetait un regard d'angoisses sur une armoire placée dans le fond de la salle.

Je saisis ce coup d'œil et me dirigeai vers l'armoire qu'il me dénonçait, je l'ouvris et j'aperçus en effet un beau fromage à peine entamé. Un autre volontaire vint fureter à son tour et découvrit un paquet de café, une boîte pleine de sucre et une belle bouteille de rhum.

« Mais c'est pour déjeuner demain, hurlèrent les prêtres.

— Merci, dit Tamburini, vous êtes mille fois trop bons : vive l'Italie !

— Vive l'Italie ! » répétâmes-nous en chœur.

Un grognement sourd répondit à notre manifestation patriotique ; je me retournai, une de nos victimes s'était laissé aller sur une chaise, je crus qu'elle allait s'évanouir ; sa tête pendait sur sa poitrine, son crâne chauve s'agitait avec désespoir.

Pendant ce temps, l'un d'entre nous avait fini par trouver du charbon, aussi le feu fut-il bien vite allumé, l'eau chauffée, le café confectionné et dégusté sans que le pousse-café fût oublié ; tout cela, malgré les récriminations des saints hommes, qui trouvaient sans cesse quelque obstacle que nous finissions par franchir ; mais toujours avec forces politesses, maints remercîments ; nous étions d'une aménité, d'une cordialité exquises. Les cigares furent allumés, les pipes bourrées, et bientôt la salle à manger fut remplie par un brouillard épais qui faisait tousser, cracher, moucher nos hôtes avec fureur.

Peu à peu le sommeil nous gagna. Quant à moi, assoupi dans un grand fauteuil à oreilles, me laissant aller à mes rêveries, je digérai fort à mon aise le bon dîner que la Providence nous avait envoyé ; j'eusse volontiers passé ma nuit dans cette position ; mais les autres, qui n'étaient pas tout à fait aussi commodément, demandèrent aux religieux où ils couchaient ordinairement.

Un frisson parcourut les membres de ces pauvres malheureux; ils répondirent précipitamment que leurs lits et leurs matelas avaient été emportés, et, finissant par s'exaspérer, ils nous signifièrent que nous n'avions plus qu'à nous retirer.

Cette sortie de la part de nos bienfaiteurs nous parut de fort mauvais goût; nous leur rîmes au nez, et l'un de nous, ouvrant une porte, aperçut des matelas ficelés et roulés, prêts à être transportés. Nous les tirâmes au milieu de la salle à manger; chacun en prit un ainsi qu'un oreiller et s'installa de son mieux.

Je regardai les prêtres en ce moment, ils n'avaient plus forme humaine; verts, jaunes, rouges, ils passaient par toutes les teintes de l'arc-en-ciel. L'un d'eux s'était jeté à genoux, et la tête dans ses mains priait avec ferveur; je suis sûr qu'il adressait une oraison au diable pour qu'il voulût bien nous emporter; quant aux autres, hébétés, ahuris, ils se regardaient avec désolation.

Riant sous cape des mines de nos amphitryons, nous nous étendîmes tout à notre aise sur ces moelleux matelas :

« Il est fâcheux que les bons pères ne soient pas mariés! soupira un impie qui ronflait déjà à moitié.

— C'est vrai, cela est bien fâcheux, la soirée eût été complète! »

Puis chacun s'endormit avec la conscience tranquille. A nous voir, on eût dit un innocent troupeau d'agneaux.

Je laisse à penser les yeux irrités qui nous regardèrent, les épithètes latines peu sympathiques dont les aimables ecclésiastiques durent nous gratifier, pendant que nous goûtions les douceurs du sommeil, surtout s'ils entendirent quelqu'un parmi nous en rêvant rire de l'aventure.

Le lendemain à la pointe du jour, nous fûmes réveillés par les clairons qui appelaient aux armes.

Les bons pères avaient probablement été sur pied toute la nuit, car ils se trouvaient encore dans la position où nous les avions laissés la veille; mais leur mauvaise humeur pendant cette longue insomnie avait été loin de se calmer, et les regards d'indignation qu'ils nous jetèrent, lorsque nous nous habillâmes pour sortir, furent tels, qu'ils me font rire aux larmes encore aujourd'hui lorsque cette scène me revient à la mémoire.

Nous nous précipitâmes dans les bras des révérends avec un élan de reconnaissance si sincère, nous les embrassâmes malgré eux avec une si grande frénésie, qu'ils durent avoir une furieuse envie de nous mordre; puis nous les quittâmes en leur souhaitant toutes les prospérités imaginables et en les couvrant de bénédictions.

La porte de cette maison hospitalière se referma derrière nous avec un gémissement auquel nous répondîmes par un éclat de rire général, et nous nous séparâmes pour regagner nos régiments respectifs.

CHAPITRE XVII

Garibaldi, avec tout son état-major, avait passé la nuit sur les marches d'une église au milieu de ses soldats. Malanchini, qui se trouvait près du général, m'aperçut, donna l'ordre de me laisser passer et me fit asseoir à terre à côté de lui.

De là, on pouvait découvrir le quai couvert de nos troupes qui, venant de se réveiller, nettoyaient leurs armes et se préparaient à combattre de nouveau. La mer était d'un bleu admirable, et les montagnes et la plaine de Melazzo commençaient à se dorer des rayons du soleil.

Le général en chef, assis sur une chaise, la main appuyée sur son sabre, jouait avec une lanière de cuir, sorte de cravache américaine, qui pendait à son poignet. De son

œil doux et calme, il contemplait son armée, tout en mâchant quelques olives, qu'il prenait à côté de lui des mains d'un de ses aides de camp.

Je me couchai donc près de Malanchini avec Tamburini et Palermina à côté de Malakari qui nous offrit des olives. Puis une cruche d'eau à laquelle chacun se désaltéra circula de mains en mains : ce fut là tout le déjeuner de l'état-major de Garibaldi le lendemain de la bataille de Melazzo.

De mon poste, je pouvais examiner en détail tout ce qui se passait autour du général ; je me trouvais ainsi mêlé aux acteurs principaux du grand drame dont j'étais un des humbles comparses ; aussi je ne perdais pas une parole, pas un geste de tous ceux qui s'agitaient devant moi.

La fusillade avait complètement cessé depuis la veille; mais il était évident qu'une crise terrible se préparait.

Garibaldi, sans nul doute, envisageait la position comme tout le monde, et ses incertitudes devaient être d'autant plus poignantes, que sur lui seul reposait toute la responsabilité d'événements aussi graves. Pourtant aucune émotion, aucune faiblesse ne troublait son visage; malgré les torrents d'idées qui certainement tourbillonnaient dans son cerveau, ses traits conservaient un calme simple et digne, une noble sérénité qui rassurait les plus timides et donnait l'espérance à tous.

A chaque instant, des guides, des paysans, venaient remettre au général des dépêches et des avis. Il en prenait lecture sans trahir la moindre impression.

Je vis venir de loin mon baryton de Barcelona, toujours en costume noir. Il monta lentement les marches, et, ôtant majestueusement son feutre, dont les longues plumes



balayèrent la terre, il s'avança et remit à Garibaldi une lettre dont il était chargé. Sa tournure, pleine de dignité et de grâce, si elle n'avait pas un peu rappelé les planches par une certaine exagération dans les gestes, eût été parfaite.

Quoi qu'il en soit, le groupe de ces deux hommes, autour desquels étaient réunis une foule de personnages accoutrés de la façon la plus bizarre, se détachait admirablement sur le bleu foncé de la mer et sur les montagnes encore à demi enfouies dans le brouillard du matin. Il faudrait l'imagination d'un Rembrandt ou d'un Veronèse pour rêver un tableau d'une simplicité aussi grandiose, d'une majesté aussi émouvante. Cette mise en scène, dont la nature seule faisait tous les frais, ces acteurs étranges, passionnés, me font trouver fades aujourd'hui les poëtes fiers et originaux qui me faisaient rêver et frissonner autrefois.

Un groupe tumultueux s'arrêta au pied de l'escalier; un volontaire s'en détacha, portant au bout de son fusil un chapeau et un habit d'amiral napolitain. D'énormes broderies d'or fin ruisselaient sur toutes les coutures de ce vêtement, ainsi que sur les rebords du tricorne frangé de plumes blanches; le tout étincelait au soleil.

Le volontaire qui avait fait cette capture refusait de la céder à un officier, qui insistait pour s'en emparer.

« Enlevez de devant mes yeux cette ignoble livrée, elle me fait horreur! » s'écria Garibaldi, impatienté de cette discussion et faisant un geste de dégoût.

La guenille dorée disparut en effet, emportée par le volontaire, à qui elle ne semblait pas produire la même impression.

On amena en cet instant le commandant du *Tuckery*. A sa vue, Garibaldi tressaille; ses lèvres se serrent, une expression d'indignation se montre sur son visage, ses yeux s'allument d'un feu subit, ils lancent des étincelles.

Le dictateur attend que le capitaine du *Tuckery* soit arrivé auprès de lui, et, se dressant alors brusquement :

« Monsieur, dit-il d'une voix brève et impérieuse, vous avez compromis hier le succès de la journée. Le conseil de guerre va être assemblé à l'instant même, et, si vous êtes coupable, vous serez fusillé !

— Allez, » ajouta-t-il en frappant sur son sabre et en indiquant la porte de l'église.

Le marin cherchait à balbutier quelques paroles de justification.

« Vous vous expliquerez devant le tribunal! Qu'on emmène cet homme et qu'il soit gardé à vue ! Enlevez-lui son épée ! »

Plusieurs soldats s'élancèrent et disparurent aussitôt, emmenant leur prisonnier qui baissait la tête, et sur la figure duquel se lisait une indicible émotion.

Le *Tuckery* était l'ancien *Véloce*, qui avait déserté la marine napolitaine pour se mettre à la disposition du dictateur, l'équipage avait été conservé en entier; c'était donc le même commandant qui avait à rendre aujourd'hui un compte si sévère.

Au lieu de s'embosser, ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, de manière à empêcher l'artillerie ennemie de défendre le pont, il avait été se placer beaucoup trop loin, de sorte que ses boulets tombaient inutilement dans la mer. Le capitaine prétendait que, sa machine étant en mauvais

état, il n'avait pu manœuvrer à son aise et s'approcher davantage sans compromettre le navire qui lui était confié.

Après cette affaire, qui nous avait péniblement émus, on vint nous prier de nous lever. Nous étions couchés sur la couverture du général. Nous obéîmes avec empressement et la couverture fut pliée. Garibaldi avait demandé son cheval, et naturellement il emportait tout son bagage, se composant de cette couverture noire, qui, en campagne, quelle que soit la saison, lui sert de tente et de lit.

Bientôt Garibaldi disparut, traversant au grand galop de son cheval les lignes de ses soldats qui le saluèrent de leurs cris de joie.

Il était près de midi, le soleil avait tourné l'église, et ses rayons dévorants nous chassèrent des marches; nous descendîmes dans la ville, qui présentait un spectacle des plus curieux.

Les vivres commençaient à affluer, et il était temps, car, ainsi que je l'ai dit, les boutiques étant désertes ou fermées, il ne fallait songer à rien acheter.

Des troupes nouvelles arrivaient à chaque instant, se rangeaient sur les places ou s'installaient dans les églises, dans les couvents et même dans les maisons.

La nuit vint, mais cette fois nous ne pûmes déterrer aucun souper. Nous retournâmes, il est vrai, au couvent où la veille nous nous étions si agréablement offert l'hospitalité; mais, cette fois, ce fut sans succès, et, nous eûmes beau frapper, pas le moindre bruit ne répondit à notre appel, pas la moindre lumière ne vint déceler la présence des bons pères.

Il fallut, bon gré mal gré, se contenter de biscuit dur et

d'oignons crus, puis s'endormir à terre, dans un coin de rue, le long d'une porte.

Le lendemain au point du jour, nous fûmes réveillés par une assez vive fusillade engagée entre le fort et les barricades qui le cernaient.

J'allai faire une visite de ce côté; il fallait raser les murailles et ramper à terre, car les Napolitains aux aguets lançaient une pluie de balles sur tout ce qui se montrait.

Les volontaires s'amusaient à agiter des képis sur des baïonnettes et riaient des efforts des ennemis, qui s'évertuaient à atteindre ces épouvantails.

Ce jeu dangereux coûta la vie à bon nombre des nôtres; mais il fallait bien se distraire.

Les uns après les autres, je visitai presque tous les avant-postes; le dernier était installé dans une sorte de couvent, où nos camarades avaient déterré plusieurs tonneaux de vin et toutes sortes de comestibles; aussi tenaient-ils table ouverte pour les touristes qui se hasardaient jusque-là.

Les chansons, les joyeux refrains, résonnaient dans la pieuse enceinte, malgré les balles qui venaient ricocher jusque sur la table, et qui étaient toujours accueillies par des éclats de rire.

Je pris part à cet étrange festin, mais je fus bientôt dérangé par le clairon qui appelait aux armes.

Les troupes se rangèrent en bataille, et on donna l'ordre de ne pas s'éloigner.

Dans ce moment de désœuvrement paraît, à l'entrée de la baie, un petit navire à vapeur sans pavillon, marchant à toute vitesse. A peine est-il dans les eaux de Melazzo, qu'un nuage de fumée s'échappe des embrasures de la for-

teresse ; un bruit terrible, suivi d'un long sifflement, se fait entendre.

Le navire continue sa marche sans avoir l'air de s'inquiéter de tout ce tapage ; le boulet tombe à un mètre environ du beaupré ; un hourra des volontaires accueille cet insuccès.

Un second coup est tiré. Nous attendons avec anxiété ; le boulet, cette fois, tombe beaucoup plus loin que le premier : nos sifflets et nos huées montent jusqu'au fort, faire frémir de rage les canonniers napolitains.

Une grêle de projectiles, aussi mal dirigés que les précédents, répond à nos railleries, nous les saluons avec les mêmes cris. Enfin le navire déploie le pavillon américain. C'était ce que le fort voulait, car il cesse son feu immédiatement.

Au même moment, une petite goëlette, fuyant à toutes voiles, rangeait la côte opposée au quai de Melazzo ; elle marchait fort rapidement, déployant un énorme pavillon.

C'était l'*Emma*, à bord de laquelle Alexandre Dumas, notre inventif écrivain, avait gagné la bataille de Melazzo et d'où il avait daté la fameuse lettre : « Mon cher Carini... »

Quoique chargée de lauriers, l'*Emma* disparut avec une rapidité merveilleuse ; heureusement pour ce petit bâtiment, Bosco ne put deviner qu'à sa barbe le nouveau Tyrtée immortalisait la maladresse des canonniers napolitains.

Pendant ce temps circulaient des rumeurs de reddition de la place, auxquelles j'attachais une maigre importance, malgré mon désir de voir cette affaire s'arranger à

l'amiable, désir partagé, j'en suis convaincu, même par les plus enragés mangeurs de mitraille.

On parlait d'insubordination causée par le manque d'eau et de vivres; les versions les plus extraordinaires se répandaient, mais personne ne savait à quoi s'en tenir sur la position réelle de la garnison assiégée; toujours est-il qu'en contemplant les hautes et épaisses murailles de la forteresse, garnies de bons et gros canons, derrière lesquels se trouvaient bien à l'abri près de sept mille hommes, on ne pouvait s'empêcher de réfléchir.

Au milieu de cette agitation, on vit arriver deux navires français, qui jetèrent l'ancre près de nous. L'un était la *Mouette*, aviso de l'État; l'autre, le *Protys*, bâtiment du commerce.

J'avoue, devrait-on me taxer de chauvinisme, que je fus ému jusqu'aux larmes en voyant le drapeau de mon pays flotter fièrement si près de nous, et ce fut avec un véritable plaisir que je courus serrer la main aux braves marins qui déposèrent à terre le commandant de la *Mouette*.

Il me semblait qu'il y avait déjà un siècle que j'avais quitté la France; les affections que j'avais laissées me revinrent à la mémoire, les souvenirs de ma jeunesse, les rêves d'autrefois, les espérances déçues, les mauvais jours même, se déroulèrent en un instant devant mes yeux. Je sentis mon cœur se serrer en songeant à tout ce que j'avais quitté, et je pensai avec un certain effroi au chemin qu'il me fallait faire encore pour regagner mes modestes pénates, si toutefois je devais jamais les revoir.

Ce tribut à la faiblesse humaine, auquel sont soumises même les natures les plus bronzées, je le payai largement;

mais ce nuage ne fut pas long à se dissiper, car, dans une vie aussi aventureuse et aussi accidentée, les impressions se succèdent avec une telle rapidité, qu'elles ne peuvent pas être bien profondes.

CHAPITRE XVIII

Après une nuit passée en compagnie de Tamburini, qui m'avait généreusement offert l'hospitalité dans une espèce d'hôtel borgne envahi par des officiers, je retournai de bonne heure sur le quai, où je rencontrai Buiès et Allègre se livrant à une promenade sentimentale en combinant les plans les plus extravagants du monde pour trouver un déjeuner.

Buiès avait passé une nuit orageuse. Alléché par un tapage infernal, il était entré dans une maison, espérant y trouver de joyeux convives enchantés de l'admettre à partager un splendide festin; mais point: des volontaires ivres s'étaient installés de vive force, malgré les propriétaires. Sous prétexte de découvrir des futailles de vin, les envahisseurs fouillaient tout, brisant les carreaux et les meubles, ignorant, ou plutôt oubliant, les insensés, qu'ils se rendaient coupables du crime de pillage, délit pour lequel Garibaldi se montrait impitoyable.

A peine le malheureux Buiès mettait-il le pied dans ce

Capharnaüm, qu'une patrouille y faisait irruption ; une rixe s'ensuivit et force resta à l'autorité garibaldienne, qui, en sa qualité d'autorité, ne manqua pas d'entraîner battus et battants.

Buiès eut toutes les peines du monde à expliquer à un officier, qu'il était entré à la suite de la patrouille pour rétablir l'ordre. L'officier crut mon ami, qui put ainsi se tirer du guêpier. Quelques instants après, il rencontra Allègre, qui le conduisit dans une maison où à force de génie fut confectionné un repas digne d'Apicius. Si l'on mangea bien, on but mieux encore, et le pauvre Buiès vida tant de cartouches de vin, qu'au sortir de table il prétendit escalader lui-même le fort, et qu'il démontra à Allègre qu'un Français n'avait que faire de tant de soldats pour prendre une bicoque.

« Une échelle et une trique, et c'en est assez, » criait notre vaillant, tandis qu'Allègre, non moins ému, renchérissait sur son camarade, prétendant qu'une échelle était de luxe et qu'il suffisait de se tenir mutuellement le pied.

Montés à ce point, les deux amis se mirent en route pour réaliser ce beau projet, s'enhardissant par leurs cris et ameutant la population par des chants patriotiques. Heureusement qu'ils se heurtèrent à une barricade gardée par des soldats de notre compagnie, qui, sages comme des gens à jeun, les arrêtèrent, les calmèrent et les étendirent sur une couverture, où nos deux héros se consolèrent dans un lourd sommeil de n'avoir pu se couvrir d'une gloire immortelle.

Contrairement à ce que je pensais, les négociations étaient ouvertes pour la reddition de la place ; mais un événement inattendu vint compliquer la situation et faillit donner raison à mes tristes prévisions.

Vers deux heures, j'étais sur la jetée, occupé à dessiner la ville, lorsque je vis apparaître, doublant le cap, une frégate marchant à toute vapeur, et suivie par trois autres navires, tous quatre portant à la corne d'artimon le drapeau des Bourbons.

En allant chercher Tamburini pour qu'il pût assister à ce qui allait se passer, je rencontrai Garibaldi qui débouchait sur le quai. Le dictateur n'avait pas encore reçu la nouvelle de l'arrivée de ces renforts ennemis, quand un officier de la marine révolutionnaire lui montra les navires jetant l'ancre à une demi-encâblure.

J'examinai en ce moment la figure de Garibaldi : pas un muscle de son visage ne bougea; impassible, jetant sur la flottille ennemie un regard indifférent, il donna, de sa voix habituelle, l'ordre de sonner aux armes, et poursuivit sa route. Le commandant de la *Mouette*, qui l'accompagnait, lui serra la main et descendit dans son canot pour regagner son bâtiment.

L'assemblée fut sonnée en toute hâte, et bientôt toute l'armée fut rangée en bataille sur le quai.

Alors Garibaldi, avec une audace inouïe, passa, sous le canon ennemi qui pouvait nous foudroyer à bout portant, une revue de ses volontaires.

Je ne puis me rappeler sans émotion l'imposant spectacle de cet homme marchant fier et tranquille devant ses compagnons d'armes, alignés comme en pleine paix sur un champ de manœuvre, tandis que la musique unissait ses accords entraînants aux clameurs enthousiastes des volontaires, et que le soleil, un soleil d'Austerlitz, faisait miroiter les armes et bouillir les cerveaux.

Cependant je dois avouer que je n'étais point sans inquiétude, et que je m'attendais à voir arriver de ces sabords

béants quelques bonnes volées de mitraille. A chaque instant, jetant sur la flottille royale un regard plein d'anxiété, je me permettais de trouver que la revue était interminable. Mais le général la prolongeait à dessein, car il savait qu'avec des ennemis pareils à ceux que nous avions en face de nous, s'est être redoutable que de le paraître. En cette occasion, Garibaldi mettait en pratique la parole de Danton : « *Il faut leur faire peur !* »

Après cette bravade, dont les Napolitains n'osèrent profiter, on nous fit rentrer dans les rues, et le quai redevint désert.

Avant l'arrivée de la flotte, Garibaldi voulait que la garnison partît en laissant armes et bagages. Il demandait même que Bosco se rendît à discrétion.

« Je veux jusqu'à son bonnet, » disait-il en parodiant le général napolitain qui, en quittant Naples, avait dit à son maître : « Sire, je veux prendre la tête de Garibaldi et l'apporter à vos pieds ! »

Mais la présence de la flottille vint rendre les vaincus moins conciliants, et les conférences, devenues fort orageuses, furent sur le point de se rompre brusquement. Garibaldi exposait alors certain argument qui décidait les Napolitains à renouer les négociations.

« Si, dans six heures, disait le général, tout n'est pas signé, je fais sauter la grande tour du fort, que nous sommes en train de miner. Alors ni grâce ni pitié, vous l'aurez voulu. Que le sang italien retombe sur vous!

— Mais, répondaient les royaux, notre flotte et le fort vont bombarder la ville et ensevelir les garibaldiens sous les décombres ! »

Alors Garibaldi leur démontrait clairement que ses compagnons, groupés au pied de la citadelle, n'avaient rien à

craindre de son feu, à moins que la flotte ne consentit à ensevelir dans les mêmes ruines ennemis et amis.

Je ne sais pas jusqu'à quel point pouvaient valoir les raisons du général; mais, quelque excellentes qu'elles pussent être, nous n'en apprimes pas moins avec joie que la capitulation était signée.

Garibaldi seul était navré : il lui avait fallu renoncer à Bosco et à son bonnet.

Dans la nuit arrivèrent plusieurs vapeurs de commerce nolisés par le roi de Naples pour transporter les troupes, qui avaient obtenu d'emporter avec elles leurs armes, leurs bagages et leurs canons de campagne. Les mulets et les chevaux devaient nous rester.

Vers sept heures du matin, je me rendis à la porte du ort pour voir s'exécuter la capitulation. Déjà plusieurs colonnes de nos troupes se massaient aux environs, tandis qu'une haie se formait dans la direction du quai, quand une foule de volontaires se précipite vers le rivage en criant : « Voici Bosco qui part ! »

Curieux de voir l'illustre guerrier, je me dirigeai en toute hâte vers le point désigné.

Bosco, redoutant une ovation peu flatteuse, était sorti incognito, suivi seulement d'un aide de camp et d'une ordonnance. Mais il ne put échapper à l'admiration générale, car les habitants des villages voisins, ayant appris la capitulation, étaient accourus pendant la nuit pour assister à l'humiliation de leurs oppresseurs. Aussi, lorsque le principal auteur de leurs maux vint à paraître, un cri d'indignation et de haine sortit de toutes ces poitrines, écrasées si longtemps par une main de fer. Les cris de : « Bourreau ! assassin ! lâche ! parjure ! » se heurtèrent dans l'air, et, sans l'intervention des volontaires, Bosco, si fier, si arro-

gant la veille, eût été, comme Orphée, déchiré par les Ménades siciliennes.

Devant cet horrible accueil, pâle et honteux, Bosco tenta de sourire avec ironie, mais il s'embarqua muet et sombre; et lorsque le canot qui le portait eut gagné le large, le général bourbonien se retourna, debout, les yeux étincelants de colère, mordit ses lèvres avec rage, se laboura la poitrine avec ses ongles. Une immense huée s'éleva du sein de la foule; les sifflets vibrèrent et vinrent le frapper au visage comme un soufflet; Bosco s'assit alors et se cacha la tête dans ses mains.

Le châtiment de cet homme me rappela la réception faite à Haynau, le fouetteur de femmes, par les brasseurs de Londres; et, malgré la répugnance que j'éprouvais à voir insulter un ennemi vaincu et désarmé, je ne pus m'empêcher d'excuser les manifestations d'une haine si longtemps contenue, quelque intempestives qu'elles me semblassent.

Je remontai du côté du fort; les barricades qui coupaient la route avaient été enlevées complétement, aussi les troupes ennemies ne tardèrent-elles pas à paraître, marchant en rangs serrés, musique en tête.

A peine eurent-elles dépassé la première voûte, que des sifflets et des huées les accueillirent:

« A bas la musique! silence aux vaincus! »

Aussitôt la musique s'arrête, les tambours cessent de battre et le défilé commence morne et sombre.

Après la première colonne d'avant-garde on vit paraître un long cortége de blessés portés par leurs camarades; ces malheureux, dont plusieurs étaient à l'agonie, jetaient autour d'eux des yeux désespérés; leurs blessures, aggravées par les privations, leur arrachaient des cris de douleur.

Ils furent embarqués les premiers, ensuite vinrent les

chasseurs royaux, s'appliquant à marcher en bon ordre et à exécuter avec précision les commandements de leurs chefs.

Il était singulier de voir la différence qui existait entre les vainqueurs et les vaincus; nous étions couverts de boue et de poussière, nos vêtements étaient sordides, troués, déguenillés, remplis de sang, nos armes rouillées étaient encore noires de poudre; la plus grande partie des nôtres marchait pieds nus, les autres traînaient péniblement des chaussures informes, usées et déchirées.

Les Napolitains, au contraire, bien astiqués des pieds à la tête, avaient leurs armes soigneusement fourbies reluisant au soleil, et leurs officiers étaient gantés et vernis de frais, tous affectaient une tenue irréprochable.

Cependant la contenance assurée de ces dandys cachait mal le dépit et la honte que leur échec leur faisait éprouver, et chacun de leurs gestes trahissait la rage qu'ils ressentaient d'avoir été battus par des gueux comme nous.

Peu à peu des conversations s'engagèrent :

« Venez avec nous! disaient les nôtres, venez combattre pour la liberté !

— Non, répondaient les royaux en secouant la tête, non, nous avons juré fidélité au roi.

— Et la patrie n'est-elle donc rien pour vous? Préférez-vous l'arroser du sang de vos frères plutôt que de la rendre indépendante? Aimez-vous mieux être assassins que parjures? »

Les soldats baissaient la tête et restaient sourds; leurs cœurs ne palpitaient pas dans leur poitrine à nos appels chaleureux; ces lourdes intelligences, trop longtemps comprimées, ne comprenaient rien à notre enthousiasme; leur moral était anéanti par l'habitude de l'obéissance passive;

la discipline ! nos serments ! nous sommes so'dats ! notre devoir avant tout ! telles étaient les seules paroles qu'on pouvait leur arracher; et, animés de ces grossières théories, ils se préparaient de nouveau à inonder du sang de leurs frères le sol de leur patrie.

Les hommes sans idées et sans initiative formaient comme partout la grande majorité de l'armée; mais d'autres, enragés de royalisme, nous répondaient par des injures en serrant leurs armes d'une main convulsive.

« Je t'ai déjà vu à Calatafimi, dit un jeune volontaire à un de ces fanatiques, je t'ai retrouvé à Palerme et te voilà encore ici. Je te rencontre toujours en déménagement.

— Tu me reverras encore à Messine, répond le soldat bourbonien.

— Oui, mais tu n'y resteras pas longtemps, et il faudra faire encore une fois ton paquet.

— Nous verrons, cela n'est pas encore fait.

— Ce ne sera pas long, et je te rejoindrai encore à Naples.

— A Naples ! s'écria le royal en lui montrant son poing crispé, jamais !

— Oui, à Naples, et après aux enfers, si tu veux.

— Vive l'Italie ! Mort au Bourbon ! criâmes-nous tous à la fois pour appuyer cette boutade.

— Vous ne devez pas proférer de cris devant une armée régulière, dit en s'avançant un capitaine napolitain qui avait assisté à cette scène en se mordant la moustache.

— Un vaincu n'a pas d'ordre à donner, repliqua fièrement le garibaldien. Vive l'Italie ! vive Garilbadi ! ajouta-t-il en levant son képi.

— Mort aux Bourbons! reprîmes-nous, mort aux tyrans! »

Le capitaine leva son épée...

Aussitôt nous nous précipitons tous; et les Napolitains qui défilaient quatre par quatre sur le bord du quai furent tellement resserrés, qu'ils ne purent plus passer qu'un à un.

Le capitaine, comprenant que son mouvement d'agression pouvait avoir les conséquences les plus graves, s'apaisa, et se contenta de nous lancer des regards furieux, qui n'eurent d'autre résultat que de nous faire proférer les cris les plus séditieux et les plus démagogiques.

Une centaine de soldats napolitains déserta cependant, et vint grossir nos rangs.

Les canons défilèrent ensuite avec leurs caissons; je ne pus m'empêcher de frémir en songeant au mal qu'ils nous avaient fait et à celui qu'ils devaient encore nous faire.

La nuit vint suspendre l'embarquement, et le lendemain seulement se termina cette opération.

Deux frégates piémontaises étaient venues jeter l'ancre dans la baie en nous saluant de plusieurs salves d'artillerie, pendant que d'autres navires nous amenaient un grand nombre de volontaires qui débarquaient en poussant des cris de joie.

La rade et la ville de Melazzo présentaient un aspect animé et joyeux auquel les habitants du pays ne devaient pas être accoutumés.

Quel changement depuis la veille! Hier, les officiers napolitains se pavanaient fièrement, ne prenant pas même la peine de dissimuler le mépris que leur inspirait cette bande d'aventuriers qu'un souffle devait disperser et anéantir.

Aujourd'hui ces aventuriers promenaient superbement leurs guenilles au soleil, heureux de leur victoire passée, gage certain de la réussite de leur entreprise.

A peine l'embarquement fut-il terminé, qu'une nouvelle difficulté s'éleva.

Seize pièces de rempart avaient été enclouées, et Garibaldi s'opposait au départ des troupes ; les frégates piémontaises devaient, dit-on, nous prêter main-forte pour assurer la loyale exécution de la capitulation.

Tout finit par s'arranger, et nous eûmes enfin la satisfaction de voir fuir à toute vapeur cette armée exécrée.

Alors je montai visiter le fort, j'arrivai au moment où les mulets et les chevaux que les royaux nous avaient laissés en sortaient; ces pauvres bêtes étaient devenues maigres à faire peur; c'étaient de véritables squelettes.

En voyant le fort, je compris ce qu'avaient dû souffrir les sept mille hommes qui y étaient entassés; avec une chaleur comme celle que nous avions à supporter, les maladies n'auraient pas tardé à y faire d'affreux ravages, les cours, les casemates étaient d'une malpropreté révoltante.

Du haut de la plate-forme la vue est splendide. La plaine de Melazzo est une véritable forêt d'oliviers et de vignes où sont enfouis un grand nombre de villages et une multitude de fermes.

Un énorme rideau de verdure couvre les hautes montagnes du fond au sommet desquelles l'Etna montre sa tête triangulaire couverte de neiges.

La ville est construite sur un isthme aux pieds d'une forêt d'oliviers touffus qui couronne la cime de rochers inaccessibles.

Je ne m'expliquai pas, à la vue de cette position si admi-

rablement défendue par la nature, comment nous avions pu nous emparer de Melazzo, car un petit nombre de nos volontaires eût certainement suffi pour arrêter longtemps toute l'armée bourbonienne devant cette ville.

Dans l'intérieur de la citadelle on découvrit un caveau au fond duquel étaient jetés pêle-mêle une centaine de cadavres complétement nus.

Je m'approchai, et au milieu de tous ces corps entassés je distinguai un grand jeune homme que le jour frappait en plein. A son pied était accroché un lambeau de toile moins éclatante que sa poitrine blanche et mate comme de l'ivoire. La tête renversée en arrière, les bras étendus, les mains crispées, il apparaissait comme un Christ de Ribera ou de Rembrandt.

Quelles étaient ces victimes, et à quel parti appartenaient elles? personne ne le savait.

CHAPITRE XIX

Après être restés encore un jour à Melazzo pour laisser à nos nouvelles troupes le temps d'opérer leur débarquement, qui s'effectuait avec la plus grande rapidité, nous partîmes pour Messine à la tombée de la nuit, le 28 juillet.

Tamburini, qui avait toujours mal au pied, s'effrayait d'avoir une si longue route à faire, car il n'avait pu, à aucun prix, se procurer une monture.

« Je te trouverai un animal quelconque, » lui avais-je dit étourdiment, et, ne sachant trop comment tenir ma promesse, je me creusais la tête, j'errais au hasard en fouillant toutes les écuries.

Mais, après avoir parcouru la ville dans tous les sens sans avoir mis la main sur ce que je désirais, je revenais désappointé, lorsque je fus arrêté par notre artillerie qui défilait; car nous avions désormais de vrais canons. Nos prises

étaient traînées triomphalement par les chevaux et les mulets de Bosco, portant sur la fesse gauche la fleur de lis de Bombino, et au poitrail la cocarde italienne.

Derrière le convoi, piaffait, ruait, hennissait, un troupeau indiscipliné de bêtes de tous poils, de toutes tailles, de toutes races, sans harnais et sans emploi.

En ce moment, j'aperçus, profitant du désordre de notre départ, un mulet qui galopait dans la foule et cherchait à déserter; lui sauter aux naseaux, l'étreindre fortement de mes deux mains, fut l'affaire d'un instant. Mais ce royaliste incorrigible, à qui ce jeu ne plaisait point, caracolait comme un possédé.

J'étais sur le point de lâcher prise, lorsque je vis venir un jeune Français.

« A moi! lui criai-je, viens m'aider! »

Et tous deux, avec quelques bouts de cordes que nous donna un bon bourgeois, nous nous assurâmes de la bête rétive, que j'emmenai triomphalement, malgré plusieurs muletiers qui osaient soutenir que l'animal venait de leur échapper.

Je ne sais quel prix m'eût coûté ma conquête, si mon régiment n'eût passé fort à propos, et si les camarades n'eussent eu l'heureuse idée d'affirmer que le mulet appartenait au colonel.

Fort de cette déclaration, qui valait mieux alors que celle d'un notaire, Tamburini se hissa sur la bête. Malheureusement il me fut impossible de compléter ma prise en découvrant une bride et une selle, appartenant aussi légitimement à quelque gros bonnet de notre état-major. Mais, comme il valait mieux voyager sans harnais que de rester en route, mon ami se résigna à monter à poil, et suivit la colonne, non sans faire bien des fois la grimace,

car l'échine saillante de l'animal le caressait désagréablement.

Le ciel était pur, étincelant de milliers d'étoiles, le vent de mer nous rafraichissait, nous étions bien reposés, aussi arpentions-nous la route gaiement, et, quoique nous dussions marcher toute la nuit, chantions-nous à tue-tête, car l'avenir nous souriait, et ce que nous avions déjà fait nous donnait une confiance aveugle en notre étoile.

Nous nous dirigions sur Messine à grands pas, sans regrets, sans appréhensions, tous animés d'un désir immense de contempler cette fameuse forteresse imprenable par mer et par terre, désormais le seul asile des Bourbons en Sicile.

Au milieu de la nuit, la fatigue vint peu à peu, traînant après elle une soif insupportable, car sur notre chemin aucune source ne s'était présentée. Mais heureusement un champ de pastèques fut découvert par quelques maraudeurs, et bientôt chacun de nous fut muni d'un de ces fruits si excellents dans des occasions pareilles. Pour ma part, j'avais cueilli un énorme cucurbitacé, sous le poids duquel je sentais mes épaules plier; je marchais courbé ainsi qu'Atlas portant le monde.

Ne voulant pas gaspiller mon trésor, je me contentai pour le moment d'un morceau que m'offrit Buiès; mais, lorsqu'il me fut impossible d'aller plus loin, j'éventrai mon précieux fardeau. Quelle ne fut pas ma déception! je m'étais donné tant de mal, pour n'apporter qu'une vulgaire citrouille; je la jetai à terre avec dépit au bruit des éclats de rire et des quolibets, qui ne me furent pas égargnés en cette occasion par mes camarades, et surtout par Buiès, qui se pâmait d'aise de ma maladresse et de ma méprise.

Nous arrivâmes dans la matinée, harassés, épuisés par la soif, à Spadaforre, village perché au milieu de hautes montagnes pelées et escarpées. Là il nous fallut camper en plein soleil; car pas un arbre, pas une touffe d'herbe, ne surgissait du terrain desséché et calciné; c'était bien le plus misérable hameau de tous ceux que nous avions traversés.

On ne pouvait, à aucun prix, se procurer de provisions; ni pain ni vin, l'eau même ne s'obtenait qu'à force de patience ou de coups de poing. Les fontaines du pays, presque desséchées, ne laissaient filtrer que de minces filets d'eau, auprès desquels une multitude altérée se pressait, se bousculait sans pitié.

Pour comble de malheurs, les vivres de l'armée étaient en retard. Aussi cet endroit maudit, où nous éprouvâmes à la fois toutes les calamités de la guerre, la faim, la soif, la chaleur, fut nommé par nous le camp de la misère.

Malgré notre lassitude, nous nous éloignâmes de Spadaforre avec joie, comprenant que partout ailleurs nous serions mieux traités par la fortune.

Le chemin, encaissé dans de hautes montagnes, serpentait, se repliant sur lui-même en une infinité de détours, nous forçant à monter et à descendre à chaque instant, ce qui nous fatiguait extrêmement.

Les cimes touffues des collines se succédant les unes aux autres, les vallées profondes, pleines de verdure, semées çà et là de grandes roches pelées et sauvages; les précipices dont les profondeurs épouvantaient; cette route couverte d'hommes cheminant péniblement, de chevaux hennissant, de chariots, de caissons, de canons bruyants, de mulets chargés de bagages; le soleil qui, en ce moment, de ses rayons

ardents rendait éclatantes les étoffes rouges, faisait briller les dorures, scintiller les baïonnettes, jeter des éclairs aux sabres; tout cela noyé dans des flots de poussière d'or, présentait un panorama admirable.

Les échos des montagnes répétaient mille fois les chants belliqueux des Italiens du Nord, et les accents criards et traînants des *piccioli*. Il aurait fallu être de pierre, pour ne pas être saisi au cœur par cette scène grandiose et par ces bruits étranges et inaccoutumés. Salvator Rosa eût bondi d'admiration; son mâle crayon eût tressailli d'impatience; jamais, certainement, tableau plus vivant, plus empreint de caractère fier et guerrier, n'était apparu dans les rêves fiévreux de l'artiste soldat.

Enfin, les montagnes furent gravies non sans peine, et bientôt, après quelques moments de repos, nous nous trouvâmes sur le versant opposé; nous n'avions plus qu'à descendre jusqu'à Messine.

Après deux heures de marche sur une route au moins aussi tourmentée que la précédente, un cri de joie se fit entendre en tête de la colonne :

« La Calabre! l'Italie! »

Ce cri parcourut tous les rangs comme un frisson; toutes les poitrines se soulevèrent; les plus fatigués reprirent courage, et bientôt nous pûmes à notre tour contempler le spectacle qui avait si fort ému ceux qui nous précédaient.

La route tournait brusquement entre deux montagnes qui, formant une brèche énorme, servaient de cadre à un tableau splendide. Nous nous arrêtâmes muets de surprise et d'admiration.

Les plateaux de la Calabre empourprés et dorés par les rayons du soleil couchant, offraient un coup d'œil enchan-

teur. A leurs pieds le détroit de Messine semblait un miroir de plomb fondu aux reflets azurés, tant ses eaux étaient calmes et sereines; des points noirs microscopiques panachés de fumée, des taches blanches indiquaient qu'il était sillonné de nombreux navires.

Le ciel, teinté de cette belle nuance orange tirant sur le vert tendre dont l'Italie du Midi a seule le privilége, était marbré de fugitives vapeurs rosées d'une légèreté et d'une finesse exquises.

Enfin cette nature qui se révélait à nous si belle, si paisible, si suave, dans un moment où nous étions en proie à une fatigue terrible et à des préoccupations graves, nous causa une impression violente, qui amena des larmes dans tous les yeux, fit bondir tous les cœurs.

« Italia! Italia! » répétaient avec ivresse les volontaires, qui oubliaient dans leur joie souffrances et dangers.

Évidemment, l'enthousiasme des Hébreux à la vue de la terre promise ne se manifesta pas avec plus de cris de joie, de larmes d'attendrissement qu'en cette occasion celui des garibaldiens apercevant les rivages du continent italien.

Tous, en voyant cette terre lointaine qui se perdait déjà dans les ombres de la nuit, se rappelaient leurs familles, le berceau de leur enfance, le théâtre de leurs amours, et en ce moment ils envoyaient par la brise du soir, légère et discrète messagère, un long baiser d'espérance et de tendresse à tout ce qu'ils avaient quitté pour le salut de la patrie.

On s'arracha à cette extase et l'on se remit en marche. La nuit était venue rapidement, Messine se trouvait à peu de distance, aussi ne tarda-t-on pas à y arriver tout

en semant les bords de la route de traînards et de malades.

Un corps d'armée était déjà entré avant nous, les habitants avaient par conséquent usé leurs fleurs et leur enthousiasme; aussi fûmes-nous reçus sans trop de tapage. Éclairés seulement par les feux mourants de quelques lampions et accueillis par les acclamations des citoyens les plus fanatiques, après avoir traversé la ville, nous arrivâmes dans un couvent qui nous avait été indiqué comme casernement.

L'ordre fut donné de ne laisser sortir personne jusqu'au lendemain matin.

« Mais nous n'avons rien à manger! crièrent les volontaires, nous n'avons rien pris depuis Melazzo!

— Personne dehors! répondirent les chefs, c'est la consigne!

— Nous avons faim! nous avons soif! »

Les officiers groupés ensemble barraient la porte, le pistolet et le sabre au poing.

« Du pain et de l'eau! » Les interpellations les plus vives, les cris les plus forcenés, remplissaient les airs.

« Rien que la consigne! »

Exaspérés, les volontaires s'élancèrent brusquement, bouleversant tout sur leur passage; la porte du couvent vomit un flot de soldats criant et vociférant; les officiers, renversés, écartés, culbutés violemment, cherchèrent à rétablir l'ordre, mais c'était chose impossible. Le passage étant forcé, les volontaires se répandirent dans la ville, sans se soucier des menaces et des imprécations.

« C'est une insubordination, monsieur le Français! me cria aux oreilles un officier que j'avais heurté un peu vio-

lemment sans le vouloir et dont le képi avait été rouler à quelques pas. C'est une révolte! ajouta-t-il en me saisissant le bras.

— Tant pis, répondis-je en lui faisant lâcher prise par une brusque secousse; pourquoi donner des consignes aussi bêtes? Nous avons souffert sans rien dire quand il l'a fallu, mais aujourd'hui nous pouvons faire autrement; puisque nous avons faim, nous allons manger; puisque nous avons soif, nous allons boire! »

Et je m'en fus chercher l'occasion de mettre mes théories en pratique, laissant là mon interlocuteur qui finit par faire comme tous les autres, car je le rencontrai peu après dégustant une glace dans le grand café du Théâtre.

Il y avait dans cet établissement une foule compacte de volontaires et de bourgeois, une cohue incroyable; pour obtenir la moindre consommation, il fallait l'arracher de vive force.

Après nous être rafraîchis, quelques officiers, Tamburini et moi, nous fûmes entraînés au cercle, situé au-dessus du café même. Là nous nous établîmes pour passer la nuit le plus commodément possible. Les uns s'étendirent sur les canapés, les banquettes en velours, tandis que d'autres s'étalèrent sur les billards ou sur les tapis. Il y avait longtemps que nous n'avions été couchés aussi moelleusement, aussi dormîmes-nous de ce sommeil profond, léthargique, qui a fait dire aux anciens qu'il était le frère de la mort.

Le lendemain, aussitôt que nous fûmes levés, notre premier soin fut de descendre sur le quai pour nous rendre compte de notre situation et de celle des ennemis.

Nous aperçûmes la forteresse située en pleine mer, juste

en face de la ville, sur une presqu'île reliée à la terre ferme par des ouvrages avancés, hérissés de bouches à feu qui commandent le port resserré entre la ville et la citadelle. A examiner ces batteries basses et rasantes, dont les canons braqués sur les maisons sont une menace perpétuelle pour les habitants ; à voir cette étroite langue de terre fortifiée avec toutes les ressources de l'art, on s'explique parfaitement la réputation d'imprenable qu'on a faite à cette place.

Certes, nos réflexions furent tristes en ce moment; il était évident que, pour arriver à planter le drapeau de l'indépendance sur ces murs, il nous faudrait un énorme sacrifice d'hommes et de temps. Nous étions si mal montés en artillerie, qu'il ne paraissait pas possible de songer à pratiquer une brèche ; quant à notre marine, elle était trop misérable pour en parler.

Mais nous apprîmes bientôt qu'un traité habilement conclu par Medici avait heureusement neutralisé ce point redoutable ; et que le général garibaldien avait consenti à laisser nos ennemis s'approvisionner de vivres frais, en leur imposant pour seule condition de ne pas se comporter à Messine comme ils l'avaient fait à Palerme.

Nos avant-postes se trouvaient séparés des sentinelles napolitaines par la largeur de quelques mètres. Aussi tentâmes-nous de causer avec nos ennemis, mais les officiers bourboniens seuls nous répondirent ; car, pour obéir probablement à une consigne sévère, les soldats se renfermaient presque tous dans un mutisme complet.

Le jour, la paix entre les deux parties belligérantes était parfaitement observée et l'accord le plus parfait ne cessait de régner ; mais dès que le soir arrivait, c'était une tout autre affaire : il était rare que l'on n'échangeât pas des coups

de feu, alertes dégénérant souvent en véritables fusillades; dans ce cas, les soldats se repliaient chacun dans leurs postes respectifs.

Que de nuits blanches passées à la belle étoile, l'arme au bras, ne dûmes-nous pas à quelques peureux ou maladroits qui jetaient, sous un prétexte ou sous un autre, l'alarme dans toute l'armée? ce qui toujours avait un triste résultat, car plusieurs des nôtres restaient sur le carreau morts ou blessés.

Nous étions malheureusement condamnés, par la force des choses, à une inaction complète; aussi l'on profita de ce moment de répit pour organiser notre armée, ce dont nous avions fort besoin, et pour exercer les volontaires aux manœuvres indispensables; enfin, on cherchait à nous occuper et à nous faire oublier le temps, qui s'écoulait ainsi d'une façon moins monotone.

Quant à moi, perché sur mon mulet, que Tamburini avait fait harnacher superbement, j'allais de droite et de gauche à l'aventure, faire des promenades dans les environs de Messine.

Sur toutes les routes, je rencontrais des voitures, des chariots chargés de meubles, de femmes et d'enfants, traînés par des chevaux, des bœufs et des mulets, escortés par des paysans la dague au côté, l'escopette sur l'épaule.

Tout ce monde rentrait en ville, rassuré par notre présence; car ces fugitifs, chassés de chez eux par la crainte d'un bombardement, avaient émigré en masse dans la campagne, attendant des jours meilleurs pour regagner leurs pénates. Ces pauvres diables se souvenaient de 1848, où le père de François II, le grand Bomba, avait fait fonctionner sa forteresse avec tant d'acharnement, que Messine avait été presque détruite de fond en comble.

Pendant plusieurs mois, avec une persistance diabolique, les Napolitains eurent le triste courage d'accabler cette malheureuse ville sous un nombre effrayant de boulets, cela froidement, sans livrer de combats, sans éprouver la moindre résistance.

Ce fut ce brillant fait d'armes qui valut à Ferdinand cet horrible surnom de Bomba, surnom qui fait tressaillir les Siciliens, non de terreur, mais de dégoût et d'indignation, et dont l'histoire a stigmatisé pour jamais cet homme enveloppé dans sa tombe d'un suaire trempé du sang et des larmes de toute une génération.

Ces braves voyageurs revenaient gaiement dans leurs foyers; ils me saluaient avec un sentiment indéfinissable de reconnaissance et poussaient timidement des cris de : « Vive l'Italie! vive la liberté! » Puis, tout étonnés de se trouver si hardis, ils jetaient autour d'eux des regards inquiets. On voyait qu'ils n'étaient pas encore habitués à ne plus être entourés de gendarmes et de mouchards.

Un jour, errant par la ville, je me trouvai nez à nez avec Kolbi. Notre joie fut grande, comme on peut le penser : il y avait si longtemps que nous ne nous étions vus.

Maître Kolbi était superbe dans son uniforme d'officier d'état-major; élégamment vêtu d'une pelisse grise garnie de passementeries et de torsades noires qui lui rendait la taille fine et cambrée; il portait crânement sur l'oreille son képi doré; tourmentait sa longue moustache tordue en crocs menaçants; époussetait fièrement de sa cravache sa cuisse serrée étroitement dans une culotte collante gris-perle et ses mollets emprisonnés dans de grandes bottes à l'écuyère. Il faisait etinceler le pavé sous les chocs de son grand sabre; car, militaire jusque dans le bout des ongles,

le bruit de la ferraille qu'il traînait après lui était loin de l'importuner.

Tandis que j'admirais mon ami de tous mes yeux, lui de son côté me considérait attentivement; mais cet examen n'avait pas l'air de produire sur son esprit un effet satisfaisant.

Du reste, je dois l'avouer, j'étais en fort triste équipage; je pouvais presque passer, en cet instant, pour un des plus minables soldats de l'armée indépendante. Et Dieu sait s'il s'en trouvait de débraillés!

« Tudieu! tu n'es pas élégant, me dit Kolbi; tu ne sembles pas avoir fait fortune!

— Ça c'est vrai! répondis-je; mais peu importe, l'habit ne fait pas le moine, et à la guerre comme à la guerre!

— Soit, tu as raison, à la guerre comme à la guerre! Nous allons d'abord aller dîner; puis demain tu viendras déjeuner à Pittonina, où nous sommes campés; je te présenterai à Bixio; mais il faudra te mettre en grande tenue, car ainsi tu n'es pas admissible dans le monde!

— Mais j'y suis, en grande tenue!

— Comment!

— Mais certainement, je n'en connais pas d'autres; tous nous sommes dans le même genre, ou à peu de choses près.

— Mais cet habit déchiré, de telle façon que l'on voit ta chair; ces culottes qui n'ont jamais été lavées; ces guêtres qui se traînent honteusement derrière tes souliers éculés, troués, grimaçants; ce képi sans visière; cette chemise sans nom, c'est là tout ton uniforme?

— Eh bien! qu'y a-t-il d'étonnant à cela? répondis-je brusquement et d'un ton un peu piqué. Ces souliers sont

usés par la marche, mon habit est troué à l'épaule à force de porter mon fusil, mon képi est déformé, ma chemise est en loques, j'en conviens, mais tout cela est déchiqueté, éculé, mis en pièce par la victoire de Melazzo ! »

Et je me campai orgueilleusement, me drapant dans mes haillons avec autant de fierté que don César de Bazan; riant en moi-même de ma tirade mélodramatique, qui faisait considérablement allonger le nez de Kolbi.

« C'est juste, reprit-il légèrement vexé, tu me rappelles que nous n'avons rien fait, nous autres, que de longues et pénibles marches ; nous n'avons pas trouvé encore moyen de brûler une amorce, tandis que vous autres, vous avez déjà battu l'ennemi, vous vous êtes couverts de lauriers !

— C'est enrageant ! continua-t-il en fouettant les murs avec sa cravache, n'avoir rien pu faire jusqu'à présent ! Ce n'est certes pas la bonne volonté qui manque, aussi, à la première occasion, ces gueux de Napolitains n'ont qu'à bien se tenir !

— Tu ne leur a pas encore pardonné le mal de mer !

— Je leur pardonne tout, excepté de ne pas vouloir se battre ! »

Je consolai bien vite mon ami de sa mauvaise chance en lui assurant que bientôt il se trouverait à même de se venger de son inaction ; et nous allâmes prendre place à une table remplie d'officiers de tous grades et de toutes nationalités.

CHAPITRE XX

Pendant le repas, Kolbi me raconta avec désappointement la triste odyssée de sa brigade, qui avait parcouru péniblement toute la Sicile du nord au midi sans qu'aucune victoire vînt égayer la route. Durant ce long trajet, les soldats de Bixio n'avaient eu à combattre pour arriver à Pittonina, village où ils étaient campés, que la fatigue, la soif et la fièvre. Un grand nombre d'entre eux encombrèrent les hôpitaux et les villages que la colonne traversa, d'autres, plus malheureux, restèrent morts ou mourants sur les chemins.

Je quittai mon camarade, que le récit de nos exploits faillit empêcher de digérer notre modeste festin; et, pour le consoler, je lui promis d'aller déjeuner, le lendemain, avec lui, à Pittonina, et d'arriver à l'heure avec une exactitude toute militaire.

Je n'eus garde de manquer à un rendez-vous aussi intéressant, et j'atteignis de grand matin les avant-postes de Bixio, après avoir cheminé assez longtemps dans les faubourgs et laissé derrière moi toutes les ravissantes villas qui entourent Messine.

Kolbi m'attendait avec impatience; il vint au-devant de moi jusqu'au delà du village. Mais, voyant que je n'avais rien changé à mon costume, qui n'était pas de nature à faire honneur à la France, il eut honte de présenter un compatriote aussi déguenillé, et me mena dans sa chambre pour me gratifier d'un pantalon blanc à peu près présentable, d'un képi presque neuf et d'une paire de bottes que le temps et la marche n'avaient pas encore trouées.

Ces bienheureuses chaussures, dans lesquelles je fourrai mes pieds avec délices, avaient une supériorité éclatante sur mes pauvres souliers qui, las de me demander inutilement leur retraite, finissaient par abandonner de désespoir une portion de leur semelle.

Ainsi remis à neuf, je me présentai hardiment à table, où je reconnus bon nombre de mes anciens camarades de l'*Orégon*, qui me reçurent avec force embrassades et mille poignées de main.

Tous les convives ou à peu près parlaient français, ce qui donna pour moi un nouveau charme au déjeuner, car c'est un triste rôle que de parler par pantomime et de dévorer silencieusement les plats. Le dessert fut égayé par de nombreuses bouteilles de champagne, auxquelles je fis grande fête, car depuis Patti je n'avais pas rencontré pareille aubaine.

« Heureux, disais-je en soupirant, ceux que leur bonne étoile conduit souvent auprès d'une table aussi bien servie ! »

Et songeant avec quelque amortume au gros vin de Sicile, au bœuf enragé, à l'inévitable macaroni, je surpris dans mon cœur des pensées d'ambition.

Je m'en fus donc légèrement impressionné, fort content de ma journée, qui laissait heureusement quelques traces sur mon individu, puisque j'avais fait peau neuve et il était dix heures du soir lorsque je reparus dans Messine, où j'entrai tout étonné qu'on n'eût pas illuminé sur mon passage pour fêter dignement ma métamorphose.

La retraite était déjà sonnée depuis longtemps, je regagnai gaiement le taudis où Tamburini avait élu domicile, me laissant aller à mes rêveries, tout en contemplant la citadelle qui se détachait sur le fond sombre de la nuit, comme une tache noire et fantastique.

Le long du rivage, des vaisseaux de guerre français et anglais dormaient immobiles sur leurs ancres, perdant dans les nues leurs mâts enchevêtrés de milliers de cordages.

Les ombres vagues de quelques balancelles glissaient mystérieusement sur la mer d'un noir d'encre, où se reflétaient capricieusement les feux de la forteresse.

Les chants des matelots qui, au large, dérapaient les ancres de leurs navires; les cris tristes et aigres des sentinelles qui déchiraient l'espace, tout cela me causait une impression pleine de charmes.

Mais je fus tiré de cette méditation par des accents français qui s'échappaient bruyamment d'une boutique encore éclairée. Il me sembla reconnaître des voix amies et aussitôt, poussant la porte, je me trouvai en face de Buiès et d'Allègre.

Tous deux, en compagnie d'une demi-douzaine de cama-

rades, entouraient une table où gisaient, vides, bon nombre de cartouches de vin...

Mon entrée fut accueillie par un hourra unanime. Immédiatement, on me présenta au maître du logis, qui, attablé fraternellement au milieu des consommateurs, semblait présider gaiement la petite réunion.

Allègre avait réussi à persuader à ce brave aubergiste qu'il était son compatriote et même un peu son parent. Encore tout ému par cette rencontre imprévue qu'il n'avait pu parvenir à s'expliquer, et dont il cherchait consciencieusement le secret au fond de ses bouteilles, notre excellent cabaretier la fêtait de tout son cœur et de tout son vin.

Plus sa tête s'échauffait, plus il trouvait la parenté certaine, plus aussi il faisait apporter de nouvelles cartouches par son épouse moins convaincue que lui ; car cette incrédule Sicilienne montrait une mine rechignée, contrastant fort avec l'épanouissement de son seigneur et maître, et lançait sur la compagnie des regards véritablement royalistes.

Notre hôte ne parlait aucune langue avouable ; il se servait d'un jargon inouï, qui tenait de presque tous les pays où le sort l'avait successivement jeté depuis son enfance. Jamais, jusqu'à ce jour, il n'avait pu obtenir de renseignements sur le lieu de sa naissance ; aussi était-il encore tout entier à la joie d'avoir découvert enfin quelqu'un qui pût lui donner des renseignements exacts à cet égard.

Je pris donc place sans me faire prier, et mon arrivée devint le signal de nouvelles libations.

Chacun se mit alors en devoir de payer son écot, par des chansons plus ou moins bachiques, dont chaque cou-

plet fut religieusement arrosé de vin capiteux et sucré.

Allègre entonna à son tour une complainte composée par lui-même sur la prise de Sébastopol. C'était une de ces interminables ballades dont l'air, d'abord mélancolique et grave comme un *De profundis*, devient tout à coup rapide, pressé, saccadé, comme une fusillade, comme une charge de cavalerie.

Les paroles, presque toujours d'une naïveté enfantine, prenaient souvent une allure fière, belliqueuse, entraînante; parfois, au contraire, empreintes de désespoir et de douleur, elles faisaient venir les larmes aux yeux.

On sentait que l'auteur avait cherché ces rimes discordantes au milieu du fracas de la guerre; que son âme inculte avait été navrée, exaltée, enthousiasmée par les sanglantes tragédies qui s'étaient déroulées devant ses yeux. Un cœur d'homme battait évidemment dans la poitrine de celui qui avait trouvé ces mâles accents, désordonnés, il est vrai, mais au milieu desquels étincelait un sentiment vrai, pur, exquis, qui manque aujourd'hui à presque tous nos débitants de poésie.

Quant à moi, j'écoutais avec délices ces malédictions contre le canon brutal; ces promesses de vengeance faites à un ennemi qui ose résister; ces paroles martiales qui entraînent les soldats à la mitraille; ce défi à cette tour maudite, qui ne veut pas se laisser prendre; ces souvenances de la famille, de la patrie, des amis de l'enfance, de la fiancée; ces regrets aux compagnons d'armes couchés au champ d'honneur; puis ce cri de triomphe, d'allégresse, plein de verve et d'enthousiasme; enfin ces paroles de pardon et d'oubli généreusement jetées aux vaincus.

J'écoutai sans me lasser cette longue épopée, que

la

voix énergique d'Allègre faisait bruyamment retentir dans les airs, sans m'apercevoir que l'hôte et le restant de l'auditoire dormaient profondément sur la table, accompagnant le chanteur de leurs ronflements sonores.

Peu à peu le sommeil me gagna, et je m'endormis à mon tour, entendant bruire vaguement à mes oreilles les derniers accents de l'interminable complainte, qu'Allègre murmurait encore, tout en se laissant aller comme les autres aux bras de Morphée...

Les premières lueurs du jour vinrent nous surprendre, et nous nous levâmes sans tapage, car Allègre se souciait peu d'assister au petit lever de son bon parent, qui probablement, moins satisfait de sa généalogie que la veille, n'eût pas manqué de nous soumettre comme des étrangers aux tortures du quart d'heure de Rabelais.

Nous laissâmes donc notre hôte reposer en paix sur la table encombrée de cartouches vides, et nous nous retirâmes discrètement, en lui souhaitant de faire des rêves d'or.

Buiès ne put s'empêcher de fredonner ces paroles sur un air connu :

Si tu vois mon argent, ce sera dans un rêve;
Aubergiste, ferme les yeux.

Et après nous être permis cette plaisanterie de mauvais goût, nous regagnâmes notre caserne, devant laquelle nous trouvâmes nos camarades couchés à terre près de leurs fusils. En effet, pendant que nous buvions de si bon cœur, la fusillade dont les royaux nous régalaient chaque nuit s'était fait entendre plus chaude que de coutume, et, craignant une attaque sérieuse, on avait fait mettre tout le monde sous les armes.

Chaque matin, aussitôt levé, j'arpentais le quai en examinant attentivement, faute d'occupation plus sérieuse, les navires de différentes nations, les balancelles déposant à terre un grand nombre d'émigrants rentrant chez eux avec leurs bagages et leurs meubles. Puis je visitais curieusement le marché en plein vent, j'admirais les poissons étranges, bizarres, couverts d'écailles luisantes, multicolores, que les pêcheurs jetaient en tas sur le pavé ; je m'extasiais devant les marchands offrant les fruits éclatants, avec force cris gutturaux et aigus, destinés à réveiller la convoitise de cette foule bigarrée, grouillant, bourdonnant au soleil du matin ; pendant que des matelots de tous pays allaient et venaient au milieu du tumulte ; que des paysans aux traits accentués, vêtus de costumes originaux, aux couleurs vives, tranchantes et variées, se démenaient avec une exhubérance de vie extraordinaire, et animaient d'une manière fantastique ce tableau, véritable kaléidoscope vivant, lorsque tout à coup j'aperçus au milieu d'une forêt de cordages, une goëlette aux mâts longs et flexibles, mouillée à quelques mètres de terre. Au vent s'agitait une longue bande d'étoffe blanche, soyeuse, sur laquelle on lisait en grandes lettres rouges : « ALEXANDRE DUMAS. »

Je m'approchai le plus près qu'il me fut possible, pour examiner à mon aise le navire qui portait le romancier et sa fortune.

Son yacht était tenu avec une propreté irréprochable ; les cuivres étaient luisants, les manœuvres soigneusement goudronnées, les toiles savamment carguées laissaient deviner leur irréprochable blancheur et, sur le pont, plusieurs chiens se tourmentaient entre eux.

Je regardai ce frêle bateau avec un enthousiasme sincère ; je m'extasiai de bonne foi sur l'heureux sort de celui

qui devait nous faire passer tous à la postérité, Garibaldi et garibaldiens ; je me sentais fier de mon compatriote, et, profondément ému, j'allais peut-être pousser un cri formidable de : « Vive Alexandre Dumas! » lorsqu'un bruit sec, sortant des entrailles de l'*Emma*, vint me faire dresser l'oreille.

Ce bruit bien connu, je l'avais entendu il n'y avait pas bien longtemps encore.... Ce n'était pas celui du canon de Melazzo, ni même de la fusillade de Corréolo. Non! Dans les flancs de la gracieuse goëlette, il se livrait une bataille acharnée, mais heureusement après laquelle on ne devait ramasser ni morts ni blessés ; de joyeux convives combattaient au champagne, dont les bouteilles impatientes envoyaient dans les airs leurs importuns bouchons.

CHAPITRE XXI

Messine devenait réellement insupportable ; l'ennui nous gagnait ; nous nous usions les yeux à regarder les montagnes de Calabre avec une convoitise désespérée.

Pour me distraire, j'avais bien la ressource d'aller visiter le Phare, petit village situé sur une langue de terre à neuf milles de Messine, où nos ingénieurs construisaient des batteries destinées à favoriser notre débarquement. Je pouvais errer sur les hauteurs d'Almenasso, du sommet desquelles l'œil plonge dans la forteresse de Messine, et découvre les formidables moyens de défense dont disposaient nos ennemis. J'assistais souvent aux sermons que débitait le père Gavazzi, monté sur une chaire improvisée, vociférant au milieu d'une foule déguenillée, et agitant son crucifix avec frénésie. Mais l'enthousiasme le plus sincère se lasse des manifestations qui se reproduisent tous les jours; aussi je finissais par devenir presque indifférent au défilé perpétuel de ces gens à costumes ba-

roques, qui exhalaient leur civisme en clameurs discordantes.

Cependant je ne me rassasiais pas d'entendre la parole sympathique de Garibaldi, versant sur la foule les trésors d'une inébranlable conviction, et qui seul était toujours neuf, parce qu'il puisait ses inspirations dans son cœur.

A l'heure de la soupe, les portes de nos casernes étaient régulièrement assiégées par une foule avide et affamée de mendiants frénétiques s'arrachant avec force cris et maints horions les restants de ration que nous leur abandonnions. Des familles entières n'avaient d'autre ressource que cette maigre aumône.

Tous les jours la masse de nos misérables pensionnaires s'accroissait... On eût dit que la Sicile affranchie allait se donner rendez-vous autour des gamelles de ses libérateurs.

Le soir, nous allions nous étendre nonchalamment sur le sable du rivage, et souvent nous passions la nuit sur ce dur oreiller.

Une fois, plus heureux que d'ordinaire, j'allai m'installer chez Tamburini. Nous allions nous endormir après une de ces longues conversations dans lesquelles on parle de tout et de rien, lorsque notre attention fut éveillée par un chant admirable, qui remplit tout à coup la solitude de la nuit de ses accents graves et harmonieux.

Une voix suave et vibrante chantait une de ces folles et capricieuses barcarolles napolitaines, dont la mélodie, d'abord facile, finit par éclater en roulades étincelantes, en milliers de notes brillantes et fantasques.

Enchantés, ravis, nous courûmes à la fenêtre.

Au milieu des eaux; éclairée par les rayons de la lune,

se dressait devant nous la citadelle, pâle, muette ; on eût dit un spectre sortant de son suaire; car la mer, calme et unie comme une glace, la reflétait en entier.

L'atmosphère tiède était chargée d'émanations âpres et sauvages, échappées du sein des flots, qu'une petite brise venait nous apporter, tout en nous caressant de son haleine humide et légère.

Accoudés à la fenêtre, la tête dans nos mains, nous écoutions avec volupté le chanteur inconnu, le remerciant du fond du cœur des sensations qu'il nous causait.

Après cette barcarolle vint un duo d'un opéra italien; une voix de ténor s'unit à la première, toutes deux se marièrent longtemps en accords passionnés et harmonieux, puis finirent par se perdre au loin dans le lit desséché du torrent qui descendait de la montagne.

Nous entendîmes pendant quelque temps encore les sons mourants que répétaient les échos; puis nous nous jetâmes sur notre paille, émus, enivrés, et nous nous endormîmes dans une douce extase.

Plusieurs jours s'écoulèrent encore pleins d'ennui, égayés seulement par les prouesses d'Allègre, qui sans cesse trouvait moyen d'ajouter quelques douceurs à notre triste ordinaire à force de tours d'industrie, hélas! peu délicats!

Un jour nous nous promenions, Allègre, Buiès et moi, dans les environs de Messine, lorsque Allègre, qui marchait en tête, s'arrêta brusquement devant la cour d'une ferme.

Une brave vieille femme faisait laborieusement tourner sa quenouille, pendant que s'ébattait joyeusement à ses pieds une nuée de volatiles. Allègre, qui n'était pas rêveur de son naturel, semblait contempler avec ra-

vissement ce tableau champêtre... J'étais bien loin de me douter qu'insensible à cette idylle notre camarade cherchait dans sa tête le moyen de troubler par un noir attentat tout ce calme et toute cette quiétude !

« Quel beau coup de fourchette! me dit-il en me lançant un coup d'œil significatif.

— C'est vrai; mais, tu le sais, nous n'avons pas le moyen de nous le procurer, ainsi il n'y faut pas songer.

— *Che-lo-sa!* fit-il en riant silencieusement d'un air qui, sans nul doute, eût fait frissonner les innocents volatiles, s'ils n'eussent été aussi occupés à picoter la terre.

— Malheureux ! que veux-tu faire ?

— Fais causer la vieille, et je réponds qu'avant ce soir un de ces gaillards-là se prélassera dans notre marmite. »

J'avoue que j'eus l'indignité d'obéir, et je m'avançai suivi par Buiès, qui se pâmait déjà, tant il avait confiance dans les talents d'Allègre.

Je saluai respectueusement la brave femme, en lui adressant un compliment dans un italien incroyable, qui lui fit brusquement relever la tête.

Elle nous considéra par-dessus ses lunettes d'un air scrutateur, et, nous trouvant sans doute assez bonne mine pour lier conversation avec nous, elle demanda ce que nous désirions. J'étais en train de le lui expliquer, et elle s'efforçait très-naïvement de comprendre mon jargon, lorsqu'un bruit épouvantable se fit entendre derrière nous : coqs, dindons et poulets s'échappèrent en désordre, poussant confusément des glous glous de désespoir. Seul, un poulet ne pouvait fuir...

Il se tordait dans la poussière, crispé par les dernières

convulsions de l'agonie. Une main sûre, bien connue de nous, était venue le frapper d'un coup de pierre au sein de sa famille.

Allègre alors s'élança dans la ferme avec la rapidité d'un tigre qui fond sur sa proie; puis, sans s'arrêter ni regarder en arrière, bondit par-dessus une haie.

Tout cela s'était passé si vite, que nous-mêmes nous restâmes la bouche béante...

La pauvre vieille nous regarda d'un air si désolé, que je sentis mon cœur se serrer. Machinalement je fouillai dans ma poche pour indemniser la brave femme... Hélas! ce bon mouvement était inutile, car je retirai ma main vide. Il y avait longtemps que j'étais habitué à avoir la bourse dans le même état. Il fallait que je fusse en proie à un bien grand remords pour avoir une pareille distraction!

Faute de mieux, je réunis tout ce que je savais d'italien pour tourner un compliment de condoléance. La pauvre vieille, médiocrement touchée de mon éloquence, se remit à son rouet, en soupirant sans nous répondre. Nous nous éloignâmes, honteux de notre escapade, quittant pleins de regrets cette basse-cour dans laquelle nous avions traîtreusement apporté la désolation.

Au bout de quelques pas, nous rencontrâmes Allègre, qui, tout en marchant, plumait sa victime avec l'aplomb d'un vieux criminel endurci; et malgré nos remords, le poulet soigneusement accommodé fut mangé avec appétit; je crois même que nous eûmes la barbarie de le trouver excellent.

Enfin, un soir, l'on vint nous prévenir de nous tenir prêts à partir. Nous allions nous embarquer! A cette bonne nouvelle, grande fut la joie générale, et chacun fit ses prépara-

tifs à la hâte. Nous nous figurions naïvement qu'il suffisait d'un bond pour sauter dans les belles montagnes après lesquelles nous soupirions depuis si longtemps.

On dirigea notre marche vers le Phare, nous faisant suivre une route qui serpente le long de la mer, et sur laquelle on nous ordonna d'observer le plus profond silence; car une foule de feux ennemis s'agitaient dans le détroit; le moindre souffle, le moindre cliquetis d'armes eût suffi pour éveiller les croiseurs et attirer sur la colonne une foule de boulets, auxquels il nous aurait été impossible de répondre.

Après avoir marché quelque temps sans rompre la consigne, nous arrivâmes au Phare, où l'on nous fit former les faisceaux; mais longtemps nous attendîmes le signal tant désiré... et de guerre lasse, il fallut nous résigner à nous étendre sur le sable, où le sommeil ne tarda pas à nous faire oublier Bombino, Garibaldi, notre désappointement et l'Italie.

Les croiseurs napolitains, avertis sans doute par des espions du mouvement que nous exécutions, ne quittèrent pas la passe de toute la nuit qui cependant ne fut pas entièrement perdue pour la cause de l'indépendance; car un corps de deux cents volontaires parvint à gagner le rivage de Calabre, et à se jeter dans la montagne. Le drapeau de l'indépendance était enfin arboré sur la terre italienne!

Le Phare où nous étions campés est un petit village fort misérable qui est bâti sur un cap s'avançant assez loin dans la mer; c'est le point le plus resserré de tout le détroit. En face, deux fortins défendent la côte calabraise : l'un s'appelle le fort Cavallo, l'autre l'Alte-Fumara. Tous deux sont perchés sur des rocs à pic dans les flancs de la montagne. Beaucoup plus loin, à gauche, on aperçoit la ville de

Scylla, défendue par une citadelle imposante bâtie sur une roche escarpée. Tout le long de la côte de Calabre étaient installées des batteries volantes, et plus à droite on avait construit une redoute formidable connue sous le nom de Canitello.

Quand nous arrivâmes au Phare, nous le trouvâmes encombré déjà par plusieurs milliers de volontaires, qui, nous ayant devancés, avaient l'agrément de construire des batteries destinées à faciliter le débarquement.

Derrière le village s'étend une espèce de golfe dans lequel on entre par un étroit chenal, et où étaient entassées une multitude de barques destinées au passage. La plus grande activité régnait de ce côté, où l'on préparait des chalands pour l'artillerie, les chevaux et les mulets.

Comme on eut le bon esprit de ne pas nous ordonner de mettre la main à la pioche, nous pûmes à notre aise admirer la rapidité avec laquelle s'élevaient les ouvrages qui sortaient de terre comme par enchantement, et une de nos plus grandes distractions était de contempler les navires napolitains dont les carènes inquiètes labouraient le détroit avec une activité dévorante.

Malheureusement les émanations délétères de tous ces hommes réunis dans un si petit espace nous infligeaient une espèce de supplice auquel nous ne pouvions nous habituer, et si on ajoute à cette puanteur l'inconvénient d'avoir des provisions mauvaises et en petite quantité, de l'eau saumâtre et imbuvable, on comprendra sans peine qu'au bout de peu de jours nous fussions réduits à un état d'épuisement physique contre lequel il fallait une grande force morale pour réagir.

Je n'avais jamais vu Buiès allonger une mine aussi pi-

teuse; notre étudiant avait beau fureter dans tous les coins, il revenait toujours désappointé; Allègre lui-même était forcé d'avouer son impuissance.

Pour nous consoler, nous n'avions que la ressource peu substantielle de nous jeter à la mer où nous prenions force bains, et le soir de nous allonger sur le sable du rivage où le matin au réveil nous nous trouvions trempés par la rosée et le brouillard. Alors nous appelions de tous nos vœux le soleil pour nous réchauffer; mais à peine l'astre tant désiré paraissait-il, que nous regrettions amèrement les ombres humides de la nuit.

CHAPITRE XXII

Chacun, il faut bien l'avouer, commençait à trouver que le comité parisien dont la création avait été annoncée d'une façon si retentissante dans toutes les feuilles de France et d'Italie se pressait bien peu d'agir. — Il était temps que ce long enfantement cessât, et que la France eût dans la cause révolutionnaire un noyau officiel chargé de la représenter.

Aussi fus-je ravi quand j'appris qu'une compagnie exclusivement composée de Français venait de s'organiser sous le commandement de de Flotte, ancien représentant du peuple à l'Assemblée législative.

Le choix de ce patriote éclairé, un des derniers élus du peuple parisien, était excellent. Jamais main plus ferme, plus désintéressée, plus enthousiaste, n'avait tenu le drapeau de la véritable démocratie française.

Aussi cette nouvelle, qui ne tarda pas à se répandre, produisit-elle dans toute l'armée un excellent effet.

Malheureusement de Flotte devait rencontrer au début de sa campagne mille obstacles imprévus. Avant d'avoir été transporté à Belle-Ile à la suite des journées de juin 1848, de Flotte avait servi dans la marine royale, où il passait à juste titre pour un officier des plus distingués; aussi son premier désir fut-il d'avoir à se rappeler son premier métier. Monté sur un petit navire, avec quelques hommes déterminés, il rêvait de fondre sur les croiseurs napolitains et de les enlever à l'abordage.

Il voyait briller à l'horizon une série d'exploits dignes d'immortaliser un héros! Sa nature ardente et fiévreuse se sentait dans son élément au milieu des vagues, des combats, des abordages.

Garibaldi avait reçu l'ancien montagnard comme un frère, et avait donné une approbation sans réserve à tous les plans qu'il lui avait soumis; mais autour du dictateur, tout le monde n'avait pas oublié l'expédition de Rome dont certains patriotes implacables rendaient toute la France responsable.

Le sang de Magenta et de Solferino n'avait rien expié pour ces inflexibles.

Aussi, l'expédition préparée par un Français fut-elle contrariée par mille intrigues souterraines se croisant autour du dictateur.

De Flotte, qui n'était pas venu en Sicile pour faire de la diplomatie, se lassa bientôt de lutter contre un mauvais vouloir systématique, et, abandonnant son premier projet, se contenta de prendre le commandement d'une compagnie de Français. Mais il était frappé au cœur; toute la poésie de son expédition avait disparu!

Il vint alors camper au milieu de nous, accompagné d'une vingtaine de compatriotes qui devaient former le noyau de sa légion.

Mais de Flotte, qui avait toutes les qualités d'un général, était loin de posséder celles d'un officier organisateur; il employa sa fiévreuse activité à la solution des questions générales qui intéressaient toute l'armée et laissa son petit corps livré à lui-même, sous les ordres d'hommes incapables et secondaires, peu faits pour commander.

Aussi une démoralisation profonde vint-elle s'emparer rapidement de cette poignée de soldats qui avaient l'écrasante mission de porter le nom de la France.

Les Italiens ne négligèrent aucune occasion pour tourner en ridicule les gasconnades au moyen desquelles nos compatriotes essayaient de lutter contre les difficultés de leur position. Et bientôt on leur appliqua irrévérencieusement le surnom du croque-poules!

De Flotte avait fini par s'apercevoir du mauvais effet produit; car à un de mes camarades qui lui était chaudement recommandé, et qui faisait partie d'un corps italien, il avait répondu tristement en l'engageant à ne pas venir dans la compagnie française, et à rester dans son régiment jusqu'à ce qu'il eût passé le détroit. Il espérait évidemment qu'une action d'éclat rachèterait ces mauvais débuts et que les Italiens seraient forcés de reconnaître que, malgré leurs défauts, les Français sont toujours les premiers sur la brèche.

Nous autres, malgré notre désir de nous trouver avec nos concitoyens, nous jugeâmes prudent de rester parmi nos Toscans, avec lesquels nous avions fait toute la campagne, et qui, dans chaque occasion, s'étaient montrés charmants à notre égard. Avant ou après la ba-

taille, on entendait peu parler des étudiants de Pise, de Florence, de Livourne, qui avaient quitté leurs livres et leurs maîtresses pour courir les champs de bataille de l'Italie méridionale; mais, pendant l'action, ils faisaient modestement leur petite affaire, et ne s'en croyaient pas plus des héros pour cela. Ils nous traitaient en frères, nous savaient gré de nos moindres efforts, et semblaient toujours prêts à louer notre courage.

Les Français qui se trouvaient dans les autres corps italiens firent comme nous, de sorte que la compagnie spéciale fit peu de recrues.

Toutes les nuits on s'attendait à un embarquement, mais l'aurore nous retrouvait toujours sur ce rivage maudit.

Un soir, notre régiment fut dirigé vers la pointe du cap, au pied même du phare, où l'on avait établi une forte batterie. Pour ne pas attirer l'attention des croiseurs napolitains, on nous fit coucher sur le sable de la mer, qui tant de fois déjà nous avait servi de lit.

La nuit était une des plus sombres que j'aie jamais vues; à travers les ténèbres, on apercevait des fanaux brillants comme des étoiles qui sillonnaient le détroit et la haute mer; une foule de feux scintillaient dans les montagnes de Calabre : c'était le télégraphe de Garibaldi... De loin en loin, on voyait s'élever des colonnes de lumière qui jetaient sur le ciel une teinte lugubre et sinistre... sans doute les lueurs des villages patriotes incendiés par les royaux.

Toute la nuit, nos yeux cherchèrent à percer l'obscurité; notre cœur palpita d'indignation en songeant aux tragédies qui se déroulaient devant nous, aux drames épouvantables dont nous étions séparés par la largeur du détroit.

Allions-nous, comme le bruit en avait déjà couru, nous embarquer directement pour Naples? Étions-nous prêts, au contraire, à voler au secours des malheureux paysans qu'on égorgeait, des femmes, des enfants que les brigands royalistes massacraient sans pitié?...

Garibaldi passa toute la nuit près de la lanterne du phare... Le lendemain matin, lorsque nous nous réveillâmes, il y était encore braquant imperturbablement sa lorgnette sur les montagnes de Calabre... mais l'heure du combat n'avait pas sonné!

Au lieu de nous faire rentrer dans le village, il nous ordonna de grimper sur les hauteurs qui le couronnent et d'y établir notre camp, dans une forêt d'oliviers, entourée de vignes chargées de raisins excellents.

On nous défendit de toucher à ces grappes dorées qui se balançaient si coquettement sous leurs feuillages touffus; mais, hélas! que pouvait la crainte des peines les plus graves!

Après avoir dévoré les raisins, on arracha les feuilles, les ceps, les échalas pour construire des gourbis afin de se protéger contre les rayons du soleil; de sorte que bientôt, malgré les menaces des chefs, les champs si fertiles et si riches ne présentèrent plus que l'aspect de déserts desséchés et arides. Jamais les sauterelles bibliques n'accomplirent. l'œuvre de destruction avec une aussi effrayante rapidité.

En un instant, nos cabanes furent dressées. Des Peaux-Rouges dans les forêts d'Amérique n'eussent pas déployé une plus merveilleuse activité; car bientôt chaque arbre ombragea une construction bizarre, pittoresque, renfermant un ou plusieurs habitants. Allègre, Buiès et moi, nous réunîmes notre science architecturale et

nous choisîmes un creux de rocher, où nous construisîmes une cabane de feuillages dont Robinson eût été jaloux, et nous plantâmes au-dessus un petit drapeau français.

Mais Allègre, qui n'entendait pas raillerie lorsqu'on voulait s'occuper de choses inutiles, se mit à réaliser un grand projet qu'il rêvait depuis longtemps, celui de monter une cuisine, appareil que personne ne possédait encore dans le camp, et dont il se promettait de tirer les plats les plus délicieux.

Des hauteurs que dominait notre château verdoyant, on jouissait d'une vue admirable, et l'on voyait tant de choses, que cela, suivant l'expression d'Allègre, creusait l'estomac et donnait sans cesse envie de manger.

A nos pieds dormait le lac dont les eaux, ordinairement désertes, portaient en ce moment une multitude de barques qui, vues de cette hauteur, ressemblaient à des mouches; en ces frêles esquifs résidaient toutes nos espérances... Ils devaient nous transporter sur le continent que nous avions juré d'affranchir.

Les maisons, les clochers, les tours du phare, se dessinaient nettement sur le bleu azuré de la mer; quelques navires mouillés près du rivage dressaient dans l'air leurs mâts effilés et les tuyaux fumeux de leurs machines; enfin, plus loin, derrière les lanternes du phare, se développait le détroit tout entier, parsemé de voiles blanches et sillonné par des vapeurs de tous pays.

Jamais encore nous n'avions si bien vu les montagnes de Calabre, pleines d'ombrages et de verdure, qui se détachaient sèchement sur un ciel franc et pur dont l'inaltérable limpidité permettait à l'œil de fouiller des distances inouïes. Nous nous étions éloignés de la côte, et cependant la côte

nous paraissait plus voisine ; mirage trompeur, bien fait pour exciter notre impatience !

Malgré le manque d'eau et la difficulté de nous procurer des vivres, nous étions loin de regretter notre infect campement du Phare. Nous pouvions respirer à pleins poumons l'air vif que le vent envoyait par bouffées dans nos nids d'aigles, nous dormions gaiement dans nos cabanes qui suffisaient pour nous abriter contre la froidure des nuits ; et, quoique réduits à l'inaction, nous n'avions pas le temps de nous ennuyer, car nous assistions aux épisodes de la guerre comme du haut d'un cirque immense dans lequel on aurait joué le grand drame de l'histoire.

Souvent des barques se détachaient du phare, sortant en ordre de bataille, et se dirigeaient vers la côte de Calabre, en faisant force de rames... Elles gagnaient du terrain, déjà les volontaires mettaient un grand espace entre eux et la rive sicilienne... Encore quelques coups d'avirons, et nos braves camarades imitaient la courageuse avant-garde dont le sort nous était encore inconnu... Mais, au moment où nous nous apprêtions à applaudir, des nuées de fumée blanche apparaissaient sur le rivage ennemi, puis un court silence... des boulets faisaient jaillir l'eau et aspergeaient les barques... Aussitôt nos rameurs s'arrêtaient, puis sans perdre une seconde, nageaient en arrière... et, poursuivis par les boulets royaux, regagnaient la côte où était arboré l'étendard de la Révolution.

Ces brusques retraites nous remplissaient d'indignation, elles nous furent plus tard expliquées ; ces expéditions n'avaient rien de sérieux ; car les volontaires qui montaient les barques, avaient ordre de ne pas débarquer, ces démonstrations ayant pour but de harceler l'ennemi et de

le forcer à montrer la position des batteries qu'il construisait avec le plus grand secret, le mystère le plus impénétrable.

Quelquefois nous voyions les artilleurs napolitains des forts Cavallo et Fumara s'amuser à tirer sur quelques-uns de nos navires qui s'aventuraient, sans autre motif que de faire brûler la poudre royale.

Un certain jour, une goëlette bourbonienne se laissa entraîner par le courant jusque sous le feu de nos batteries; des barques remplies de volontaires furent lancées pour accoster l'imprudente. Nous entendîmes retentir notre canon... et nous vîmes la prise triomphalement amenée par les capteurs, au milieu des cris de triomphe de toute l'armée. Pour comble de joie on s'aperçut que le petit navire était chargé de vivres et de munitions destinées à la garnison de Messine; mais nous étions trop haut perchés pour qu'on nous fît part de cette aubaine, dont nous n'eûmes que la fumée.

Pendant que je regardais attentivement un de ces mille épisodes dont le dénoûment était toujours imprévu, je me sentis frapper sur l'épaule...

C'était Savoyardy, un ami d'Afrique.

Savoyardy avait quitté Alger et s'était engagé dans le génie où ses connaissances scientifiques le mettaient à même de rendre d'essentiels services; aussi était-il déjà sous-officier et pour comble de bonheur sous les ordres d'un Français, le commandant Costa.

Jeune encore, cet officier était déjà un vétéran des guerres de l'indépendance; en 1849, il contribuait à la défense de Venise sous l'héroïque Manin; plus tard, il était en Sicile, combattant comme un lion à côté de Mierowslawski; en 1859, il faisait partie des chasseurs des Alpes, et con-

tribuait à la honteuse défaite des Autrichiens; toutes les villes d'Italie avaient reçu la rosée de ses sueurs et de son sang.

CHAPITRE XXIII

Un soir revenant tranquillement de Messine, où j'avais été acheter des provisions, je me laissais doucement aller au pas de mon mulet; lorsqu'un coup de canon retentit sur la côte ennemie, se répétant bruyamment dans la montagne, pareil au roulement du tonnerre. Mon mulet tressaille... il s'arrête court... Alors les explosions se succèdent rapidement, puis une vive fusillade vient mêler son pétillement sec et saccadé à la voix puissante et sonore de l'artillerie; mon mulet devient furieux de peur.

Pour ne pas être jeté à terre, il me faut descendre et essayer de traîner derrière moi la bête rétive dont je ne fusse jamais venu à bout, si un volontaire complaisant ne l'eût frappée à tour de bras avec une énorme trique.

Aussitôt que je fus arrivé au camp, je m'empressai de me débarrasser de ma corvée, et de gravir en toute hâte la pente escarpée pour rejoindre mes camarades, qui, groupés sur

une hauteur, contemplaient la sublime horreur des combats.

Les détonations se suivaient sans interruption, les coups de feu illuminaient la montagne, les mèches des obus serpentaient capricieusement dans les airs. Avec un peu d'imagination on aurait pu entendre les cris désespérés des blessés.

Mais quelle était la cause de ce combat acharné? les uns pensaient qu'un nouveau groupe de garibaldiens avait franchi le détroit, et que les royaux les poursuivaient pour les anéantir avant qu'ils aient pu disparaître dans les défilés des montagnes; d'autres prétendaient que des insurgés calabrais attaquaient les troupes napolitaines, et que l'ennemi allait se trouver pris entre deux feux.

Pendant que nous nous perdions en conjectures, le combat se ralentissait insensiblement: un des deux partis avait triomphé... Étaient-ce les nôtres? Doute poignant, incertitude mortelle qui nous dévorait quand le canon eut cessé de parler, quand tout fut rentré dans le silence et dans l'obscurité.

Le lendemain matin, on nous apprit qu'un bateau chargé de charbon pour la flotte napolitaine s'était échoué sur la côte calabraise. Naturellement les royaux s'étaient imaginé que nos navires opéraient un débarquement. Aussitôt les batteries royales avaient ouvert un feu nourri auquel les marins qui montaient le charbonnier avaient répondu de leur mieux, croyant avoir affaire à des boulets garibaldiens.

Avant de parvenir à se reconnaître, les royaux s'étaient longtemps mitraillés entre eux. Combien nous eussions mieux apprécié le pittoresque de cet exercice à feu, si nous eussions deviné cette ridicule méprise! Voir ses ennemis s'égorger entre eux est un spectacle qui, après tout, ne manque pas de charmes

—

Le lendemain même de cette alerte, il nous fallut quitter notre campement champêtre pour monter dans un village qu'on nomme le Phare supérieur. C'était un véritable mouvement de retraite qui nous plongea dans un profond découragement.

Les rumeurs les plus sinistres circulaient dans l'armée. Garibaldi avait disparu pour une destination inconnue; les affaires politiques se compliquaient; la diplomatie européenne s'opposait à notre passage en terre ferme, notre débarquement était remis à une époque indéfiniment éloignée.

Nous étions dans une position des plus fastidieuses, et rien ne semblait devoir nous en tirer.

Plusieurs points de la Sicile se soulevaient, et il était à craindre que les royalistes, voyant notre inaction, qu'ils prenaient pour de l'impuissance, ne cherchassent à opérer des mouvements réactionnaires dans l'intérieur de l'île, que l'on disait fort peu sympathique à la cause révolutionnaire.

Je reçus en ce moment une lettre de Kolbi, qui donnait une certaine créance à tous ces bruits. La voici :

« Broute, le 6 août 1860.

« Mon cher ami,

« Tu vois que j'ai bien fait de te résister et de partir de « bonne heure de ta cabane du Phare, où tu voulais me « faire passer la nuit; car, en arrivant à Pittonina, j'ai trouvé « les deux bataillons de bersaglieri prêts à partir. Le gé- « néral venait de recevoir l'ordre de se rendre à Broute « pour étouffer un mouvement royaliste qui avait éclaté « dans le pays.

« Lorsque nous sommes arrivés, tout était déjà rentré

« dans l'ordre, les bourbonniens avaient quitté le pays « pour se réfugier dans les montagnes et les bois, aussitôt « qu'ils avaient appris notre marche.

« Ils ont brûlé une trentaine de maisons, après en avoir « tué tous les habitants, dont ils ont jeté les cadavres dans « le feu.

« Nous retirons sans cesse des victimes horriblement « calcinées des ruines et des cendres encore chaudes! je « t'assure que cela n'est pas beau à voir.

« Je suis rompu de fatigue; songe que nous avons fait « soixante-dix milles en trente heures!

« Si j'ai une journée à moi, j'en profiterai pour aller visi- « ter l'Etna, au pied duquel nous sommes campés. Je peux « d'ici en distinguer parfaitement les cratères. Si je fais « cette ascension, je te raconterai mes impressions, aus- « sitôt que nous nous reverrons; nous sommes ici pour « une huitaine de jours. »

« *P. S.* Je rouvre ma lettre pour te dire que nous venons « d'accomplir une triste corvée. Cinq chefs des brigands « qui ont commis ici tant d'atrocités viennent d'être fusillés. « Parmi eux se trouve le syndic de Broute. »

Heureusement on nous ramena au Phare, que nous revîmes avec la joie la plus vive, bien qu'il fût encore plus encombré que la première fois.

Les fièvres faisaient des ravages épouvantables dans nos rangs; puis une maladie non moins terrible prit une extension gigantesque.

Bon nombre de voluptueux avaient payé cher d'avoir sacrifié à Palerme sur les autels de Vénus; mais Messine fut

surtout funeste aux adorateurs de la séduisante fille des mers.

Allègre, comme tant d'autres, atteint par la dent aiguë du fléau, fut forcé de retourner à Messine grossir la foule des nombreuses victimes qui encombraient les hôpitaux. Ce fut pour nous une véritable catastrophe que le départ d'Allègre ; car son industrie nous était plus que jamais nécessaire; enfin il fallut se résigner et chercher fortune sans lui.

Savoyardy, luxueusement logé comparativement à nous, qui n'avions pour habitation que le sable du rivage ou le pavé de la rue, nous offrit l'hospitalité.

Tamburini, réfugié dans un galetas qu'il s'était procuré à force d'or, nous hébergeait souvent aussi.

Les provisions arrivaient bien, mais elles étaient hors de prix. L'eau même se vendait comme une liqueur précieuse, et on régalait un ami en lui payant un verre d'eau de Messine.

Notre position devenait de plus en plus intolérable; nos habits tombaient en loques, la vermine pullulait et nous dévorait d'une manière atroce, inévitable.

Pour comble de malheur, à chaque instant des vapeurs etaient sur la grève de nouvelles troupes. Dans le village, on ne pouvait plus faire un seul pas sans se heurter à quelqu'un ; les rues étaient sans cesse jonchées de volontaires, dormant pêle-mêle dans la poussière et dans l'ordure, comme des animaux.

Les plus avisés avaient construit sur le sable des cabanes de roseaux et de vignes ; et un nouveau village habité par une foule aussi compacte s'était élevé près de l'ancien.

Le temps passait, et Garibaldi ne donnait aucun signe d'existence.

Tous les soirs, les barques sortant du lac venaient se

ranger sur la côte; mais elles rentraient le matin, sans malheureusement avoir été utiles à quelque chose.

Une après-dînée je suivais mélancoliquement Buiès, qui, selon son habitude, sortant le nez au vent, cherchait à saisir au passage la fugitive odeur de quelque cuisine où il pût avoir la chance de remplir son estomac, qui criait sans cesse famine depuis que nous étions campés au Phare. Nous nous arrêtâmes subitement tous les deux, car des voix françaises chantaient à tue-tête le refrain si connu d'une chanson de Pierre Dupont :

> Que le canon se taise ou gronde,
> Buvons à l'indépendance du monde.

« — Bravo! dit Buiès en franchissant avec empressement le seuil de la maison d'où sortaient ces accents bruyants. Bravo! bravissimo! buvons tant que vous voudrez, les amis! Nous sommes des vôtres, car il fait joliment chaud aujourd'hui! »

Une vingtaine de personnages, serrés autour d'une table, étaient entassés dans l'intérieur d'une cabane d'un aspect fort misérable. Dans le fond un feu était allumé sur une pierre qui servait d'âtre; des tranches de viande y grillaient répandant dans l'atmosphère une fumée nauséabonde et épaisse, qui s'échappait par l'ouverture de la porte, l'unique issue de la case; aussi les murs, les poutres du plafond étaient-ils d'un noir de charbon, ainsi que les pauvres ustensiles ou meubles, seuls ornements de cet établissement, que l'on eût certainement pris plutôt pour l'intérieur d'une cheminée que pour une salle à manger.

Pourtant, dans ces nuages épais s'agitaient, mangeaient, chantaient, riaient, folâtraient, sans soucis, sans regrets,

sans appréhensions, nos compatriotes de la compagnie de Flotte. Ils trouvèrent moyen de se serrer encore davantage, pour nous faire un peu de place et nous laisser prendre part au festin. La chasse de la veille avait été bonne, car on était en train de manger un jeune cochon. Nous ne nous fîmes pas prier le moins du monde et fûmes bientôt au niveau de tous les autres.

Des cartouches de vin circulaient, et Buiès s'y abreuva largement, amoureusement. Pour moi, je fis un accueil enthousiaste à une excellente cruche d'eau fraîche de Messine, véritable trésor, au temps qui courait, dans les circonstances où nous nous trouvions; il fallait que les *croque-poules* fussent dans l'abondance la plus incroyable.

Les costumes de nos gais compagnons présentaient l'échantillon le plus pittoresque de la désinvolture militaire. Les larges culottes, les vestes courtes, les chachias rouges à glands bleus des zouaves recouvraient la plupart d'entre eux. Plusieurs portaient de grands chapeaux de paille plus ou moins défoncés, ornés d'une infinité de plumes, dépouilles d'infortunés volatiles, victimes d'anciens crimes aussitôt oubliés que commis; d'autres étaient coiffés plus modestement de simples mouchoirs. Des pistolets, des baïonnettes, des sabres, des coutelas, surgissaient de toutes les poches, des plis de toutes les ceintures, ce qui ne contribuait pas peu à donner à ce groupe une allure singulièrement martiale.

Les complaintes bretonnes au rythme mélancolique et traînard se croisaient dans les airs avec les accents énergiques et caractérisés des enfants du Midi, ou des fragments de ce jargon arabe nommé *sabir*, qui est le langage ordinaire du troupier d'Afrique. Puis, au milieu de ce va-

carme, dans ce mélange d'interpellations, de cris, de plaisanteries et de quolibets, les calembours des enfants de Paris s'élançaient joyeusement, moqueurs et petillants.

Mais instantanément le brouhaha se calma, les cris et les chants cessèrent comme par enchantement, lorsqu'un jeune volontaire, entrant précipitamment, eût crié : « Le commandant vient d'arriver, aux armes ! »

En un instant la case fut vidée par la bande tapageuse; la compagnie française regagna son campement et courut se mettre sous les armes pour recevoir son chef. Nous les suivîmes, Buiès et moi, et nous vîmes ce brave de Flotte passer l'inspection de ses hommes. A la brusque apparition de de Flotte, à sa marche fière et décidée, à la ténacité avec laquelle il braquait sa lorgnette sur la mer, on voyait qu'il était gravement préoccupé, que des événements importants allaient s'accomplir, et que le moment de l'action n'était pas éloigné. J'examinai attentivement notre généreux compatriote; son élégante stature dessinée par ses vêtements blancs, sa grande barbe qui flottait sur sa poitrine, ses yeux étincelants du feu de l'enthousiasme et du patriotisme, donnaient à cet homme un caractère de grandeur et de simplicité qui ne s'est pas altéré jusqu'à sa mort; et aujourd'hui je ne peux, sans une profonde émotion, me rappeler cette scène où je vis ce grand patriote pour la dernière fois.

Bientôt, des ordres arrivèrent à de Flotte, qui conduisit ses hommes sur le rivage, et l'obscurité était déjà complétement venue qu'il interrogeait encore minutieusement, muet et impassible, les rivages de la Calabre.

Enfin, la nuit, la première brigade de la division Cozenz fut embarquée en silence, et peu après nous vîmes nos

camarades disparaître rapidement dans l'obscurité. Nous attendions notre tour avec anxiété; mais le jour nous trouva encore dans l'expectative; furieux de ne pas faire partie de cette expédition inconnue.

Un navire napolitain parut, venant du côté de Messine. Jusqu'alors on avait laissé le passage du détroit complétement libre; mais on changea tout à coup de tactique, et à peine la corvette royale fut-elle dans nos eaux, qu'une détonation éclata; un boulet traversa l'espace et vint tomber à un ou deux mètres de l'avant.

La corvette sembla tout étonnée de cette agression, et immédiatement répondit à notre feu en rangeant la côte calabraise le plus près qu'il lui fut possible.

La canonnade s'engagea alors sérieusement; d'autres navires bourbonniens accoururent à toute vapeur, et unirent leur feu à celui des forts Alte, Fumara, Cavallo et Canitello, pour attaquer nos batteries, qui ripostaient avec énergie.

Nous autres, installés commodément sur le rivage en véritables spectateurs, nous jugions des coups, applaudissant ou sifflant avec impartialité, suivant le plus ou moins d'adresse des artilleurs.

Nous ne courions aucun danger, car la distance qui nous séparait de l'ennemi était si grande, que les boulets royaux venaient se noyer dans la mer à quelques mètres du rivage.

En ce moment, un bruit parcourut l'armée avec la rapidité de la foudre :

« Garibaldi est en Calabre! Il vient d'entrer à Reggio à la tête de la division Bixio! Cozenz est à Scylla avec toute sa brigade! »

Grande fut notre joie, comme on peut bien le penser, à la réception de ces nouvelles. Nous poussâmes des cris de

bonheur et d'enthousiasme ; l'Italie nous appartenait désormais !

Garibaldi avait passé le Rubicon !

Mais nous n'avions pas encore franchi le fatal passage, et avant de rejoindre nos camarades, nous avions encore à éprouver bien des déboires.

Il fallut attendre dans l'anxiété la plus vive et reprendre notre genre de vie monotone, jusqu'à ce que les événements en eussent décidé autrement.

Une fois, Savoyardy m'avait entraîné avec Buiés pour assister à une expérience ; on devait essayer de lancer des bombes sur le fort Cavallo, qui commençait à nous inquiéter ; car peu à peu rectifiant son tir, déjà plusieurs de ses boulets étaient venus trouer quelques maisons du village.

La batterie était couverte de curieux, attirés comme nous par un spectacle nouveau ; mais bientôt tous ces amateurs furent mis en déroute ; car à peine eut-on placé dans l'énorme mortier de fer une bombe d'un poids immense, qu'une explosion effroyable eut lieu. On eût dit qu'un tremblement secouait la terre. Tous, pêle-mêle, nous fûmes renversés violemment les uns sur les autres.

La mèche mal calculée avait fait éclater la bombe au sortir du mortier ; une partie alla se perdre dans la mer tandis que l'autre passait avec un sifflement sinistre au-dessus de nos têtes.

Nous sortîmes du sable où nous étions à moitié enfouis, et après nous être assurés que nous n'avions aucun mal, nous nous en allâmes au plus vite, jurant que l'on ne nous prendrait plus à nous mêler de ce qui ne nous regardait pas.

—

Le lendemain nous étions nonchalamment étendus à l'ombre des masures du village ; tous nous nous trouvions sous l'irrésistible influence de la chaleur dont le soleil impitoyable nous avait accablés toute la journée. Le Phare semblait désert, tellement l'engourdissement qui nous avait envahi était complet, et sans le bourdonnement fastidieux et agaçant des millions d'insectes qui nous attaquaient avec furie, on eût pu croire que ce coin du globe, parfois si bruyant et si agité, n'était plus peuplé que par des cadavres. Quant à moi, couché sur le dos, j'attendais avec une vive impatience que le jour fût à son déclin pour que la brise du soir vînt calmer la fièvre qui me dévorait et me permettre de goûter quelques instants de repos.

De temps en temps je me soulevais pour interroger la surface de la mer, qui jamais n'avait été si calme et si unie ; pas le moindre souffle, le plus léger zéphyr ne ridait les eaux du détroit, qui avait l'aspect d'une nappe de métal en fusion. Cette tranquillité me désespérait, car je prévoyais encore une de ces nuits interminables et pleines d'insomnie pendant lesquelles l'atmosphère pesante et imprégnée d'électricité embrase les poumons, dessèche le gosier, fait bouillir et fermenter le cerveau.

Dans la position où je me trouvais, plongé dans une profonde torpeur et en proie à une somnolence énervante, je contemplais machinalement le ciel, lourd et plombé, qui semblait peser sur la nature entière; mes yeux se fatiguaient à suivre dans leurs évolutions extravagantes et vertigineuses des points noirs presque imperceptibles, que j'attribuais d'abord à la fatigue et à l'affaiblissement de mon magination. Peu à peu ces points prirent des formes précises, et je reconnus alors avec joie que de grands oiseaux de mer, infaillibles précurseurs des orages, sillon-

naient les airs, et que se poursuivant, s'entre-croisant dans une course vagabonde et capricieuse, ils venaient vers nous avec rapidité. Bientôt ces fidèles amants de la tempête s'approchèrent si près des flots dans leur vol rapide et hardi que leurs ailes longues et aiguës trempaient parfois dans la mer et la rayaient de traînées éclatantes et fugitives; ils semblaient chercher à l'agacer et, en l'égratignant, à la provoquer à prendre part à leurs ébats. Pendant quelque temps celle-ci ne sourcilla pas, dédaignant de répondre à leurs avances; mais bientôt elle se vit forcée de rompre sa monotone placidité. En effet, des nuées folles, échevelées, avec une vitesse insensée, coururent sur le ciel, peu d'instants auparavant d'une limpidité si inflexible; puis des flocons de nuages épais roulèrent leurs masses désordonnées, présentant les formes les plus extravagantes, les silhouettes les plus fantasques, les plus insaisissables, et en un instant la voûte azurée fut couverte par un manteau sombre et menaçant dans les plis tourmentés duquel on sentait couver la foudre.

Tout à coup une bouffée de vent parcourut les airs; tout sembla frissonner de volupté, sous cette haleine fraîche et bienfaisante; la mer se rida et les flots ne tardèrent pas à se former. Les oiseaux, poussant de longues plaintes sanglotantes se jouaient des vagues naissantes, les battaient de leurs ailes puissantes et soyeuses, comme pour les châtier de leur longue indifférence; mais celles-ci, s'irritant de plus en plus, se vengeaient de leurs adversaires aériens en les inondant d'une écume légère et scintillante comme des dentelles d'argent.

Le vent s'éleva, avec une violence extraordinaire, entraînant dans les airs des tourbillons épais de sable, formant de véritables trombes; la mer furieuse déferla sur le ri-

vage avec une force inouïe, et fouetta les maisons. Comme si une main invisible les eût arrachés, les gourbis construits sur la grève disparurent comme par enchantement; leurs propriétaires, consternés, surpris à l'improviste, cherchaient, mais en vain, à sauver quelques débris de leurs asiles improvisés avec tant de soin; mais la tourmente impitoyable balayait tout sur son passage.

Au milieu de cette dévastation, au plus fort de l'ouragan, deux vapeurs chargés outre mesure de volontaires parurent, fuyant devant le temps, et parvinrent non sans peine à jeter l'ancre devant nous, près du rivage. Entassés pêle-mêle dans un désordre extrême, nos malheureux frères nous saluèrent de leurs cris, et leur enthousiasme démontrait clairement qu'ils ne demandaient rien autre chose que de débarquer au plus vite.

Mais pour le moment cette opération était impraticable, car la mer ne permettait pas d'aventurer un canot. Il fallait que nos nouveaux compagnons se résignassent à attendre un instant plus propice, chose qui n'avait pas l'air de les satisfaire beaucoup, car bon nombre d'entre eux, en proie au mal de mer, nous contemplaient avec une envie bien facile à concevoir; être à quelques mètres de terre, se trouver si près du remède, n'avoir pour ainsi dire qu'un pas à faire pour échapper à la dent du fléau, et se voir rivé au mal par la fatalité... En effet, les deux prisons mouvantes, regorgeant de victimes, bondissaient sur les vagues à faire frémir; secouant leurs chaînes comme des désespérées, elles roidissaient leurs amarres, se cabraient sous l'étreinte des flots comme des cavales rétives sous le fouet et l'éperon du maître; elles élevaient dans les airs leur avant, au-dessus de la mer qui se creusait tellement

que parfois leur ventre de cuivre apparaissait en entier, puis elles replongeaient jusqu'au pont leur proue dans l'onde turbulente, que bientôt les écubiers vomissaient en deux énormes jets.

Les autres navires, mouillés au Phare, avaient utilisé toutes leurs amarres, et l'on voyait bien que les marins de cette petite flotte n'avaient guère confiance dans leur ancrage; redoutant d'être jetés à la côte, ils déployaient une activité admirable et cherchaient par tous les moyens possibles à prévenir une catastrophe.

Malheureusement ces tristes prévisions ne tardèrent pas à se réaliser, car deux bricks, embossés l'un à côté de l'autre, chassèrent sur leurs ancres; les amarres qui les maintenaient près de terre se tendirent d'abord comme les cordes d'un instrument de musique, puis finirent par se rompre violemment; alors, sous le souffle irrésistible de l'ouragan, mus par une force prodigieuse, ils s'en allèrent à la dérive, courant avec une effrayante rapidité au-devant des vapeurs nouvellement arrivés, qui leur présentaient le flanc. Les matelots de l'équipage des bricks, éperdus s'agitaient, se démenaient inutilement sur le pont, tandis que nous autres, sur le rivage, inutiles et impuissants à conjurer le danger, nous regardions avec épouvante et anxiété cette masse qui allait inévitablement se précipiter sur l'asile de nos malheureux camarades. Ceux-ci voyant ce qui les menaçait, se portaient avec un mouvement instinctif du côté où le danger semblait le moins grand; il se passait une scène de désordre comme nous en avions déjà vu une au commencement de l'expédition. Je reconnus en ce moment dans un des bâtiments menacés le fameux *Washington*, il n'avait décidément pas

de chance; cette fois, il courait le risque d'être entraîné et jeté à la côte. Déjà les bricks s'avancent avec une rapidité effrayante, ils ne sont plus qu'à deux ou trois longueurs de navire... Un choc terrible est imminent.... Tous, nous fermons les yeux, nous retenons un cri d'épouvante... lorsqu'une d'étonation terrible se fait entendre, précédant de quelques secondes le fracas horrible de l'abordage... une grêle de boulets et de biscaïens passent en sifflant au-dessus de nos têtes...

Captivés par l'émotion du drame qui se déroulait devant nos yeux, tout entiers au danger que couraient nos camarades, nous ne nous étions pas aperçus qu'une frégate de haut bord, les sabords ouverts, marchant à toute vapeur, avait doublé le cap du Phare. Son pavillon étant enroulé, nos artilleurs n'avaient pu distinguer sa nationalité, aussi tout s'était très-bien passé tant que cette maudite frégate n'était pas arrivée au milieu de la passe, car les nôtres la prenaient pour un bâtiment français; mais une fois à portée la traitresse déroulant tout à coup son pavillon, nous souhaita sa bienvenue en nous envoyant, sans crier gare, une bonne volée de mitraille. Après cette aimable plaisanterie, nous n'avions plus besoin de voir le blason fleurdelisé des Bourbons pour savoir à qui nous avions affaire; aussi nos artilleurs surpris ne furent-ils pas longs à sauter sur leurs pièces et bientôt une canonnade violente fut engagée.

Le combat était sérieux cette fois, car les boulets ennemis trouaient les maisons, la mitraille balayait le sable du rivage, en un clin d'œil abandonné par les milliers de volontaires qui, depuis le matin, avaient assisté sans encombre au bombardement, se figurant que les Napolitains

se contenteraient perpétuellement de tirer leur poudre aux moineaux.

On peut se figurer aisément le désordre qu'occasionna cette malencontreuse manifestation de l'ennemi; l'abordage fut terrible, les beauprés des deux bricks broyés, écrasés sur le flanc du *Washington* volèrent en éclats; les membrures de ces malheureux navires craquèrent de toutes parts, en lançant un hurlement de douleur, auquel répondirent des milliers de cris sortant de toutes nos poitrines haletantes. Le canon continuait imperturbablement son tapage infernal, mais sa voix puissante et formidable fut bientôt couverte par les accents bien autrement énergiques et imposants du tonnerre, qui vint à son tour jeter ses sourdes roulades dans cet étrange concert.

Heureusement les ancres du *Washington* tinrent bon; de sorte que malgré l'agitation de la mer, et une pluie torrentielle, les deux vapeurs furent évacués par tous les volontaires qui débarquèrent lestement, grâce aux cordages disposés de façon à ce que chacun, tant bien que mal, pût gagner le rivage. Bon nombre d'entre eux roulèrent dans la mer, mais bientôt retirés par nous, tout heureux de se trouver hors de danger à si bon compte, ils se réfugièrent au plus vite dans le village après avoir secoué la boue et le sable dont ils étaient couverts.

La frégate ennemie qui eut la bonne idée de passer avec rapidité, ne contraria pas trop l'opération du sauvetage, elle ne nous mit dans cette affaire qu'une vingtaine d'hommes hors de combat.

Le lendemain matin, Savoyardy, Buiès et moi nous étions tous trois installés chez le commandant Costa, qui habitait une petite maisonnette située sur le bord du lac.

Le commandant était absent, nous nous livrions avec

délices au *far niente* en dégustant une vieille bouteille de rhum déterrée au fond d'une armoire.

Savoyardy chantait une de ses productions poétiques, pleines de jeunesse et d'enthousiasme, comme notre ami sait en improviser lorsque son imagination méridionale est vivement excitée. Il s'accompagnait sur un vieux piano, instrument dont les sons aigres et criards rappelaient ceux de la vielle, lorsque des coups de canon précipités vinrent interrompre notre rêverie; nous dressâmes l'oreille aux sifflements aigus des boulets qui sillonnaient les airs d'une façon inquiétante, et nous sortîmes brusquement pour nous rendre compte de ce qui se passait.

Dans la rue, une foule de femmes et d'enfants se sauvaient en poussant des cris d'épouvante.

« Assassin de Francesco! voleurs de Napolitains! sainte Vierge! » hurlait cette foule qui courait à toutes jambes du côté du lac.

Nous arrivâmes sur le rivage, où nous aperçûmes la maudite frégate de la veille, marchant à petite vapeur et dirigeant sur le Phare un feu rude et serré.

Les volontaires couraient çà et là, cherchant un abr contre la grêle d'obus et de grenades qui éclataient avec un vacarme épouvantable au-dessus du village.

Les toits, les maisons dégringolaient sous cette pluie de fer et de feu, et ajoutaient à la confusion, au désordre général.

J'avoue qu'en cet instant j'eusse donné bien des choses, si j'eusse eu quelque chose à donner, pour être autre part. Séparé de mes compagnons, je me trouvai en face de la maison où Malanchini avait établi son état-major.

« — Cette fois-ci, dis-je à Malanchini, cela est sérieux,

l'ennemi n'a pas l'air de vouloir plaisanter, et m'est avis que nous allons en voir de belles.

— Ah bah ! ce n'est rien ! dit Malanchini, nos batteries vont bientôt avoir calmé l'orage.

— Petite pluie abat grand vent, c'est vrai, ajoutai-je ; mais mauvaises batteries n'en font pas taire de bonnes !

— *Chi lo sa!* » dit Malakari.

Et, pendant que nous devisions ainsi, au lieu de diminuer, le feu augmentait d'intensité. Déjà l'on voyait transporter de nombreuses victimes : l'ennemi ne riait plus. Et nous, nous n'avions qu'à attendre avec résignation les coups qu'il nous portait avec tant de prodigalité.

« — Oh les gredins ! murmurait le major Bandi en se rongeant les poings de rage, se laisser tuer comme des chiens, sans pouvoir éventrer quelques-uns de ces damnés Napolitains !

— Allez donc voir où elle en est, cette gueuse de frégate, si définitivement elle s'installe ou si elle s'en va ; cela commence à devenir impatientant. »

Je pris une rue qui descendait à la mer et j'arrivai au rivage ; il était complétement désert. La frégate arrivait juste devant nous.

Je vis une lueur sinistre, suivie d'un nuage épais qui sortait de son flanc, et je revins au plus vite dans la rue.

« — Gare à vous ! criai-je, elle est maintenant en face de nous ! »

A peine venais-je de prononcer ces paroles, qu'une bombe tombait dans la maison du colonel ; le toit s'écroula avec un fracas affreux sur l'état-major, qui tout entier fut enseveli sous les décombres.

Quant à moi, je fus renversé violemment par un cabriolet, dont le cheval, attaché à la muraille, avait brisé ses

liens. Voiture, animal, nous roulâmes pêle-mêle dans une maison dont la porte avait été enfoncée par notre chute.

Je me relevai, au milieu d'un nuage de poussière, étourdi, moulu.

Malanchini était blessé à la joue et avait la figure pleine de sang, le docteur avait un trou dans le crâne, et le major Tomassi avait une partie du cuir chevelu qui lui pendait sur l'épaule. Tous les autres se frottaient, se palpaient, et étaient plus ou moins contusionnés.

Le combat continuait de part et d'autre avec ardeur; nos pertes s'aggravaient considérablement.

Enfin, à notre grand contentement, la frégate ennemie s'éloigna lentement sans ralentir son feu.

Nos artilleurs avaient bravement fait leur devoir, car le navire napolitain emportait dans son sein un assez grand nombre de boulets pour le forcer à nous laisser en repos.

Nous apprîmes plus tard qu'en arrivant à Messine, il avait trois pieds d'eau dans sa cale.

Les morts furent enterrés, les blessés pansés, et bientôt tout reprit son aspect ordinaire.

Le lendemain matin, nous étions avec Buiès en train de réparer le désordre de notre toilette, lorsque, dans la rue, nous entendîmes une sonnette qui s'agitait violemment.

Nous mîmes le nez hors de la maison, et nous aperçûmes, venant vers nous, un curé portant le viatique. Il était escorté par un piquet de volontaires siciliens dont l'un tenait un immense parapluie bariolé, pour abriter le saint homme.

La procession traversa la rue, vint s'arrêter juste devant la porte de la maison où nous étions; le prêtre entra alors, et, pénétrant dans un taudis où une vieille femme mori-

bonde était étendue sur un grabat, il lui administra les sacrements; puis le cortége se remit en marche avec autant de pompe qu'il était venu.

« —A genoux ! crièrent lorsque le saint homme passa, les volontaires siciliens irrités de nous voir regarder la procession avec plus de curiosité que de respect.

— Chapeaux bas ! à genoux ! » hurla la foule ; et bientôt quelques-uns plus hardis joignirent les menaces aux injures, et firent mine de nous contraindre à obéir par la force.

Alors nous tirâmes nos baïonnettes et nos pistolets : la chose allait tourner mal ; mais heureusement, quelques volontaires intelligents vinrent s'interposer entre nous et nos fanatiques agresseurs.

Peu après, le camp tout entier fut en proie au délire, à la frénésie : l'ordre de départ venait d'arriver. Le détroit était libre : Reggio, Scylla, les forts Cavallo, Altefumara et la redoute de Canitello étaient en notre pouvoir.

Les préparatifs ne furent pas longs à faire ; et bientôt, pressés, entassés sur le *Washington*, nous nous éloignâmes avec des cris de joie, de cette langue de terre funeste, où nous avions éprouvé : la faim, la soif, la chaleur, l'humidité, le manque d'eau et d'air, la maladie, le bombardement; tous fléaux terribles, il est vrai, mais qui ne sont rien auprès de l'inaction à laquelle nous avions été condamnés depuis tant de jours !

Alors, tournant nos regards de l'autre côté, nous aperçûmes la Calabre splendidement illuminée par les rayons d'un soleil radieux.

Encore quelques instants, et nous allions fouler cette noble terre d'Italie, où quelques-uns des nôtres, plus heureux, avaient allumé, peu de jours auparavant, un feu sacré,

qui, voltigeant de pic en pic, de vallée en vallée, brûlait déjà au cœur de Naples.

Quant à nous, nous levions fièrement la tête vers les cieux, nous respirions à pleins poumons l'air pur : notre rêve se réalisait...

Frappées en même temps par nos accents, les deux terres de Sicile et d'Italie unirent longtemps leurs échos, qui répétèrent mille fois :

LIBERTÉ ! LIBERTÉ !

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

Risorg.

[illegible]

18. VII


BIBLIOTECA